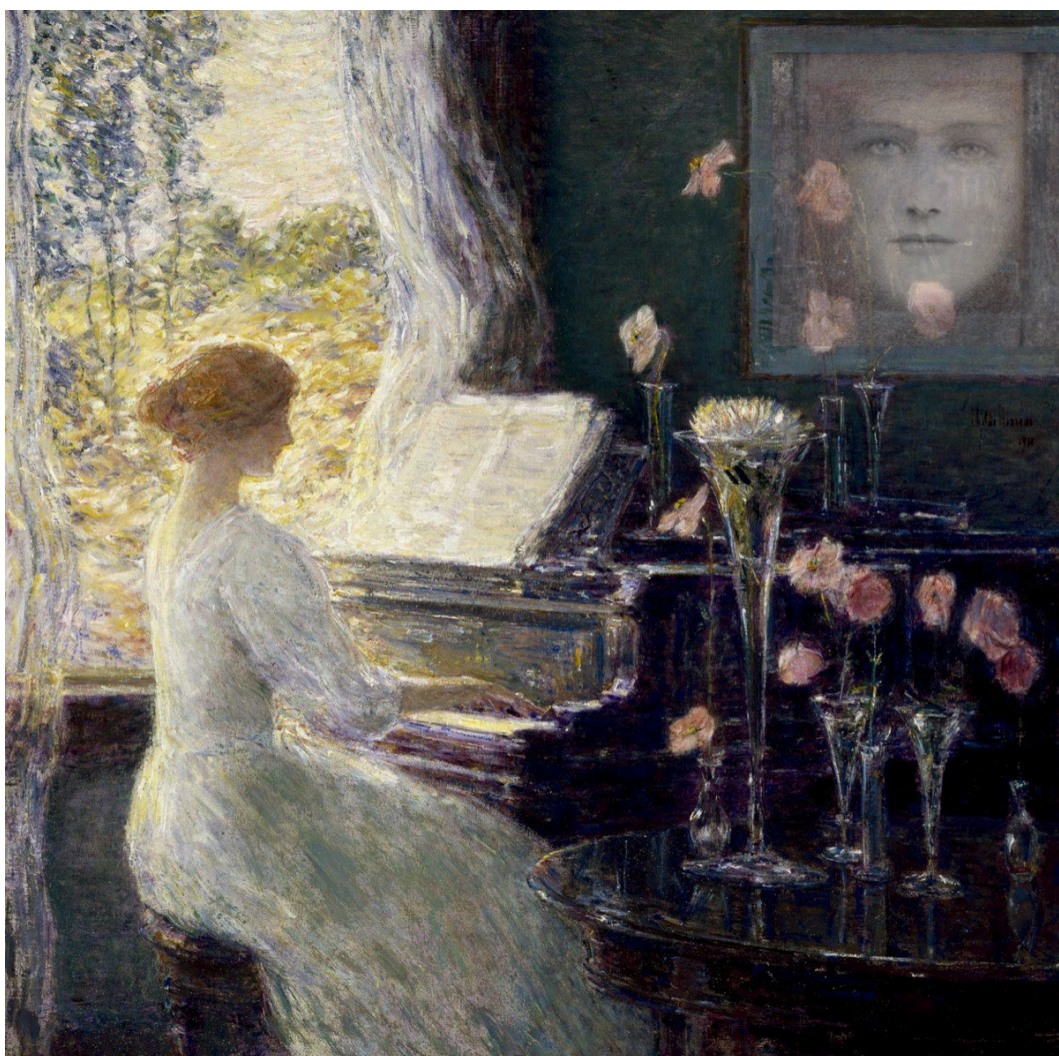


Louisa May Alcott

Sous un masque

ou

Le Pouvoir d'une femme



TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR VINCENT DE L'EPINE ET PAULINE PUCCIANO (2026)

Chapitre I : Jean Muir

« Est-elle arrivée ? »

« Non, Maman, pas encore ».

« J'aimerais que tout soit terminé. Rien que d'y penser, je suis soucieuse et énervée. Un coussin pour mon dos, Bella. »

Et la pauvre et irritable Mrs. Coventry s'enfonça dans son fauteuil en poussant un soupir nerveux, et en prenant des airs de martyr, tandis que sa charmante fille s'affairait autour d'elle avec une affectueuse sollicitude.

« De qui parlent-ils, Lucia ? » demanda le jeune homme languissant qui était allongé sur un sofa près de sa cousine, qui se pencha sur sa tapisserie, tandis qu'un sourire joyeux se dessinait sur son visage habituellement hautain.

« De la nouvelle gouvernante, Miss Muir. Voulez-vous que je vous parle d'elle ? »

« Non, merci. J'ai une incurable aversion pour toute cette tribu des gouvernantes. J'ai souvent remercié le ciel de n'avoir qu'une seule sœur, et qu'elle soit un enfant gâté, et d'avoir pu ainsi échapper jusqu'ici à ce qu'on m'inflige une gouvernante. »

« Et comment le supporterez-vous maintenant ? » demanda Lucia.

« En quittant la maison quand elle s'y trouvera. »

« Non, pas question. Vous êtes trop paresseux, Gerald », lança un homme plus jeune et plus énergique, depuis le renforcement où il se trouvait, occupé à caresser ses chiens.

« Je lui donne trois jours ; si elle se montre supportable je ne me dérangerai pas ; mais si, comme j'en suis sûr, elle m'ennuie, je partirai n'importe où, n'importe où pourvu que je ne sois pas sur son chemin. »

« Je vous prierai de ne pas parler de façon aussi déprimante, les garçons. Je crains la venue d'une étrangère plus encore que vous, mais Bella ne doit pas être négligée ; alors je me suis préparée à supporter cette femme, et Lucia est assez bonne pour dire qu'elle s'occupera d'elle après ce soir. »

« Ne vous troublez pas, maman. Je suis sûre que c'est une bonne personne, et quand vous serez habituée à elle, je suis certaine que nous serons heureux de l'avoir avec nous ; tout est si triste en ce moment. Lady Sidney a dit que c'était une jeune femme discrète, accomplie, aimable, qui avait besoin d'un toit, et serait une aide pour une pauvre créature stupide comme moi, alors essayez de l'aimer dans mon propre intérêt. »

« J'essaierai, ma chère ; mais ne commence-t-il pas à se faire tard ? J'espère que rien n'est arrivé. Leur avez-vous dit d'envoyer une voiture à la gare pour elle, Gerald ? »

« J'ai oublié. Mais ce n'est pas loin, et cela ne la tuera pas de marcher », fut la réponse languissante.

« C'est de l'indolence, pas de la distraction, je le sais. J'en suis désolée ; elle va trouver bien dur que nous la laissions chercher son chemin. Va la chercher, Ned. »

« Trop tard, Bella, le train est arrivé il y a déjà quelque temps. Donnez-moi vos ordres directement la prochaine fois. Mère et moi veillerons à ce qu'ils soient exécutés » dit Edward.

« Ned est juste à l'âge où on devient fou de la moindre fille qu'on rencontre. Surveillez la gouvernante, Lucia, sinon elle va l'ensorceler. »

Gerald chuchotait ces mots d'un ton satirique, mais son frère l'entendit et lui répondit par un rire joyeux : « J'aimerais qu'il y ait un moyen de vous déridier de cette façon, vieux camarade. Donnez-moi le bon exemple, et je vous promets de le suivre. Et quant à la gouvernante, c'est une femme, et elle devrait être traitée avec la civilité qui lui est due. Je dirais qu'un peu de cordialité supplémentaire ne serait pas de trop, car elle est pauvre, et elle est étrangère. »

« Je retrouve là mon cher Ned et son bon cœur ! Nous soutiendrons notre pauvre petite Muir, n'est-ce pas ? », et Bella alla jusqu'à son frère, se hissa sur la pointe des pieds, et lui fit un baiser qu'il ne put refuser, car les lèvres roses s'avancèrent sans y être invitées, tandis que les yeux brillants s'emplissaient d'affection fraternelle.

« J'espère qu'elle arrive, car lorsque je fais un effort pour recevoir quelqu'un, je déteste le faire en vain. La ponctualité est une vertu tellement importante, et je sais que cette femme n'est pas ponctuelle, car elle avait promis d'être ici à sept heures, et cette heure est passée depuis longtemps » commença Mrs. Coventry, d'un ton courroucé.

Avant qu'elle ne puisse exprimer une nouvelle plainte, l'horloge sonna sept heures, tandis que retentissait la cloche de la porte d'entrée.

« La voilà ! » s'écria Bella, se tournant vers la porte comme si elle voulait courir accueillir la nouvelle venue.

Mais Lucia l'arrêta en lui disant d'un ton d'autorité : « Reste ici, mon enfant. C'est à elle de venir à toi, et pas à toi d'aller à elle. »

« Miss Muir » annonça une domestique, et une petite silhouette en robe noire se tint dans l'encadrement de la porte. Pendant un instant, personne ne bougea, et la gouvernante eut le temps de voir et d'être vue avant qu'un seul mot ne fût prononcé. Tous la regardaient, et elle jetait sur l'ensemble de la maisonnée un regard vif qui les impressionna tous étrangement ; puis elle baissa le

regard, et elle s'avança en s'inclinant légèrement. Edward alla à sa rencontre, et l'accueillit avec une franche cordialité que rien n'aurait pu décourager ou refroidir.

« Mère, voici la dame que vous attendiez. Miss Muir, permettez-moi de m'excuser pour l'apparente négligence que nous avons montrée en ne vous envoyant pas chercher. Il y a eu une erreur à propos de la voiture, ou plutôt, le paresseux à qui avaient été donnés les ordres les a oubliés. Bella, approchez. »

« Je vous remercie, il n'est nul besoin d'excuses. Je ne m'attendais pas à ce qu'on vienne me chercher. » Et la gouvernante s'assit humblement, sans lever les yeux.

« Je suis heureuse de vous voir. Laissez-moi prendre vos affaires » dit Bella, plutôt timidement, car Gerald, toujours allongé, observait le groupe qui se tenait près du feu avec un intérêt langoureux. Quant à Lucia, elle n'avait pas bougé. Mrs. Coventry examina à nouveau la gouvernante, et commença :

« Vous êtes ponctuelle, Miss Muir, ce qui me plaît. Je suis une malheureuse invalide, comme Lady Sydney a pu vous le dire, je l'espère, ce qui fait que les leçons de Miss Coventry seront supervisées par ma nièce, et vous vous tournerez vers elle pour recevoir vos instructions, car elle sait ce que je souhaite. Vous me pardonneriez si je vous pose quelques questions, car la note de Lady Sydney était très brève, et j'ai tout laissé à sa bonne appréciation. »

« Demandez-moi ce que vous voudrez, Madame » répondit-elle d'une voix douce et triste.

« Vous êtes écossaise, je crois. »

« Oui, Madame. »

« Vos parents sont-ils encore de ce monde ? »

« Je n'ai plus un seul parent en vie. »

« Ma pauvre, comme c'est triste ! Cela vous dérangerait-il de me dire votre âge ? »

« Dix-neuf ans. » Et un sourire passa sur les lèvres de Miss Muir, tandis qu'elle croisait les bras avec un air de résignation, car l'interrogatoire allait à l'évidence durer longtemps.

« Si jeune ! Lady Sydney m'a indiqué vingt-cinq ans. C'est ce qu'il me semble, n'est-ce pas, Bella ? »

« Non, maman, elle a juste dit que c'était ce qu'elle pensait. Ne posez pas ce genre de question ; ce n'est plaisant pour personne » murmura Bella.

Elle fut gratifiée d'un furtif regard de reconnaissance de Miss Muir qui avait soudain relevé les yeux, tandis qu'elle disait calmement : « J'aimerais avoir trente ans, mais, comme ce n'est pas le cas, je fais de mon mieux pour me vieillir. »

Evidemment, tout le monde la regarda à ce moment, et chacun fut pris de pitié à la vue de cette jeune femme au visage pâle dans sa robe noire toute simple, sans autre ornement qu'une petite croix d'argent qu'elle portait au cou. Elle était petite, fine et terne, avec des cheveux blonds, des yeux gris, et des traits bien dessinés, irréguliers, mais très expressifs. La pauvreté semblait l'avoir marquée de son sceau, et elle avait rencontré dans sa vie plus de gelées que de soleil. Mais quelque chose dans les contours de la bouche détonait de la force, et la voix basse et claire offrait un curieux mélange de commandement et de supplication dans ses différentes tonalités. Pas une femme attirante, mais pas non plus une femme ordinaire ; et, assise là avec ses mains délicates posées sur ses genoux, la tête penchée, quelque chose d'amer sur son visage, elle était plus intéressante que beaucoup de jeunes filles joyeuses et épanouies. Le cœur de Bella lui fut immédiatement acquis, et elle tira son siège pour se rapprocher d'elle, tandis qu'Edward retournait à ses chiens afin de ne pas l'embarrasser par sa présence.

« Vous avez été malade, je crois » continua Mrs Coventry, qui voyait là le fait le plus intéressant de tout ce qu'elle avait appris sur la gouvernante.

« Oui, Madame, j'ai quitté l'hôpital voici une semaine seulement. »

« Etes-vous certaine qu'il soit bien prudent de reprendre l'enseignement si tôt ? »

« Je n'ai pas de temps à perdre, et je reprendrai vite des forces ici à la campagne, si vous décidez de me garder. »

« Et vous êtes à même d'enseigner la musique, le Français, et le dessin ? »

« Je m'efforcerai de prouver que j'en suis capable. »

« Veuillez avoir la gentillesse de jouer un air ou deux. Je pourrai juger de votre délicatesse ; je jouais plutôt bien quand j'étais jeune fille. »

Miss Muir se leva, chercha l'instrument autour d'elle, et, le voyant à l'autre bout de la pièce, s'y dirigea, passant devant Gerald et Lucia comme si elle ne les voyait pas. Bella la suivit, et en un instant, fut éperdue d'admiration. Miss Muir jouait comme quelqu'un qui aime la musique et maîtrise parfaitement cet art. Tous furent comme charmés par un enchantement, même l'indolent Gerald s'assit pour écouter, et Lucia posa son aiguille, tandis que Ned regardait les jolis doigts effilés qui volaient sur le clavier, tout en s'émerveillant de leur force et de leur talent.

“S'il vous plaît, chantez”, demanda Bella, après de cette brillante ouverture.

Avec la même obéissance docile, Miss Muir s'exécuta, et entama une petite mélodie écossaise, si douce, si triste, que les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes, et que Mrs. Coventry chercha l'un de ses nombreux mouchoirs de poche. Mais soudain, la musique cessa, car, dans un vain effort pour se maintenir assise, la chanteuse glissa de son siège et se retrouva étendue devant ses auditeurs

sidérés, aussi blanche et rigide que si elle était morte. Edward la releva, et, ordonnant à son frère de quitter le sofa, la déposa là, tandis que Bella lui frottait les mains, et que sa mère sonnait la femme de chambre. Lucia humectait les tempes de la pauvre fille, et Gerald, avec une énergie inhabituelle, apporta un verre de vin. Bientôt, les lèvres de Miss Muir commencèrent à trembler, elle soupira, puis murmura, tendrement, avec un charmant accent écossais, comme si elle errait dans le passé : “Pardonne-moi, Mère, je suis si malade et si triste ici toute seule.”

“Prenez-en une gorgée, cela vous fera du bien, ma chère”, dit Mrs. Coventry, touchée par ces plaintes.

La voix étrangère sembla la faire revenir à elle-même. Elle s’assit, regarda autour d’elle pendant un moment, un peu bouleversée, puis elle se remit, et dit, aussi pathétique dans son apparence que dans son ton, “Pardonnez-moi ; j’ai marché toute la journée, et dans mon empressement à ne pas manquer le rendez-vous, j’ai oublié de manger depuis ce matin. Je vais mieux maintenant ; puis-je finir la chanson ?”

« En aucun cas. Venez prendre une tasse de thé » dit Bella, pleine de pitié et de remords.

« Scène première, très bien jouée » murmura Gerald à son cousin.

Miss Muir était juste devant eux ; elle écoutait apparemment les remarques de Mrs. Coventry sur les évanouissements, mais elle entendit, et regarda par-dessus son épaule, comme l’eut fait la Rachel de la Bible. Ses yeux étaient gris, mais à cet instant ils semblaient aussi noirs que la colère, la fierté ou le défi. Un curieux sourire passa sur son visage tandis qu’elle s’inclinait, et disait de sa voix pénétrante : « Merci. La dernière scène sera encore meilleure. »

Le jeune Coventry était un homme tranquille, indolent, rarement affecté par des émotions ou des passions, qu’elles soient agréables ou non. Mais à voir l’attitude et le ton de la gouvernante, il ressentit une nouvelle sensation, indéfinissable, et pourtant puissante. Il rougit, et pour la première fois de sa vie, sembla confus. Lucia le vit, et se mit soudain à haïr Miss Muir, car, pendant toutes les années qu’elle avait passées avec son cousin, aucun de ses regards, aucune de ses paroles, n’avait eu ce pouvoir. Coventry redevint lui-même en un instant ; cette métamorphose n’avait laissé aucune trace, si ce n’est un regard intéressé dans ses yeux habituellement rêveurs, et une touche de colère dans sa voix sarcastique.

« Quelle jeune femme mélodramatique ! Je partirai demain. »

Lucia rit, et fut heureuse lorsqu’il s’éloigna afin de lui ramener une tasse de thé de la table où se déroulait justement une petite scène. Mrs. Coventry s’était laissée retomber dans son fauteuil, épuisée par l’émotion consécutive à l’évanouissement de la gouvernante. Bella s’affairait autour d’elle, et Edward, impatient de nourrir la faible jeune femme, essayait maladroitement de préparer

le thé, après un regard suppliant à sa cousine, auquel celle-ci avait choisi de ne pas répondre. Lorsqu'il bouscula la boîte à thé et poussa une exclamation désespérée, Miss Muir se plaça tranquillement derrière la bouilloire, et dit en souriant, tout en jetant un regard timide au jeune homme, "Permettez-moi de remplir mes devoirs dès maintenant, et de vous servir le thé à tous. Je sais comment mettre les gens à l'aise. La cuillère, je vous prie. Je puis me charger de tout cela toute seule, si vous me dites comment votre mère aime son thé."

Edward prit une chaise, et plaisanta sur ses mésaventures, tandis que Miss Muir s'exécutait avec une compétence et une grâce qui faisaient que c'était un plaisir de la regarder. Coventry, après qu'elle lui eut donné une tasse fumante, prit le temps de l'observer de plus près, tandis qu'il posait une question ou deux à son frère. Elle ne se préoccupait pas plus de lui que s'il était une statue, et en plein milieu d'une question qu'il lui adressait, elle se leva pour porter le sucre à Mrs. Coventry, qui était tout à fait conquise par les grâces domestiques modestes de sa nouvelle gouvernante.

"Vraiment, ma chère, vous êtes un trésor ; je n'ai pas goûté un aussi bon thé depuis que ma pauvre femme de chambre Ellis est décédée. Celui de Bella n'est jamais bon, et Miss Lucia oublie toujours la crème. Tout ce que vous faites est toujours bien fait, et c'est tellement réconfortant."

"Alors, laissez-moi le faire toujours pour vous. Ce sera un plaisir, Madame." Et Miss Muir regagna son siège, et son visage légèrement coloré rehaussait sa beauté.

"Mon frère demandait si le jeune Sydney était à la maison lorsque vous êtes partie" dit Edward, car Gerald ne voulait pas se donner la peine de répéter sa question.

Miss Muir posa les yeux sur Coventry, et répondit, d'une voix légèrement tremblante : "Non, il est parti il y a des semaines."

Le jeune homme revint vers sa cousine, et lui dit, tandis qu'il s'asseyait à côté d'elle, "Je ne partirai pas demain, mais j'attendrai trois jours."

"Pourquoi ?" demanda Lucia.

Baissant la voix, il dit, en faisant un mouvement de la tête significatif en direction de la gouvernante, "Parce qu'il me semble qu'elle est au centre du mystère qui environne Sydney. Il n'est plus lui-même depuis quelque temps, et voilà maintenant qu'il part sans avertir personne. J'aime bien les romans dans la vraie vie, s'ils ne sont ni trop longs, ni trop difficiles à lire."

"La trouves-tu jolie ?"

"Loin de là. Un spécimen des plus intéressants."

"Alors pourquoi imaginer que Sydney est amoureux d'elle ?"

"Il est étrange ; il aime les sensations et les choses de cette sorte."

"Que veux-tu dire, Gerald ?"

“Que la Muir te regarde comme elle m’a regardé, et tu comprendras. Prendras-tu une autre tasse, Junon ?”

“Oui, merci.” Elle aimait qu’il s’occupe d’elle ; il ne le faisait pour aucune autre femme, à part sa mère.

Avant qu’il ne se lève, Miss Muir se glissa jusqu’à eux avec une autre tasse sur un plateau, et, tandis que Lucia le prenait en la remerciant avec une certaine froideur, la jeune femme lui murmura : “Je crois qu’il est honnête de vous dire que j’ai une bonne oreille, et ne puis m’empêcher d’entendre tout ce qui se dit dans la pièce. Ce que vous dites sur moi est sans conséquence, mais vous pourriez évoquer des sujets que vous préférez que je n’entende pas, ainsi, permettez-moi de vous prévenir.”, puis elle se retira aussi silencieusement qu’elle s’était approchée.

“Que dites-vous de cela ?” chuchota Coventry, tandis que sa cousine regardait la jeune femme, visiblement perturbée.

“Quelle créature désagréable à avoir chez soi ! Je suis vraiment désolée de l’avoir pressée de venir, car elle plaît à ta mère, et il sera difficile de se débarrasser d’elle”, dit Lucia, à la fois fâchée et amusée.

“Chut, elle entend le moindre mot que tu prononces. Je le vois à l’expression de son visage, car Ned parle de chevaux, et elle est aussi hautaine que possible. Ma foi, cela devient intéressant.”

“Ecoute, elle parle ; je veux écouter”, et Lucia posa la main sur les lèvres de son cousin. Il lui fit un baiser, puis s’amusa nonchalamment à tourner les bagues sur ses doigts graciles.

“J’ai passé plusieurs années en France, Madame, mais mon amie est morte, et je suis revenue pour être auprès d Lady Sydney, jusqu’à ce que...” Miss Muir se tut un instant, puis ajouta, en parlant lentement : “Jusqu’à ce que je tombe malade. C’était une fièvre contagieuse, alors j’allai de mon propre chef à l’hôpital, ne souhaitant pas la mettre en danger.”

“Très bien, mais êtes-vous certaine que tout risque d’infection est maintenant écarté ?” demanda Mrs. Coventry, inquiète.

“Non, je vous assure. Je vais bien depuis quelque temps, mais je n’ai pas quitté l’hôpital, car je préférerais rester là que retourner chez Lady Sydney.”

“Pas de querelle j’espère ? Pas de trouble d’une nature ou d’une autre ?”

“Pas de querelle, mais - après tout, pourquoi pas ? Vous avez le droit de savoir, et je ne ferai pas mystère d’une chose aussi simple. Comme seuls des membres d votre famille sont présents, je peux dire la vérité. Je n’y suis pas retourné à cause du jeune gentleman. Veuillez ne pas m’en demander plus.”

“Ah, je vois. Très prudent et approprié, Miss Muir. Je n’y ferai plus jamais allusion. Merci pour votre franchise. Bella, vous prendrez garde à ne pas mentionner cela à vos jeunes amies ; les jeunes filles bavardent tellement, et cela ennuerait terriblement Lady Sydney qu’on en entende parler.”

“Très aimable de la part de Lady S. d’envoyer ici cette dangereuse jeune personne, où elle a deux gentlemen à captiver. Je me demande pourquoi elle n’a pas gardé Sydney après s’être emparée de lui” murmura Coventry à sa cousine.

“Parce qu’elle avait le plus grand mépris pour cet idiot titré” lâcha Miss Muir presque à son oreille, tandis qu’elle se baissait pour prendre son châle sur le sofa.

“Comment diable est-elle arrivée là ?” s’exclama Coventry, qui semblait avoir éprouvé à nouveau une violente sensation. “Elle a de l’esprit, cependant, et par ma foi, je plains Sydney s’il a essayé de la séduire, car il a dû se faire proprement congédier.”

“Viens jouer au billard. Tu as promis, et je te prends au mot” dit Lucia, se levant avec décision, car Gerald montrait un peu trop d’intérêt pour un autre sujet.

“Je suis, comme toujours, ton serviteur. Ma mère est une femme charmante, mais je trouve nos petites parties du soir un peu ennuyeuses, lorsque seule ma famille est présente. Bonne nuit, maman.” Il serra la main de sa mère, dont il était l’idole et la fierté, et, avec un signe entendu aux autres, emboîta le pas à sa cousine.

“Maintenant qu’ils sont partis, nous allons être un peu tranquilles pour discuter, car je ne me soucie pas plus de Ned que de ses chiens, dit Bella, en s’installant sur le repose-pied de sa mère.

“Je voudrais vous dire, Miss Muir, que ma fille n’a jamais eu de gouvernante et est très en retard pour une fille de seize ans. Je voudrais que vous passiez les matinées avec elle, et avanciez aussi vite que possible. L’après-midi, vous irez marcher ou vous promener en voiture avec elle, et vous passerez les soirées assise ici avec nous, si vous le souhaitez, ou vous vous amuserez comme bon vous semblera. Quand nous sommes à la campagne, nous sommes très tranquilles, car je ne peux pas supporter beaucoup de visites, et lorsque mes fils veulent trouver de l’animation, ils vont la chercher au-dehors. Miss Beaufort supervise les serviteurs, et prend ma place autant qu’il est possible. Je suis très sensible et je garde la chambre jusqu’au soir, je sors juste prendre l’air à midi. Nous nous essaierons mutuellement pendant un mois, et j’espère que nous pourrons continuer profitablement ensemble.”

“Je ferai de mon mieux, Madame.”

Il était difficile d’imaginer que la voix douce et atone qui avait murmuré ces quelques mots, était la même que celle qui avait surpris Coventry quelques minutes plus tôt, ou que ce visage pâle et

patient pouvait s'allumer soudain comme celui qui avait jailli de ses yeux lorsqu'elle avait répondu à son jeune hôte par-dessus son épaule.

“Pauvre petite femme !” pensa Edward. “Elle a eu une vie difficile. Nous allons nous efforcer de la lui rendre plus facile tant qu'elle sera là ; et commençons cette oeuvre charitable en suggérant qu'elle est peut-être fatiguée.” Elle reconnut qu'elle l'était en effet, et Bella l'emmena dans une chambre claire et confortable, où elle la laissa après quelques mots et un baiser.

Une fois seule, le comportement de Miss Muir fut déconcertant. Son premier geste fut de se serrer les mains et de murmurer entre ses dents, avec force passion : “Je n'échouerai pas à nouveau s'il y a quelque pouvoir dans l'esprit et la volonté d'une femme !”.

Elle se tint un moment immobile, avec une expression de féroce dédain sur le visage, puis secoua le poing comme si elle menaçait un ennemi invisible. Puis elle se mit à rire, et haussa les épaules d'un mouvement typiquement français, en disant tout bas : “Oui, la dernière scène sera certainement meilleure que la première. Mon Dieu, comme je suis fatiguée, comme j'ai faim !”

S'agenouillant devant une petite malle qui contenait ses possessions terrestres, elle l'ouvrit, en tira un flacon, et se versa un verre d'un puissant cordial, qui sembla lui procurer un plaisir extrême tandis qu'elle restait là, assise sur le tapis, son regard aiguisé examinant les moindres recoins de la chambre.

“Pas mal ! Ce sera un bon champ d'expérience pour moi, et plus dure sera la tâche, plus elle me plaira. Merci, mon vieil ami, tu me donnes du coeur et du courage quand rien d'autre n'en serait capable. Allons, le rideau est baissé ; je puis être moi-même pendant quelques heures, pour peu que les actrices puissent jamais être elles-mêmes.”

Toujours assise sur le sol, elle dénoua les abondantes mèches de sa chevelure, essuya le rose de son visage, enleva quelques dents de nacre, et, enlevant sa robe, apparut telle qu'elle était en réalité, une femme d'au moins trente ans, épuisée, hagarde, usée. La métamorphose était extraordinaire, mais le déguisement résidait plus dans l'expression que dans l'art du costume ou des fausses parures. Maintenant elle était seule, et ses traits mobiles reprenaient leur expression naturelle, lasse, dure, amère. Jadis elle avait été charmante, heureuse, innocente, et tendre ; mais rien de tout cela ne restait chez la femme sinistre qui était assise là, ruminant sur un tort, une perte, ou une déception qui avait assombri sa vie. Pendant une heure elle resta ainsi assise, parfois jouant d'un air absent avec les boucles qui pendaient sur son visage, parfois portant le verre à ses lèvres, comme si le liquide de feu pouvait réchauffer son sang glacé, et à un moment, elle dénuda à moitié sa gorge pour lancer un regard terrible sur la cicatrice d'une blessure récente. Enfin, elle se leva et se glissa dans son lit, comme vaincue par la fatigue et la souffrance mentale.

Chapitre II : Un Bon Début

Seules les servantes étaient levées lorsque Miss Muir quitta sa chambre le matin suivant et trouva sans bruit comment accéder au jardin. Tandis qu'elle marchait, apparemment attentive aux fleurs, son œil alerte observait la belle et vieille demeure et ses environs pittoresques.

“Pas mal” se dit-elle, ajoutant, au moment où elle rejoignait le parc voisin, “mais l'autre est peut-être mieux, et je veux ce qu'il y a de meilleur.”

Marchant rapidement, elle finit par arriver sur la grande pelouse verte qui s'étendait devant l'ancien château, où Sir John Coventry vivait dans une solitaire splendeur. Un endroit ancien et majestueux, riche en chênes, en arbustes bien entretenus, en joyeux jardins, en terrasses ensoleillées, en pignons sculptés, avec de vastes pièces, des serviteurs en livrée, riche enfin de tout le luxe qui convenait à la demeure ancestrale d'une race riche et honorable. Les yeux de Miss Muir brillaient tandis qu'elle regardait ; son pas se fit plus ferme, son port plus fier, et un sourire se dessina sur son visage ; le sourire de celle qui se réjouit à la perspective de la réalisation d'un espoir depuis longtemps caressé. Soudain, toute son attitude changea ; elle repoussa son chapeau en arrière, joignit les mains, et sembla s'absorber dans l'admiration puérile d'une scène qui ne pouvait manquer de charmer un œil épris de beauté. La cause de ce changement soudain ne tarda pas à apparaître. Un homme de cinquante à soixante ans, élégant et en pleine santé, avait franchi le petit portail menant au parc, et, apercevant la jeune étrangère, s'arrêta pour l'examiner. Il n'eut que le temps de jeter un coup d'œil, toutefois ; elle sembla prendre conscience de sa présence en un instant, poussa une exclamation de surprise, et sembla hésiter, ne sachant si elle devait parler ou s'enfuir. Galant, Sir John enleva son chapeau et lui dit, avec cette courtoisie surannée qui lui allait si bien : “Je vous prie de m'excuser de vous avoir dérangée, jeune dame. Permettez-moi de me faire pardonner en vous invitant à aller où bon vous semblera, et à ramasser toutes les fleurs que vous voudrez. Je vois que vous les aimez, alors, je vous en prie, disposez de toutes celles que vous voyez.”

Avec un air charmant de timidité juvénile et de naïveté, Miss Muir répondit : “Oh, merci, Sir ! Mais c'est moi qui devrais m'excuser d'être entrée. Je n'aurais jamais osé si je n'avais pas su que Sir John était absent. J'ai toujours voulu voir ce bel endroit, et je crains d'être passée un peu vite sur cette condition, pour satisfaire ma curiosité..”

“Et, êtes-vous satisfaite ?” demanda-t-il, avec un sourire.

“Plus que satisfaite – je suis charmée ; car c'est le plus bel endroit que j'aie jamais vu, et j'ai vu de nombreux endroits réputés, ici ou à l'étranger” répondit-elle avec enthousiasme.

“Le Manoir est très flatté, et son maître le serait aussi s’il vous entendait”, commença le gentleman avec une étrange expression.

“Je ne ferais pas son éloge en sa présence ; en tout cas, pas aussi librement que je l’ai fait devant vous, Sir”, dit la jeune femme, détournant le regard.

“Et pourquoi cela ?” demanda son compagnon, qui semblait passablement amusé.

“J’aurais peur. Non que je craigne Sir John, mais j’ai entendu raconter à son propos tant de belles et nobles choses, et j’ai un tel respect pour lui, que je n’oserais pas en dire autant, de peur qu’il ne voie à quel point je l’admire et à quel point...”

“Et à quel point... ? Terminez, jeune dame, je vous prie.”

“J’allais dire, à quel point je l’aime. J’ose le dire, car c’est un vieil homme, et on ne peut s’empêcher d’aimer la vertu et la bravoure.”

Miss Muir était très jolie tandis qu’elle parlait, se tenant là, sérieuse, les yeux baissés, le soleil faisant briller sa chevelure blonde et son visage délicat. Sir John n’était pas un homme vain, mais il trouva plaisant d’entendre cette fille inconnue chanter ses louanges, et son envie de savoir qui elle était redoubla. Trop bien élevé pour le lui demander, ou pour l’embarrasser en lui révélant ce qu’elle semblait ignorer, il abandonna au hasard ces deux découvertes, et quand elle se retourna, comme pour revenir sur ses pas, il lui offrit la poignée de fleurs de serre qu’il tenait à la main, en lui disant, avec une gracieuse révérence : “Au nom de Sir John, laissez-moi vous offrir ce petit bouquet, en remerciement de votre bonne opinion, qui, je vous assure, n’est pas entièrement méritée, car je le connais bien.”

Miss Muir releva les yeux rapidement, le regarda un instant, puis abaissa à nouveau le regard ; puis, rougissant vivement, elle bégaya : “Je ne savais pas... je vous demande pardon... vous êtes trop bon, Sir John.”

Il rit comme un enfant, puis lui demanda, malicieusement, “Pourquoi m’appeler Sir John ? Comment savez-vous que je ne suis pas le jardinier ou le maître d’hôtel ?”

“Je n’ai jamais vu votre visage auparavant, mais personne à part vous n’oserait dire qu’un tel éloge n’est pas mérité” murmura Miss Muir, confuse comme une petite fille.

“Bien, bien, laissons cela, et la prochaine fois que vous viendrez, nous ferons les présentations comme il convient. Bella amène toujours ses amies au château, et j’adore les jeunes personnes.”

“Je ne suis pas une amie, je ne suis que la gouvernante de Miss Coventry.” Et Miss Muir exécuta une humble révérence. Les manières de Sir John changèrent légèrement. Peu auraient pu s’en rendre compte, mais Miss Muir le sentit instantanément, et se mordit les lèvres tandis que son cœur s’emplissait de colère. Avec un curieux air de fierté mêlé de respect, elle accepta le bouquet toujours

offert, rendit à Sir John son salut, et partit, laissant le vieux gentleman se demander où Mrs. Coventry avait bien pu trouver une aussi piquante petite gouvernante.

“C’est fait, et c’est même un très bon début”, se dit-elle en se dirigeant vers la maison.

Dans un enclos tout proche broutait un beau cheval, qui releva la tête et la regarda d’un air inquisiteur, comme s’il attendait d’elle un salut. Prise d’une soudaine impulsion, elle entra dans l’enclos, et, arrachant une poignée de trèfle, invita l’animal à s’approcher pour manger. C’était évidemment un tout nouveau procédé de la part d’une dame, et le cheval se précipita vers elle comme s’il cherchait à l’effrayer.

“Je vois” dit-elle à voix haute, en riant intérieurement. “Je ne suis pas ton maître, et tu te rebelles. Peu importe, je ferai ta conquête, ma belle bête.”

S’asseyant dans l’herbe, elle commença à cueillir des marguerites, tout en chantonnant, comme si elle était inconsciente des mouvements vifs du cheval. Celui-ci s’approcha encore, reniflant avec curiosité, et la regardant avec surprise. Elle ne fit pas attention à lui, et se mit à tresser les marguerites et à chanter comme s’il n’était pas là. Cela sembla piquer l’animal, car, s’approchant doucement, il se retrouva si près qu’il pouvait renifler son petit pied et suçoter sa robe. Alors elle lui offrit la poignée de trèfle, avec des mots caressants et apaisants, jusqu’à ce que par degrés, et avec force coquetteries, le cheval lui permette de caresser son cou brillant et de lisser sa crinière.

C’était un beau spectacle – la silhouette élancée sur l’herbe, le cheval fougueux penchant sa fière tête sur la main de la jeune femme. Edward Coventry, qui avait observé la scène, ne put se retenir plus longtemps, et, sautant par-dessus le muret, vint la rejoindre, et dit, l’admiration se mêlant à l’étonnement, tant dans son attitude que dans sa voix : “Bonjour, Miss Muir. Si je n’avais pas vu de mes yeux votre habileté et votre courage, j’aurais craint pour votre sécurité. Hector est une bête sauvage et rebelle, et a blessé plus d’un groom qui tentait de le dresser. »

« Bonjour, Mr. Coventry. Ne racontez donc pas d’histoires à propos de cette noble créature, qui n’a pas trompé la confiance que j’avais en elle. Vos grooms ne savaient pas comment gagner son cœur, afin de soumettre son esprit sans pour autant le briser. »

Miss Muir se leva tandis qu’elle parlait, la main toujours sur le cou d’Hector, tandis que celui-ci mangeait l’herbe qu’elle avait amassée dans le jupon de sa robe.

« Vous avez le secret, et Hector vous est maintenant soumis... et pourtant, il a jusqu’ici refusé l’amitié de tous, sauf celle de son maître. Lui donnerez-vous sa gâterie du matin ? Chaque matin, je lui amène du pain et je joue avec lui avant le petit déjeuner. »

« Ainsi vous n’êtes pas jaloux ? », et elle le regarda avec des yeux si brillants et si beaux qu’il se demanda comment il ne les avait pas remarqués avant.

« Pas moi. Caressez-le autant que vous voulez ; cela lui fera du bien. C'est un solitaire, car il méprise ses congénères et vit seul, tout comme son maître », ajouta-t-il, comme pour lui-même.

« Seul, avec une aussi joyeuse demeure, Mr. Coventry ? » Et les yeux brillants lancèrent un regard doux et plein de compassion.

« C'étaient là des paroles bien ingrates, et je les retire, pour Bella. Les fils cadets n'ont d'autre position que celle qu'ils peuvent se trouver par eux-mêmes, vous savez, et je n'ai pas encore eu d'opportunité. »

« Les cadets ! Je pensais – je vous demande pardon », et Miss Muir se tut, comme si elle se souvenait qu'elle n'avait aucun droit de le questionner.

Edward sourit et répondit franchement : « Non, ne vous inquiétez pas. Vous pensiez que j'étais l'héritier, peut-être. Pour qui avez-vous donc pris mon frère hier soir ? »

« Pour quelqu'invité, admirateur de Miss Beaufort. Je n'ai pas entendu son nom, et je ne l'ai pas observé suffisamment pour découvrir qui il était. Je n'ai vu que votre gentille mère, votre charmante petite sœur, et... »

Elle s'arrêta, gratifiant le jeune homme d'un sourire à la fois intimidé et reconnaissant, qui termina sa phrase mieux que ne l'auraient fait des mots. Il était toujours un peu enfant, malgré ses vingt-et-un ans, et ses joues brunes se colorèrent quelque peu, lorsque le regard éloquent rencontra le sien, avant de se baisser.

« Oui, Bella est une fille formidable, et on ne peut s'empêcher de l'aimer. Je sais que vous vous entendrez bien, car vraiment, c'est une délicieuse petite idiote. La mauvaise santé de ma mère, et la dévotion de Bella à son égard nous ont empêchés de nous occuper de son éducation jusqu'ici. L'hiver prochain, quand nous irons à Londres, elle fera son entrée dans le monde, et elle doit être préparée à ce grand évènement, vous le savez », dit-il, choisissant un sujet plus sûr.

« Je ferai de mon mieux. Et cela me rappelle que je devrais me présenter devant elle, au lieu de m'amuser ici. Quand on a été malade et enfermé pendant longtemps, la campagne est si attirante qu'on en vient à oublier le devoir pour le plaisir. N'hésitez pas à me signaler si je suis négligente, Mr. Coventry. »

« Ce nom appartient à Gerald. Je ne suis que Mr. Ned, ici » dit-il, tandis qu'ils regagnaient tous deux la maison, Hector les suivant jusqu'au muret, pour leur adresser un au-revoir sonore.

Bella vint à leur rencontre en courant, et salua Miss Muir comme si elle avait décidé de l'aimer de tout son cœur. « Quel beau bouquet vous avez là ! Je ne parviens jamais à arranger les fleurs joliment, ce qui me peine, car Maman les adore et ne peut pas aller dehors elle-même. Vous avez très bon goût » dit-elle, examinant le petit bouquet que Miss Muir avait embelli en ajoutant des

herbes duveteuses, de délicates fougères, et des fleurs sauvages parfumées aux fleurs exotiques de Sir John.

Les plaçant dans les mains de Bella, elle lui dit, d'un air triomphant : « Apportez-les à votre mère, alors, et demandez-lui si je pourrai avoir le plaisir de lui faire un bouquet tous les jours ; car j'y prendrai beaucoup de plaisir, si cela lui plaît. »

« Comme vous êtes gentille ! Bien sûr, cela lui fera plaisir. Je vais les lui porter tant qu'elles sont encore pleines de rosée. »

Edward s'arrêta pour parler au jardinier, et Miss Muir monta les marches seule. Le long hall était décoré de portraits, et elle les examina avec intérêt. L'un d'eux attira son regard, et elle s'arrêta devant pour l'examiner attentivement. Un visage féminin, jeune, charmant, mais très hautain. Miss Muir devina immédiatement de qui il s'agissait, et fit un mouvement de tête décidé, comme si elle voyait là une chance inattendue, et s'en saisissait. Un léger bruissement derrière elle la fit se retourner, et, voyant Lucia, elle s'inclina, encore à demi retournée, comme si elle voulait encore jeter un coup d'œil au tableau, et dit, comme involontairement, « Comme c'est beau ! Puis-je vous demander si c'est une de vos ancêtres, Miss Beaufort ? »

« C'est le portrait de ma mère », répondit-elle, d'une voix douce, tandis que son regard se faisait tendre.

« Ah, j'aurais dû le deviner à cette ressemblance, mais je vous ai à peine vue hier soir. Pardonnez-moi de prendre cette liberté, mais Lady Sydney m'a traitée comme une amie, et j'en oublie ma position. Permettez-moi. »

Tout en parlant, Miss Muir se pencha pour ramasser le mouchoir que Lucia avait laissé tomber, et elle le fit avec une attitude si humble que le cœur de l'autre en fut touché, car ce cœur, bien que fier, était aussi très généreux.

« Merci. Allez-vous mieux, ce matin ? » dit-elle gracieusement. Et sur la réponse affirmative, elle ajouta, tout en marchant : « Je vais vous conduire à la salle du petit déjeuner, puisque Bella n'est pas là. C'est un repas très informel chez nous, car ma tante ne descend jamais, et mes cousins ont des horaires très irréguliers. Vous pourrez toujours prendre le vôtre quand vous le voudrez, sans avoir besoin de nous attendre si vous avez l'habitude de vous lever tôt. »

Bella et Edward firent leur apparition avant les autres, et Miss Muir prit son petit déjeuner tranquillement ; elle se sentait satisfaite du travail accompli au cours de l'heure précédente. Ned raconta son exploit avec Hector, Bella transmit les remerciements de sa mère pour les fleurs, et Lucia répéta plusieurs fois, avec une vanité bien compréhensible, que la gouvernante l'avait comparée à sa charmante mère, exprimant d'un regard autant d'admiration pour le portrait vivant

que pour celui qui était peint. Chacun fit de son mieux pour que la pâle jeune femme se sente chez elle, et leurs manières cordiales semblèrent lui réchauffer le cœur et la rassurer, car bientôt elle abandonna son air triste et humble, et leur raconta de plaisantes anecdotes de sa vie à Paris de ses voyages en Russie quand elle était gouvernante dans la famille du Prince Jermadoff, et toutes sortes d'histoires pleines d'esprit qui les intéressèrent et les amusèrent longtemps encore après le repas. En plein milieu d'une aventure captivante, Coventry entra, hocha paresseusement la tête, leva les sourcils, comme s'il était surpris de trouver là la gouvernante, et entama son petit déjeuner, comme si l'ennui d'une nouvelle journée s'abattait sur lui. Miss Muir s'arrêta soudain, et rien ne put lui faire reprendre son histoire.

« Je la terminerai une autre fois, si vous voulez. Et maintenant, Miss Bella, à vos livres », et elle quitta la pièce, suivie de son élève, n'accordant aucune attention au jeune maître de la maison, si ce n'est par une gracieuse inclination en réponse à un signe de tête négligent de sa part.

« Miséricordieuse créature ! Elle part quand j'arrive, et ne rend pas la vie insupportable en se morfondant sous mes yeux. Appartient-elle à la classe des morales, des mélancoliques, des romantiques, ou des charmeuses, Ned ? » dit Gerald, se prélassant devant son café, comme il le faisait devant toute chose.

« A aucune d'entre elles ; c'est une petite femme remarquable. J'aurais voulu que tu sois là pour la voir apprivoiser Hector, ce matin. » Edward répéta son histoire.

« Ce n'est pas mal joué de sa part » répondit Coventry. « Ce doit être une jeune personne aussi observatrice qu'énergique, pour découvrir votre principale faiblesse et l'exploiter aussi rapidement. D'abord apprivoiser le cheval, puis son maître. Ce sera amusant d'observer le jeu ; toutefois je serai dans la douloureuse nécessité de vous mettre échec et mat tous les deux, si cela devient sérieux. »

“Mon vieux, tu n'as pas besoin de te fatiguer pour moi. S'il n'était pas indigne de moi d'avoir de mauvaises pensées au sujet d'une jeune fille inoffensive, je dirais que c'est toi le gros lot, et je te conseillerais de prendre garde à ton cœur, si tu en as un, ce dont je doute.”

“J'en doute souvent moi-même, mais je crois que la petite écossaise ne pourra satisfaire aucun de nous deux sur ce point. Votre grandeur l'apprécie-t-elle ?” demanda Coventry à sa cousine, qui était assise près de lui.

“Plus que je ne l'aurais pensé. Elle est bien éduquée, sans prétention, et très amusante quand elle veut. Elle nous a raconté les histoires les plus spirituelles que j'aie entendues depuis longtemps. Nos rires ne t'ont-ils pas réveillé ?” répondit Lucia.

“Si. Je n'ai plus de voix à force d'avoir répété toutes ces spirituelles histoires.”

“C’est impossible ; son accent et ses manières en font la moitié du charme” dit Ned. “J’aurais souhaité que tu viennes dix minutes plus tard, car ton apparition a gâché la meilleure histoire.”

“Pourquoi n’a-t-elle pas continué ?” demanda Coventry, une lueur de curiosité dans les yeux.

“Tu oublies qu’elle nous a entendus l’autre soir, et doit penser que tu la trouves ennuyeuse. Elle a sa fierté, et aucune femme ne peut oublier des paroles telles que celles que tu as prononcées” répondit Lucia.

« Ou ne peut les pardonner, je crois. Bien, je crois que je dois donc me résigner à encourir son déplaisir. Je m’intéresse un peu à elle en ce qui concerne Sydney ; non que j’espère apprendre d’elle quoi que ce soit, car une femme avec une telle bouche ne confie ou ne confesse jamais quoi que ce soit. Mais j’ai envie de savoir ce qui a bien pu le fasciner, car, il n’y a pas l’ombre d’un doute, il était fasciné, et pas par une dame qu’il a rencontrée en société. En as-tu entendu parler, Ned ? » demanda Gerald.

« Je ne suis pas friand des scandales ou des cancans, et je ne prête l’oreille ni à l’un ni à l’autre » ; et sur ce, Edward quitta la pièce.

Lucia fut appelée par la gouvernante un moment après, et Coventry fut laissé à la compagnie la plus épuisante pour lui, c’est-à-dire la sienne. Quand il était entré, il avait entendu une partie de l’histoire que racontait Miss Muir, et sa curiosité avait été tellement éveillée, qu’il se demandait quelle en était la fin, et était désireux de l’entendre.

Pourquoi donc est-elle partie quand je suis entré ? pensait-il. Si elle est effectivement amusante, alors elle doit se rendre utile, car je crois qu’on s’ennuie profondément ici, malgré la présence de Lucia. Eh, qu’est-ce que cela ? »

C’était une voix douce, riche, chantant une brillante mélodie italienne, et la chantant avec une expression qui la rendait doublement délicieuse. Franchissant la porte-fenêtre, Coventry se mit à flâner le long de la terrasse, savourant la chanson en connaisseur. D’autres suivirent, et toujours il marchait et écoutait, oubliant sa fatigue. Au moment où un air exquis se terminait, il applaudit involontairement. Le visage de Miss Muir apparut un instant, avant de disparaître, et il n’y eut plus de musique, bien que Coventry s’attardât encore, dans l’espoir d’entendre à nouveau cette voix. Car la musique était bien la seule chose dont il ne se lassait jamais, et ni Lucia ni Bella n’avaient suffisamment de talent pour le charmer. Pendant une heure, il se promena sur la terrasse et sur la pelouse, se prélassant au soleil, trop indolent pour rechercher une occupation ou de la compagnie. Enfin, Bella sortit, le chapeau à la main, et faillit trébucher sur son frère, qui était étendu sur l’herbe.

« Paresseux, es-tu resté là à te prélasser pendant tout ce temps ? » dit-elle, baissant les yeux vers lui.

« Non, j'ai été très occupé. Viens me raconter comment tu t'en es sortie avec le petit dragon. »

« Je n'ai pas le temps. Elle m'a ordonné de courir un moment après mon Français, afin que sois prête pour le Dessin, et donc je dois y aller. »

« Il fait trop chaud pour courir. Assieds-toi pour divertir ton pauvre frère abandonné, qui n'a eu d'autre compagnie que les abeilles et les lézards depuis une heure. »

Il la tira à lui tandis qu'il parlait, et Bella obéit, car, en dépit de l'indolence du jeune homme, elle se soumettait toujours à lui sans résister.

« Qu'as-tu fait ? Embrouiller ton pauvre petit cerveau avec toutes sortes de sottises élégantes ? »

« Non, je me suis énormément amusée. Jean est tellement intéressante, si gentille et si intelligente. Elle ne m'a pas ennuyée avec de la grammaire stupide ; elle m'a simplement parlé dans un français si charmant que je l'ai parfaitement compris, et que je l'ai aimé comme je n'aurais jamais cru pouvoir l'aimer, après les ennuyeuses leçons de Lucia. »

« De quoi avez-vous parlé ? »

« Oh, de toutes sortes de choses. Elle m'a posé des questions, et j'ai répondu, et elle m'a corrigée. »

« Des questions au sujet de nos affaires, je suppose ? »

« Pas une seule. Elle ne s'intéresse pas pour deux sous à nos affaires. Je pensais qu'elle aimerait savoir quelle sorte de gens nous sommes, alors je lui ai parlé de la mort soudaine de papa ; et aussi d'Oncle John, et de toi, et de Ned, mais d'un seul coup elle m'a dit, de sa voix toute tranquille, 'Vous devenez trop indiscrete, ma chère. Il vaut mieux ne pas parler trop librement de ses affaires privées aux étrangers. Parlons de quelque chose d'autre. »

« Et de quoi parliez-vous lorsqu'elle a dit cela, Bell ? »

« De toi. »

« Ah, alors, pas étonnant que cela l'ait ennuyée. »

« Elle était fatiguée de mon bavardage, et n'a pas écouté la moitié de ce que j'ai dit, car elle était occupée à dessiner quelque chose que je devais copier, et elle pensait à quelque chose de plus intéressant que les Coventry. »

« Comment le sais-tu ? »

« A l'expression de son visage. As-tu aimé sa musique, Gerald ? »

« Oui. Etait-elle fâchée lorsque j'ai applaudi ? »

« Elle avait l'air surpris, puis assez fier, et elle a refermé le piano immédiatement, bien que je lui aie demandé de continuer. Jean n'est-il pas un joli prénom ? »

« Pas mal, mais pourquoi ne l'appelles-tu pas Miss Muir ? »

« Elle m'en a prié. Elle déteste cela, et aime être appelée Jean, tout court. J'ai imaginé une si jolie petite romance à son sujet, et un jour je la lui raconterai, car je suis certaine qu'elle a eu un chagrin d'amour. »

« Ne te mets pas de telles absurdités en tête, mais suis l'exemple de bonne éducation de Miss Muir : ne sois pas curieuse des affaires des autres. Demande-lui de chanter ce soir, cela m'amuse. »

« Elle ne redescendra pas, je crois. J'ai prévu de lire et de travailler dans mon boudoir, qui sera notre salle d'étude désormais. Maman restera dans sa chambre, alors toi et Lucia aurez le salon pour vous seuls. »

« Merci. Que va faire Ned ? »

« Il dit qu'il va occuper Maman. Ce cher vieux Ned ! J'aimerais que tu te mobilises pour lui obtenir cette commission. Il est très impatient de faire quelque chose, mais il est trop fier pour te demander à nouveau ce service, que tu as négligé de lui rendre tant de fois, malgré l'aide proposée par notre Oncle. »

« Je m'en occuperai très bientôt, ne m'ennuie pas, gamine. Il ira très bien pendant un certain temps, tranquille ici avec nous. »

« Tu dis toujours ça, et pourtant tu sais qu'il est irrité et malheureux de dépendre de toi. Maman et moi, cela ne nous dérange pas, mais c'est un homme, et cela le tracasse. Il dit qu'il va bientôt faire les choses à sa manière, et qu'alors, tu seras désolé d'avoir été aussi peu désireux de l'aider. »

« Miss Muir regarde par la fenêtre. Tu ferais mieux de reprendre ta course, ou tu vas te faire gronder. »

« Pas par elle. Je n'ai pas du tout peur d'elle, elle est si gentille et douce. Je l'aime déjà. Tu vas être aussi bronzé que Ned, à rester étendu là au soleil. D'ailleurs, Miss Muir est d'accord avec moi pour le trouver plus élégant que toi. »

« J'admire son bon goût et je suis plutôt d'accord avec elle. »

« Elle dit qu'il est viril, et que cela est plus attirant que la beauté chez un homme. Elle s'exprime si joliment. Et maintenant, j'y vais. » Et Bella partit en dansant, tout en fredonnant la plus douce des chansons de Miss Muir.

« 'L'énergie est plus attirante que la beauté chez un homme'. Elle a raison, mais comment diable un homme peut-il être énergique, s'il n'a rien sur quoi dépenser son énergie ? » songeait Coventry, le chapeau rabattu sur ses yeux.

Quelques instants plus tard, il entendit le froissement d'une robe. Il ne bougea pas, et un regard en coin lui permit d'apercevoir Miss Muir qui traversait la terrasse, comme pour rejoindre Bella. Deux marches de pierre menaient à la pelouse. Il était étendu à côté, et Miss Muir ne le vit pas avant

d'être tout près de lui. Elle sursauta et glissa sur la dernière marche, se rattrapa, et reprit son chemin, avec un regard indéniablement méprisant pour le jeune homme qui faisait semblant de dormir. Il y avait plusieurs choses dans le rapport de Bella qui l'avaient agacé, mais ce regard le mit en colère, bien qu'il ne fût pas prêt à l'admettre, même en lui-même.

« Gerald, viens ici, vite ! » l'appela alors Bella, depuis la chaise rustique où elle se tenait à côté de sa gouvernante, qui se tenait la main devant le visage, comme si elle souffrait.

Se reprenant, Coventry obéit lentement, mais se mit à presser le pas involontairement lorsqu'il entendit Miss Muir dire « Ne l'appellez pas, lui ne peut rien faire », car l'accentuation qu'elle avait mise sur le mot « lui » était particulièrement lourde de sens.

« Qu'y a-t-il, Bella ? » demanda-t-il, l'air un peu plus éveillé qu'à son habitude.

« Tu as surpris Miss Muir et à cause de toi elle s'est foulé la cheville. Maintenant, aide-la à regagner la maison, car elle souffre beaucoup, et ne t'allonge plus là pour faire peur aux gens comme un serpent dans l'herbe » lui dit sa sœur avec humeur.

« Je vous demande pardon. Voudrez-vous me permettre ? » et Coventry lui offrit son bras.

Miss Muir le regarda avec une expression qui ne lui plut pas, et répondit froidement « Merci, Miss Bella le fera tout aussi bien. »

« Permettez-moi d'en douter. » Et avec un geste trop décidé pour qu'il fût possible d'y résister, Coventry passa le bras de la jeune femme dans le sien, et la conduisit vers la maison. Elle se soumit sans un mot, disant que la douleur disparaîtrait bientôt, et, une fois installée sur le canapé dans la chambre de Bella, elle le congédia avec les remerciements les plus brefs. En pensant à l'exercice inhabituel qu'elle lui avait fait faire, il se dit qu'elle aurait pu être un peu plus reconnaissante, et se dirigea vers Lucia, dont le visage s'illuminait toujours à son arrivée.

On ne vit plus Miss Muir avant l'heure du thé. Pour le moment, en l'absence d'invités, la famille déjeunait tôt, et la gouvernante s'était excusée pour le déjeuner. Elle descendit le soir, un peu plus pâle qu'à son habitude, et en boitant légèrement. Sir John était là, discutant avec son neveu, et ils l'accueillirent par cette sorte d'inclinaison de tête particulière dont les gentlemen saluent les gouvernantes. Tandis qu'elle progressait lentement vers sa place près de la théière, Coventry dit à son frère : « Prends un repose-pied, et demande-lui comment elle va, Ned. » Puis, comme s'il était nécessaire d'expliquer sa politesse à son oncle, il expliqua en quoi il avait été la cause de l'accident.

« Oui, oui. Je comprends. Plutôt une très jolie petite personne, je dirais. Pas exactement une beauté, mais accomplie, et bien élevée, ce qui est encore mieux pour une jeune personne issue de sa classe. »

« Du thé, Sir John ? » demanda une voix douce près de lui, et c'était Miss Muir, qui offrait des tasses aux gentlemen.

« Merci, merci » dit Sir John, qui espérait sincèrement qu'elle l'avait entendu.

Tandis que Coventry prenait sa tasse, il dit aimablement, « Vous êtes très magnanime, Miss Muir, de vous occuper ainsi de moi, après que je vous ai causé tant de douleur. »

« C'est mon devoir, Sir » répondit-elle, d'un ton qui signifiait clairement : « mais pas mon plaisir. »

Puis elle retourna à sa place, pour sourire, et discuter, et être charmante, avec Bella et son frère.

Lucia, qui restait à proximité de son oncle et de Gerald, les gardait pour elle seule, mais fut ennuyée de voir que leurs regards se tournaient fréquemment vers le joyeux groupe au bout de la table, et que leur attention semblait distraite par les fréquents éclats de rire, et les bribes de conversation qui parvenaient jusqu'à eux. En plein milieu du récit d'une histoire tragique que Lucia s'efforçait de faire aussi intéressante et pathétique que possible, Sir John éclata soudain de rire, ce qui indiquait qu'il avait été occupé à écouter une histoire beaucoup plus amusante que la sienne. Très contrariée, elle dit brusquement « Je savais qu'il en serait ainsi ! Bella n'a aucune idée de la façon dont on doit traiter une gouvernante. Elle et Ned vont oublier la différence de rang et gâter les dispositions de cette personne pour son travail. Déjà elle incline à devenir présomptueuse, et je crois que ma tante ne se donnera pas la peine de lui en faire la remarque à temps. »

« Attends qu'elle ait terminé cette histoire, je te prie », dit Coventry, car Sir John était déjà parti.

« Si tu trouves ces absurdités tellement amusantes, pourquoi ne suis-tu pas l'exemple de ton oncle ? Je n'ai pas besoin de toi. »

« Merci, c'est ce que je vais faire. » Et Lucia se retrouva seule.

Mais Miss Muir avait terminé, et, faisant signe à Bella, elle quitta la pièce, comme inconsciente de l'honneur qui lui avait été fait, ou de la tristesse qu'elle laissait derrière elle. Ned monta voir sa mère, Gerald revint faire la paix avec Lucia, et, leur souhaitant à tous une bonne nuit, Sir John rentra chez lui. Flânant sur la terrasse, il passa devant la fenêtre éclairée de la salle d'étude de Bella, et, désirant lui dire un mot, il poussa à moitié le rideau et regarda à l'intérieur. Une charmante petite scène. Bella travaillant activement, et, assise à côté d'elle sur une chaise basse, la lumière tombant sur sa belle chevelure et sur son délicat profil, Miss Muir lisait à haute voix. « Des romans ! » pensa Sir John, et il sourit comme il l'aurait fait devant deux jeunes filles romantiques. Mais, s'arrêtant un moment pour écouter avant de parler, il constata que ce n'était pas un roman, mais de l'histoire, lue avec une aisance qui en rendait chaque fait intéressant, et avec des effets dramatiques qui rendaient chaque trait de caractère mémorable. Sir John adorait les histoires, et à cause de sa vue défaillante, il devait souvent renoncer à son amusement favori. Il avait essayé les lecteurs à haute voix, mais

aucun ne lui convenait, et il avait abandonné cette idée. Mais maintenant tandis qu'il écoutait, il imaginait à quel point cette voix douce et fluide pourrait enchanter ses soirées, et il enviait à Bella sa nouvelle acquisition.

Une cloche sonna, et Bella bondit en disant : « Attendez-moi une minute. Je dois aller voir Maman, et ensuite nous reviendrons à ce prince charmant. »

Elle partit, et Sir John était sur le point de se retirer aussi discrètement qu'il était arrivé, lorsqu'il fut arrêté un instant par la conduite particulière de Miss Muir. Laisant le livre, elle étendit les bras sur la table pour y poser la tête, et éclata en sanglots, comme quelqu'un qui les aurait longtemps contenus sans plus pouvoir y parvenir. Choqué et abasourdi, Sir John se retira ; mais toute la nuit, ce gentleman au cœur tendre se perdit en conjectures à propos de l'intéressante gouvernante de sa nièce, sans même se rendre compte que c'était là précisément ce qu'elle attendait.

Chapitre III – Passion et Colère

Pendant quelques semaines, la plus monotone tranquillité régna à Coventry House, et pourtant, sans qu'on le voie ni qu'on le soupçonne, l'orage s'annonçait. Chacun semblait avoir été transformé par l'arrivée de Miss Muir, même si personne ne pouvait dire ni comment ni pourquoi. Rien ne pouvait être plus discret que ses manières. Elle était dévouée à Bella, qui se mit bientôt à l'adorer et n'était heureuse qu'en sa présence. Elle présidait de mille façons au confort de Mrs. Coventry, qui déclarait qu'elle n'avait jamais été soignée de la sorte. Elle amusait, intéressait et séduisait Edward avec son esprit et sa camaraderie féminine. Lucia la respectait et l'enviait pour ses talents. L'indolent Gerald était piqué par l'insistance qu'elle mettait à l'éviter, tandis que Sir John était charmé par la respectueuse déférence et les gracieuses petites attentions qu'elle lui témoignait, d'une façon franche et dénuée d'artifices, très agréables pour ce vieil homme solitaire. Les serviteurs eux-mêmes l'aimaient, et au lieu d'être une triste créature perdue entre ses supérieurs et ses inférieurs, comme c'est le lot de la plupart des gouvernantes, Jean Muir était l'âme de la maison, et l'amie de tous, sauf de deux d'entre eux.

Lucia ne l'aimait pas, et Coventry ne lui faisait pas confiance. Aucun des deux n'aurait pu exactement dire pourquoi, et aucun des deux n'en aurait convenu, même en leur for intérieur. Tous deux l'observaient discrètement, sans rien trouver à lui reprocher. Douce, modeste, fidèle, et toujours d'humeur égale - ils ne pouvaient se plaindre de rien, et ne s'expliquaient pas leurs doutes, même s'ils ne pouvaient les dissiper.

Ainsi il advint bientôt que la famille fut divisée, ou plutôt, que deux de ses membres furent laissés à eux-mêmes. Prétextant sa timidité, Jean Muir restait souvent dans la salle d'étude de Bella, et elle en eut bientôt fait un endroit si plaisant, que Ned et sa mère, et souvent Sir John, y venaient pour écouter la musique, lire, ou discuter joyeusement, et les soirées étaient fort gaies. Au début, Lucia ne fut que trop heureuse d'avoir son cousin pour elle seule, et lui était trop indolent pour se soucier de ce qui se passait autour de lui. Mais il finit par se lasser de sa société, car elle n'était pas une jeune fille brillante, et maîtrisait peu de ces arts susceptibles de charmer un homme et de s'insinuer dans son cœur. Des rumeurs des festivités qui se déroulaient non loin de là parvenaient jusqu'à lui et lui donnaient envie de les partager ; les échos de belles musiques résonnaient à travers la maison, tandis qu'il se prélassait dans le salon vide, et il entendait des éclats de rire tandis qu'il écoutait les graves propos de Lucia.

Elle découvrit bientôt que sa société avait perdu tout son charme, et que plus elle s'efforçait de lui plaire, plus elle échouait visiblement. Coventry finit par prendre l'habitude de déambuler le soir sur la terrasse, passant et repassant devant la fenêtre de la chambre de Bella, pour apercevoir ce qui s'y passait, et rapporter ses observations à Lucia, qui était trop fière pour demander à être admise dans ce joyeux cercle, ou pour montrer qu'elle le désirait.

“Je vais à Londres demain, Lucia” dit Gerald un soir, tandis qu'il revenait de ce qu'il appelait “une observation”, l'air très ennuyé.

“A Londres ?” s'exclama sa cousine avec surprise.

“Oui, je dois m'activer, et obtenir pour Ned sa commission, ou tout sera terminé pour lui.”

“Que veux-tu dire ?”

“Il est en train de tomber amoureux aussi vite qu'il est possible pour un petit garçon. Cette fille l'a ensorcelé, et il fera l'idiot très bientôt, à moins que je mette fin à tout cela. »

« Je craignais qu'elle ne tente de flirter. Ces personnes-là le font toujours, c'est une race qui fait sans cesse des manigances. »

« Ah, mais là tu fais erreur, en tout cas en ce qui concerne Miss Muir. Elle ne flirte pas, et Ned a trop de bon sens et d'esprit pour se faire attraper par une stupide coquette. Elle se comporte comme sa grande sœur, et mêle à la cordialité la plus attirante, une calme dignité qui captive le jeune homme. Je les ai observés, lui, la dévorant des yeux, tandis qu'elle lisait un fascinant roman d'une manière encore plus fascinante. Bella et Maman, absorbées par l'histoire, ne voient rien, mais Ned joue le héros, tandis que Miss Muir joue l'héroïne, et il vit la scène d'amour avec toute l'ardeur d'un homme dont le cœur vient tout juste de s'éveiller. Le pauvre gars, le pauvre gars ! »

Lucia regarda son cousin, stupéfaite de l'énergie avec laquelle il parlait, et de l'anxiété qu'elle lisait sur son visage ordinairement indifférent. Ce changement lui allait bien, car il le montrait tel qu'il pourrait être, ce qui faisait regretter qu'il demeurât tel qu'il était. Avant qu'elle ait pu parler, il était parti, pour revenir aussitôt, riant, et semblant pourtant en même temps en colère.

« Quoi encore ? » demanda-t-elle.

« ‘Ceux qui écoutent n'entendent jamais de bonnes choses à leur sujet’, rien n'est aussi vrai que ce proverbe. Je me suis arrêté un moment pour regarder Ned, et j'ai entendu les propos suivants, particulièrement flatteurs. Maman est partie, et Ned demandait à Miss Muir de chanter cette délicieuse barcarole qu'elle nous a interprétée l'autre soir.

‘Pas ici, pas maintenant’ dit-elle.

‘Pourquoi pas ? Vous l'avez suffisamment chantée dans le salon’ l'implora Ned.

‘C’est très différent’, et elle le regarda en haussant légèrement la tête, car il croisait les bras et jouait au passionné pathétique.

‘Venez la chanter ici alors’, dit innocemment Bella. ‘Gerald aime tellement votre voix, et se plaint que vous ne chantiez jamais pour lui.’

‘Il ne me demande jamais de chanter’, dit Muir, avec un étrange sourire.

‘Il est trop paresseux, mais il aime vous écouter.’

‘Quand il me le demandera, je chanterai – si j’en ai envie.’ Et elle haussa les épaules avec une suprême indifférence.

‘Mais cela l’amuse, et il s’ennuie tellement ici’ commença cette stupide petite Bella. ‘Ne soyez pas timide ou fière, Jean, et venez amuser ce pauvre garçon.’

‘Non, merci. Je me suis engagé à enseigner à Miss Coventry, et pas à amuser Mr. Coventry’. Et ce fut la seule réponse qu’elle obtint.

‘Vous divertissez Ned, alors pourquoi pas Gerald ? Avez-vous peur de lui ?’ demanda Bella.

Miss Muir se mit à rire, d’un rire vraiment méprisant, et dit, de ce ton si particulier qui est le sien :

‘Je ne peux pas m’imaginer quelqu’un qui puisse avoir peur de votre frère aîné.’

‘Moi, très souvent, et vous-même vous devriez, si vous l’aviez déjà vu en colère.’ Et Bella parlait comme si je l’avais déjà battue.

‘Est-ce qu’il lui arrive d’être suffisamment éveillé pour être en colère ?’ demanda cette fille, avec un air de surprise. A ce moment, Ned éclata de rire, et si j’en juge par le bruit, ils en sont encore là.”

“Leur stupide babil ne vaut pas la peine de s’énervé, mais certainement, je veux éloigner Ned. Il est inutile d’essayer de se débarrasser de ‘cette fille’, comme tu dis, car ma tante est aussi entichée d’elle que le sont Ned et Bella, et elle s’occupe vraiment magnifiquement bien de l’enfant.

“Eloigne Ned, et alors elle ne pourra plus faire aucun mal” dit Lucia, qui regardait le visage altéré de Coventry, tandis qu’il se tenait dans le clair de lune, juste devant la fenêtre où elle était assise.

“N’as-tu aucune crainte pour moi ?” demanda-t-il en souriant, comme s’il avait honte de cet accès de mauvaise humeur.

“Non, mais toi en as-tu ?” Une ombre d’anxiété passa sur son visage.

“Je mets au défi la sorcière écossaise de parvenir à m’envoûter, si ce n’est par sa musique” ajouta-t-il, avançant à nouveau sur la terrasse, car Jean chantait comme un rossignol.

Quand la chanson fut terminée, il tira le rideau, et dit brusquement : « Je vais à Londres demain. Quelqu’un a-t-il une commission ? »

« Bon voyage à toi » répondit négligemment Ned, qui était pourtant habituellement fort intéressé par les déplacements de son frère. »

« J'ai besoin de beaucoup de choses, mais je dois demander à Maman d'abord », et Bella commença à faire une liste.

« Puis-je vous déranger avec une lettre, Mr. Coventry ? »

Jean Muir contourna le tabouret du piano et lui lança ce regard vif et froid qui le déconcertait toujours.

Il s'inclina, et lui répondit comme s'il parlait à tous, « Je prendrai le premier train ; vous devrez donc me donner vos instructions dès ce soir. »

« Alors viens, Ned, et laisse Jean écrire sa lettre. »

Et Bella fit sortir de la pièce son frère réticent.

“Je vous donnerai la lettre demain matin” dit Miss Muir, avec un curieux tremblement dans la voix, et semblant réprimer avec peine quelque très forte émotion.

“Comme vous voudrez.” Et Coventry revint à Lucia, se demandant à qui Miss Muir allait écrire. Il ne dit rien à son frère sur la raison qui le conduisait en ville, de peur qu'un seul mot pût amener la catastrophe qu'il s'efforçait d'éviter, et Ned, qui vivait maintenant dans une sorte de rêve, sembla oublier complètement l'existence de Gerald.

Au prix d'un effort inédit, Coventry fut debout à sept heures le lendemain matin. Lucia lui servit son petit déjeuner, et quand il sortit pour commander la voiture, Miss Muir descendit, très pâle et les yeux fatigués (une nuit d'insomnie et de larmes, pensa-t-il), et, plaçant une délicate petite lettre dans sa main, lui dit hâtivement : “Veuillez avoir l'obligeance de la déposer chez Lady Sydney, et si vous la voyez, dites-lui ‘Je me suis souvenue.’”

Son attitude particulière, et ce message particulier, le frappèrent. Il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur l'adresse, et vit que c'était celle du jeune Sydney. Alors, conscient de sa bétise, il la fourra dans sa poche, et, après un rapide « Bonne journée », quitta Miss Muir, qui resta là, une main posée sur son cœur, et l'autre à demi tendue, comme pour reprendre sa lettre.

Pendant tout le trajet qui le conduisait vers Londres, Coventry ne parvint pas à oublier l'expression presque tragique sur le visage de la jeune femme, et il en fut hanté pendant ces deux journées bien occupées. Les affaires de Ned furent promptement arrangées, les commissions de Bella furent faites, la provision de mets délicats pour sa mère fut achetée, ainsi qu'un cadeau pour Lucia, dont toute la famille avait décidé qu'elle serait sa future femme, puisqu'il était trop indolent pour choisir lui-même.

Il n'avait pas remis la lettre de Jean Muir, car Lady Sydney était à la campagne, et sa maison à Londres était fermée. Curieux de savoir comment elle recevrait la nouvelle, il rentra discrètement

dans la maison à son retour. Tout le monde était occupé à s'habiller pour le dîner, à part Miss Muir, qui, d'après les domestiques, se trouvait dans le jardin.

« Très bien, j'ai un message pour elle », et, faisant volte-face, celui que les domestiques appelaient « le jeune maître », partit à sa recherche. Dans un recoin lointain du jardin, il la trouva assise seule, perdue dans ses pensées. Lorsqu'elle l'entendit approcher, une expression de surprise, suivie d'une autre de satisfaction, apparut sur son visage. Elle se leva, et le regarda, dans une attitude presque impatiente. Très étonné, il s'avança jusqu'à elle et lui tendit la lettre, en disant doucement : « Je regrette de n'avoir pas pu la remettre. Lady Sydney est à la campagne, et je ne voulais pas l'envoyer par la poste sans votre accord. Ai-je bien fait ? »

« Tout à fait, et je vous remercie beaucoup – c'est mieux ainsi. » Et, visiblement soulagée, elle déchira la lettre en morceaux, qu'elle laissa s'envoler dans le vent.

Plus abasourdi que jamais, le jeune homme était sur le point de la quitter lorsqu'elle lui dit, d'un ton qui mêlait la supplication et le commandement : « Restez un moment je vous prie. Je voudrais vous parler. »

Il s'arrêta, la regardant avec une visible surprise, car les joues de la jeune femme s'étaient soudainement colorées, et ses lèvres tremblaient. Cela ne dura qu'un instant ; elle reprit bien vite le contrôle d'elle-même. Lui désignant le siège qu'elle venait de quitter, elle resta debout, tandis qu'elle lui disait, d'une voix basse et rapide, pleine de douleur, mais décidée :

« Mr. Coventry, en tant que chef de famille, je veux vous parler, à vous plutôt qu'à votre mère, d'une bien triste affaire qui s'est produite durant votre absence. Mon mois de préavis se termine aujourd'hui ; votre mère désire que je reste, et je le veux moi aussi très sincèrement, car je suis heureuse ici, mais je crois que je ne devrais pas. Lisez ceci, et vous comprendrez. »

Elle mit dans sa main une note hâtivement rédigée, et le regarda intensément tandis qu'il la lisait. Elle le vit rougir de colère, se mordre les lèvres, froncer les sourcils, puis se composer une attitude des plus hautaines, tandis qu'il relevait les yeux ; il dit de son ton le plus sarcastique : « Très bon début. Le garçon ne manque pas d'éloquence. Dommage que celle-ci soit utilisée en vain. Puis-je vous demander si vous avez répondu à cette rhapsodie ? »

« J'ai répondu. »

« Et après ? Il vous demande de 'vous enfuir avec lui, de partager son destin, et d'être l'ange de sa vie'. Bien entendu, vous y avez consenti ? »

Il n'y eut pas de réponse, car, se tenant debout devant lui, Miss Muir le regardait avec une expression de fière patience, comme si elle s'était attendue à ces reproches, mais était trop

généreuse pour en éprouver du ressentiment. Cette attitude atteignit son but. Abandonnant son ton amer, Coventry demanda brièvement : « Pourquoi me montrez-vous cela ? Que puis-je faire ? »

« Je vous le montre pour que vous sachiez à quel point ‘le garçon’ est sérieux, et à quel point je désire être franche. Vous pouvez contrôler, conseiller, et reconforter votre frère, et m’aider à voir quel est mon devoir. »

« L’aimez-vous ? » demanda Coventry, sans ambages.

« Non ! » répondit-elle immédiatement, d’un ton décidé.

« Alors, pourquoi l’avoir rendu amoureux de vous ? »

« Je n’en ai jamais eu l’intention. Votre sœur peut témoigner que je me suis efforcée de l’éviter, tout comme j’ai – », et elle termina sa phrase sur un ton de colère involontaire, « Comme vous m’avez évitée. »

Elle s’inclina en silence, et il poursuivit :

« Je vous ferai la justice de dire que rien ne peut être moins blâmable que votre conduite envers moi ; mais pourquoi autoriser Ned à être aussi assidu auprès de vous, soir après soir ? Que peut-on attendre d’un jeune homme romantique qui n’a rien d’autre à faire que de jeter son cœur à la première femme séduisante qu’il rencontre ? »

Une lueur fugitive brilla dans les yeux bleu acier de Jean Muir lorsqu’il prononça les derniers mots, pour disparaître aussitôt, et lorsqu’elle reprit la parole, sa voix était pleine de reproches lorsqu’elle lui dit fermement, comme sous le coup d’une impulsion : « Si le ‘romantique garçon’ avait été autorisé à vivre une vie d’homme, comme il le souhaite depuis longtemps, il n’aurait pas de temps à perdre avec la première fille malheureuse éveillant sa pitié. Mr. Coventry, c’est votre faute. Ne blâmez pas votre frère, mais ayez la générosité de reconnaître votre erreur, et de la réparer au plus vite avec douceur. »

Pendant un instant, Gerald resta interdit. Jamais, depuis la mort de son père, on ne lui avait fait le moindre reproche, et rarement dans sa vie il avait été blâmé. C’était une expérience nouvelle, et cette nouveauté même ajouta encore à l’effet produit. Il vit quelle était sa faute, le regretta, et admira la courageuse sincérité de la jeune femme. Mais il ne savait pas comment aborder le problème, et fut forcé de confesser, non seulement sa négligence passée, mais aussi sa présente impuissance. Il était aussi honorable que fier, et avec un effort, il le dit franchement. « Vous avez raison, Miss Muir. Je suis à blâmer, et pourtant dès que j’ai vu le danger, j’ai essayé de le prévenir. Ma visite en ville concernait Ned ; il recevra bientôt sa commission, et il sera envoyé loin du danger. Que puis-je faire de plus ? »

« Non, il est trop tard pour le renvoyer le cœur libre et heureux. Il doit supporter sa douleur comme il le peut, et peut-être cela aidera-t-il à en faire un homme » dit-elle tristement.

« Il aura vite oublié » commença Coventry, pour qui l'idée de la souffrance du joyeux Ned était inconfortable.

« Oui, grâce au ciel, pour les hommes, c'est possible. »

Miss Muir joignit les mains. Son visage, à demi-détourné, avait une expression sombre. Quelque chose dans son ton, dans ses manières, toucha Coventry ; il s'imagina que quelque ancienne blessure saignait à nouveau, que d'amers souvenirs s'éveillaient à l'approche d'un nouvel amour. Il était jeune, entier, et romantique, sous son apparente nonchalance. Cette jeune femme, qui, il le croyait, aimait son ami et était aimée de son frère, devint pour lui un objet d'intérêt. Il se mit à avoir pitié d'elle, il désirait l'aider, et regrettait son manque de confiance passé, comme un homme chevaleresque regrette toujours d'avoir été injuste envers une femme. Elle était heureuse ici, pauvre âme sans foyer, et elle resterait. Bella l'aimait, sa mère trouvait du réconfort auprès d'elle, et quand Ned serait parti, plus personne ne serait mis en danger par ses manières charmantes et ses parfaits accomplissements. Toutes ces pensées lui traversèrent l'esprit l'espace d'une brève pause, et quand il parla, ce fut pour dire doucement :

« Miss Muir, je vous remercie pour cette franchise, qui doit avoir été pénible pour vous, et je ferai de mon mieux pour me montrer digne de la confiance que vous me témoignez. Vous avez été à la fois discrète et bonne en ne parlant qu'à moi. Cette histoire aurait terriblement troublé ma mère, et ne lui aurait fait aucun bien. Je verrai Ned, et tenterai de réparer ma négligence aussi vite que possible. Je sais que vous m'aiderez, et en retour, laissez-moi vous prier de rester, car il sera bientôt parti. »

Elle le regarda, les yeux pleins de larmes, et il n'y avait plus aucune froideur dans la voix qui lui répondit doucement : « Vous êtes trop bon, mais je ferais mieux de partir ; il n'est pas sage de rester. »

« Et pourquoi cela ? »

Le visage de la jeune femme se colora magnifiquement ; elle hésita, puis parla de cette voix claire et décidée qui faisait tout son charme. « Si j'avais su qu'il y avait des fils dans cette famille, je ne serais jamais venue. Lady Sydney n'avait parlé que de votre sœur, et lorsque je trouvai là deux gentlemen, je fus troublée, parce que – je suis si malheureuse – ou plutôt, les gens ont la gentillesse de m'aimer plus que je ne le mérite. Je pensais rester un mois, au moins, puisque votre frère a parlé de partir, et que vous êtes déjà fiancé, mais... »

« Je ne suis pas fiancé. »

Pourquoi il avait dit cela, Coventry ne put le dire, mais les mots avaient franchi ses lèvres aussitôt, et ne pouvaient être repris. Jean Muir réagit curieusement à cette annonce : elle haussa les épaules, visiblement très ennuyée, et dit, presque rudement : « Alors vous devriez l'être ; vous le serez bientôt. Mais cela ne change rien pour moi. Miss Beaufort voudrait me voir partir, et je suis trop fière pour rester et devenir une cause de désunion dans une famille heureuse. Non, je vais partir, et partir sans tarder. »

Elle se retourna, impétueuse, mais ce fut le bras d'Edward qui la retint, et la voix d'Edward qui lui demanda, tendrement : « Et où irez-vous, chère Jean ? »

Les accents de tendresse du jeune homme et l'emploi du prénom semblèrent enlever à Miss Muir tout son courage et toute sa sérénité, car, prenant appui sur son soupirant, elle cacha son visage et se mit à sangloter.

« Non, ne faites pas une scène, pour l'amour du Ciel », commença Coventry, impatienté, tandis que son frère le toisait farouchement, devinant immédiatement ce qui s'était passé, car sa lettre se trouvait toujours dans la main de Gerald, et il avait entendu les derniers mots de Jean.

« Qui t'a autorisé à lire cela, et à t'immiscer dans mes affaires ? » demanda vivement Edward.

« Miss Muir », répondit Coventry, tandis qu'il jetait le papier.

« Et tu ajoutes à l'insulte en lui ordonnant de quitter la maison », s'écria Ned, de plus en plus en colère.

« Au contraire, je lui demande de rester. »

« Mais oui ! Et pourquoi cela ? »

« Parce qu'elle est utile ici et qu'elle y est heureuse, et que je ne veux pas que ta folie la prive d'un foyer qu'elle aime. »

« Tu es très dévoué et très attentionné, mais je te prie de ne pas te préoccuper de cela. Le bonheur et le foyer de Jean sont maintenant mon affaire. »

« Mon cher garçon, sois raisonnable. La chose est impossible. Miss Muir s'en rend compte elle-même ; elle venait tout me dire, et me demander d'arranger les choses au mieux sans troubler ma mère. Je me suis rendu à Londres pour régler tes affaires, et tu seras parti avant peu. »

« Je n'ai aucun désir de partir. Il y a un mois, c'était mon vœu le plus cher. Maintenant, je n'accepterai plus rien de toi. » Et Edward, maussade, se détourna de son frère.

« Quelle folie ! Ned, tu dois partir. Tout est arrangé, et tu ne peux plus changer d'avis maintenant. Tu as besoin d'un changement, et cela fera de toi un homme. Tu nous manqueras, bien sûr, mais tu seras là où tu pourras découvrir la vie, et cela vaut mieux pour toi que d'aller au-devant des ennuis ici. »

« Partez-vous, Jean ? » demanda Edward, ignorant complètement son frère, tandis qu'il se penchait sur la jeune femme, qui se cachait toujours le visage en pleurant. Elle ne répondit pas, et Gerald répondit pour elle.

« Non, pourquoi partirait-elle, si toi tu pars ? »

« Désirez-vous rester ? » demanda à Jean son jeune soupirant.

« Je voudrais rester, mais... ». Elle se tut et leva les yeux. Son regard passa de l'un à l'autre, et elle ajouta, d'un ton décidé : « Oui, je dois partir, il n'est pas sage de rester, même si vous êtes parti. »

Aucun des deux jeunes gens n'aurait pu dire pourquoi ce rapide regard les affecta tant, mais tous les deux furent conscients d'un farouche désir de s'opposer à l'autre. Edward comprit soudain que son frère aimait Miss Muir, et fut tenté d'éloigner de lui la jeune femme. Gerald sentait confusément que c'était à cause de lui qu'elle avait peur de rester, et il lui tardait de lui démontrer qu'il n'était pas dangereux pour elle. Tous les deux étaient en colère, et chacun le montrait d'une façon différente ; l'un était violent, l'autre sarcastique.

« Vous avez raison, Jean, ce n'est pas un endroit pour vous, et je dois vous savoir en un lieu plus sûr avant de partir », dit Ned, d'un air entendu.

« Il est frappant de penser que ce foyer ne deviendra parfaitement sûr que quand ta dangereuse personne l'aura quitté », commença Coventry, avec un sourire de calme supériorité particulièrement exaspérant.

« Et moi, je pense que je laisserai derrière moi une personne beaucoup plus dangereuse que moi, comme peut en témoigner la pauvre Lucia. »

« Fais attention à ce que tu dis, Ned, ou je me verrai forcé de te rappeler que je suis le maître ici. Laisse Lucia en dehors de cette désagréable histoire, je te prie. »

« Tu es le maître de cette demeure, mais tu n'es pas mon maître, ni celui de mes actions, et tu n'as aucun droit d'exiger de moi obéissance et respect, car tu ne m'inspires ni l'un ni l'autre. Jean, je vous ai demandé de me suivre en secret, maintenant, je vous demande ouvertement de partager mon destin. En présence de mon frère, je vous le demande, et j'attends une réponse. »

Il lui prit la main d'un geste impétueux, en défiant du regard Coventry, qui souriait toujours, comme un homme qui regarde un enfant jouer, et pourtant ses yeux étincelaient, tandis que son visage se figeait dans cette froide colère blanche qui est plus terrible qu'un éclat soudain. Miss Muir semblait avoir peur ; elle se dégagea de son jeune soupirant passionné, lança un regard suppliant à Gerald, comme si elle voulait en appeler à sa protection sans oser le faire.

« Parlez ! » s'écria Edward, désespéré. « Ne le regardez pas, dites-moi franchement, de vos propres lèvres, m'aimez-vous, pouvez-vous m'aimer, Jean ? »

« Je vous l'ai déjà dit. Pourquoi m'infliger la douleur d'avoir à prononcer d'autres dures paroles » dit-elle, pitoyable, essayant d'échapper à son étreinte, et semblant en appeler à son frère.

« Vous avez écrit quelques lignes, mais je ne vais pas m'en satisfaire. Vous devez répondre, j'ai vu de l'amour dans vos yeux, j'en ai entendu dans votre voix, et je sais qu'il est caché au fond de votre cœur. Vous avez peur de le reconnaître ; n'hésitez plus, personne ne peut nous séparer – parlez, Jean, et rendez-moi heureux. »

Retirant sa main d'un geste décidé, elle fit un pas vers Coventry, et répondit lentement, distinctement, malgré le tremblement de ses lèvres, et la crainte qu'elle avait de l'effet qu'allaient produire ses paroles. « Je vais parler, et parler franchement. Vous avez vu de l'amour sur mon visage ; il y a de l'amour dans mon cœur, et je n'hésite pas à le reconnaître, aussi cruel qu'il soit de m'y forcer, mais cet amour n'est pas pour vous. Êtes-vous satisfait ? »

Il lui lança un regard désespéré et tendit vers elle une main suppliante. Elle sembla craindre un coup, car elle se cramponna soudain à Gerald en poussant un faible cri. Ce geste, son attitude apeurée, le mouvement protecteur que fit involontairement Coventry, tout cela fut trop pour Edward, déjà excité par des passions antagonistes. Dans un paroxysme de colère aveugle, il s'empara d'un grand couteau d'élague laissé là par le jardinier, et aurait porté à son frère un coup fatal si celui-ci ne s'était gardé avec son bras. Le coup manqua, et un autre aurait pu suivre, mais Miss Muir, avec un courage et une force inattendus, s'empara du couteau et le jeta dans la petite mare qui se trouvait là. Coventry se laissa retomber sur le siège, car le sang s'écoulait d'une profonde blessure qu'il avait au bras, et qui montrait, par son flot important, qu'une artère avait été touchée. Edward était horrifié, car sa furie s'était dissipée avec ce coup, le laissant submergé par le remords et la honte.

Gerald leva les yeux vers lui, lui sourit faiblement, et dit, sans aucune trace de reproche ou de colère dans la voix : « Ça ne fait rien, Ned. C'est pardonné et oublié. Aide-moi à marcher jusqu'à la maison, et ne dérange personne. Ce n'est pas grave, je pense. Mais ses lèvres pâlissaient tandis qu'il parlait, et ses forces l'abandonnèrent. Edward s'élança pour le retenir, et Miss Muir, oubliant ses terreurs, prouva qu'elle était une jeune femme au talent et au courage peu communs.

« Vite ! Etendez-le à terre. Donnez-moi votre mouchoir, et amenez de l'eau » dit-elle, d'un ton de calme commandement. Le pauvre Ned lui obéit, et la regarda, angoissé et le souffle coupé, tandis qu'elle nouait fermement le mouchoir autour du bras, glissait dedans la poignée de son fouet de cavalier, et pressait fermement sur l'artère blessée pour arrêter le dangereux épanchement du sang.

« Le Docteur Scott est avec votre mère, j'imagine. Allez-y et ramenez-le » ordonna-t-elle ensuite, et Edward s'élança, heureux de faire quelque chose pour chasser la terreur qui s'était emparée de lui.

Quelques minutes s'écoulèrent, et tandis qu'ils attendaient, Coventry regarda la jeune femme agenouillée à ses côtés, épongeant son visage d'une main, tandis que de l'autre elle maintenait fermement en place le bandage. Elle était pâle, mais plutôt calme et solide, et ses yeux brillaient d'une étrange lueur lorsqu'elle le regardait. A un moment, elle croisa son regard étonné et reconnaissant, et elle lui fit un sourire rassurant qui la rendit encore plus belle ; elle lui dit, d'un ton doux et tendre qu'elle n'avait encore jamais utilisé jusqu'alors : "Restez calme, il n'y a aucun danger. Je resterai avec vous jusqu'à ce que les secours arrivent."

Les secours vinrent promptement, et les premiers mots du Docteur furent : "Qui a improvisé ce garrot ?"

"Elle" murmura Coventry.

"Alors vous pouvez la remercier, elle vous a sauvé la vie. Par Jupiter ! C'est joliment exécuté", et le vieux médecin regarda la jeune femme avec autant d'admiration que de curiosité.

"Peu importe. Examinez la blessure, s'il vous plaît, tandis que je cours chercher des bandages, des sels, et du vin."

Miss Muir partit tandis qu'elle parlait ; elle fut si prompte qu'il eût été vain de la rappeler ou de la retenir. Pendant sa brève absence, ce fut un Ned repentant qui relata toute l'histoire, tandis que la blessure était examinée.

"Heureusement j'ai avec moi ma trousse d'instruments", dit le Docteur, déroulant sur le banc tout un attirail de petits instruments de torture brillants. "Allons, Mr. Ned, venez ici et tenez le bras de cette façon, tandis que je ligature l'artère. Hé ! Cela n'ira pas comme ça. Ne tremblez pas ainsi, jeune homme, regardez ailleurs et maintenez-le fermement."

"Je ne peux pas !", et le pauvre Ned devint blanc et perdit presque connaissance, pas à cause de ce qu'il voyait, mais à la pensée qu'il avait voulu tuer son frère.

"Je le tiendrai." Et une fine main blanche maintint le bras nu et sanglant si fermement, que Coventry poussa un soupir de soulagement, et que le Docteur Scott se mit au travail en approuvant énergiquement.

Ce fut bientôt terminé, et tandis qu'Edward courait demander aux domestiques de prendre garde à ne pas alarmer leur maîtresse, le Dr. Scott posa ses instruments, et Miss Muir utilisa les sels, l'eau et le vin si adroitement, que Gerald put regagner sa chambre en s'appuyant sur le vieil homme, tandis que la jeune femme soutenait le bras blessé, car aucune écharpe ne pouvait être fabriquée sur les lieux. Tandis qu'il entrait, Coventry se retourna, tendit la main gauche, et avec beaucoup d'émotion dans ses beaux yeux, dit simplement : "Miss Muir, je vous remercie."

Les joues pâles de la jeune femme retrouvèrent leurs couleurs tandis qu'elle prenait sa main, avant de disparaître de la pièce sans un mot. Lucia et la femme de charge entrèrent pleines d'agitation, et il y eut du monde pour prendre soin de l'invalides. Il en fut vite fatigué, et renvoya tout le monde à part Ned, qui tournait dans la chambre en proie au remords. Il ressemblait à un jeune et beau Caïn, et avait l'impression d'être un réprouvé.

«Viens ici, mon garçon, et dis-moi tout. J'ai eu tort de me montrer autoritaire. Pardonne-moi, et sois certain que je me soucie plus sincèrement de ton bonheur que du mien.»

Ces paroles franches et amicales mirent fin à la querelle entre les deux frères, et Ned en fut complètement rasséréné. Ce fut avec joie qu'il raconta alors ses transports amoureux, car aucun jeune homme amoureux ne peut se lasser de cette occupation s'il dispose d'un interlocuteur compréhensif, comme Gerald l'était maintenant. Pendant une heure il resta étendu là, à écouter patiemment l'histoire de l'éveil de la passion de son frère. L'émotion donna au narrateur l'éloquence nécessaire, et la personne de Jean Muir fut parée de couleurs chatoyantes. Toutes les gentillesse insoupçonnées qu'elle témoignait à ceux qui l'entouraient furent évoquées, et les soins fidèles dont elle entourait Bella, l'intérêt qu'elle lui témoignait comme si elle était sa sœur, ses tendres attentions envers leur mère, sa douce patience avec Lucia, qui lui montrait ouvertement son antipathie, et, par-dessus tout, ses conseils amicaux, et la sympathie et les égards dont elle faisait preuve envers Ned lui-même.

« Elle ferait de moi un homme. Elle me donne de la force et du courage comme personne. Elle ne ressemble à aucune autre fille que j'ai rencontrée ; il n'y a aucun sentimentalisme en elle ; elle est sage, et bonne, et douce. Elle dit ce qu'elle pense, te regarde droit dans les yeux, et est aussi franche que l'acier. Je l'ai jugée, je la connais, et – Ah, Gerald, je l'aime tant ! »

Et le jeune homme plongea son visage dans ses mains et poussa un soupir qui fit mal au cœur de son frère.

« Par mon âme, Ned, je suis avec toi, et s'il n'y avait aucun obstacle de son côté, je ferais de mon mieux pour toi. Mais elle aime Sydney, ainsi, il n'y a rien d'autre à faire que d'affronter ton destin comme un homme. »

« Es-tu certain, concernant Sydney ? Ne serait-ce pas quelqu'un d'autre ? » et Ned lança à son frère un regard soupçonneux.

Coventry lui dit tout ce qu'il savait et soupçonnait au sujet de son ami, sans oublier la lettre. Edward réfléchit un moment, puis sembla rasséréné, et finit par dire franchement, « Je suis heureux que ce soit Sydney et pas toi. Je pourrai mieux le supporter. »

« Moi ! » s'exclama Gerald en riant.

« Oui, toi ; ces derniers temps j'étais tourmenté par l'idée que tu puisses avoir des sentiments pour elle, ou plutôt, elle pour toi. »

« Petit idiot jaloux ! Nous ne nous voyons ou ne nous parlons jamais, alors comment concevoir un tendre intérêt l'un pour l'autre ? »

« Et pourquoi traînes-tu sur la terrasse tous les soirs ? Et pourquoi s'agite-t-elle quand elle voit ton ombre aller et venir ? » demanda Edward.

« J'aime la musique, et je me soucie peu de fréquenter le musicien, voilà pourquoi je marche là. Son agitation n'est que le fruit de ton imagination. Miss Muir n'est pas le genre de femme qui frémit à la vue de l'ombre d'un homme. » Et Coventry regarda son bras immobilisé.

« Merci pour cela, répondit Ned, et aussi pour ne pas avoir dit « La petite Muir » comme tu le fais généralement. Mais elle ne se moque jamais de toi, c'est pourquoi je pensais qu'elle pouvait avoir donné son cœur au « jeune maître ». C'est souvent le cas chez les femmes, tu sais. »

« Elle se moquait de moi, n'est-ce pas ? » demanda Coventry, sans tenir compte de la seconde partie du discours de son frère, qui était néanmoins fort juste.

« Pas vraiment, elle est trop bien éduquée pour cela. Mais parfois, quand Bella et moi plaisantions à ton sujet, elle disait une chose tellement curieuse ou spirituelle que c'en était irrésistible. Tu as l'habitude qu'on se moque de toi, alors ne t'en offusque pas ; c'est juste entre nous, tu sais. »

« Bien sûr. Moque-toi autant que tu veux » dit Gerald. Mais en réalité il s'en offusquait, et voulait à tout prix savoir ce qu'avait dit Miss Muir, mais il était trop fier pour le demander. Il s'agita nerveusement et poussa un cri de douleur.

« Je parle trop, c'est mauvais pour toi. Le Dr. Scott a dit que tu devais rester au calme. Et maintenant, dors, si tu peux. »

Edward quitta le chevet de son frère, mais pas la chambre, car il n'aurait laissé personne prendre sa place. Coventry essaya de dormir, n'y parvint pas, et après une heure agitée, il rappela son frère.

« Si le bandage était un peu desserré, mon bras serait plus à l'aise et alors, je pourrais dormir. Peux-tu faire cela, Ned ? »

« Je n'ose pas y toucher. Le Docteur a interdit d'y toucher avant son retour au matin, et je te ferai du mal si j'essaye. »

« Mais je te dis qu'il est trop serré. Mon bras est enflé et la douleur est intense. Ça ne peut pas être bon de le laisser comme ça. Le Dr. Scott l'a fait dans l'urgence et l'a trop serré. C'est du bon sens » dit Coventry, impatienté.

« Je vais appeler Mrs. Morris, elle saura ce qu'il vaut mieux faire », et Edward se dirigea vers la porte, l'air anxieux.

« Pas elle, elle ne fera que s'agiter et me tourmenter par son bavardage. Je vais essayer de supporter cela au mieux, et peut-être le Dr. Scott viendra-t-il ce soir. Il a dit qu'il le ferait s'il le pouvait. Va dîner, Ned. Je sonnerai pour appeler Neal si j'ai besoin de quelque chose. Peut-être dormirai-je si je suis seul. »

Edward obéit avec réticence, et laissa son frère seul. Celui-ci ne parvint cependant pas à se reposer, car son bras blessé le faisait souffrir atrocement ; prenant une soudaine résolution, il sonna son domestique.

« Neal, allez dans le bureau de Miss Coventry, et si Miss Muir s'y trouve, demandez-lui d'avoir la gentillesse de venir me voir. Je souffre beaucoup, et elle sait prendre soin des blessés mieux que quiconque dans cette maison. »

L'homme partit, sans cacher son étonnement, et peu après, la porte s'ouvrit sans bruit, et Miss Muir entra. La journée avait été très chaude, et pour la première fois, elle avait quitté sa stricte robe noire. Tout de blanc vêtue, sans aucun autre ornement que sa belle chevelure et un bouquet d'odorantes violettes à sa ceinture, elle semblait une autre femme que cette créature humble, ressemblant à une nonne, qu'on voyait généralement dans la maison. Son visage avait autant changé que sa vêtue, car il était maintenant légèrement coloré, ses yeux souriaient avec timidité, et ses lèvres n'avaient plus cette apparente fermeté de celle qui doit se forcer à réprimer toute émotion. Elle semblait être une jeune femme fraîche, douce et charmante, et Coventry eut le sentiment que la chambre triste était soudain illuminée par sa présence. Se dirigeant droit vers lui, elle lui dit simplement, et avec un regard joyeux et serviable, qui était très réconfortant : « Je suis heureuse que vous m'ayez fait appeler. Que puis-je faire pour vous ? »

Il le lui dit, et avant qu'il ait fini de se plaindre, elle avait commencé à desserrer les bandages, avec l'air décidé de celle qui sait ce qui doit être fait, et qui a confiance en elle.

« Ah, quel soulagement, quel réconfort ! » s'exclama Coventry, tandis que le dernier tour de bandage était enlevé. « Ned craignait que je ne saigne à mort s'il me touchait. Que dira le docteur ? »

« Je ne sais pas et peu m'importe. Je lui dirai qu'il est un mauvais chirurgien, à serrer autant, et à partir sans laisser d'instruction pour qu'on desserre les bandages si nécessaire. Et maintenant, je vais tout refaire comme il faut et vous remettre au lit, car c'est de cela que vous avez besoin. Puis-je ? Me le permettez-vous ? »

« J'aimerais, si vous le pouvez. »

Et tandis qu'elle refaisait habilement le bandage, le jeune homme la regardait avec curiosité. Puis il lui demanda : « Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur ces questions ? »

« A l'hôpital, là où j'étais malade, j'ai vu beaucoup de choses intéressantes, puis quand j'allais mieux, je chantais parfois pour les patients. »

« Voudriez-vous chanter pour moi ? » demanda-t-il, de ce ton de soumission que les hommes adoptent inconsciemment lorsque, malades, ils se retrouvent confiés aux bons soins d'une femme.

« Si vous préférez cela à une voix rêveuse vous lisant un livre » répondit-elle, tandis qu'elle serrait le dernier nœud.

« Oui, bien mieux » dit-il d'une voix décidée.

« Vous avez la fièvre. Je vais éponger votre front, et ensuite vous serez tout à fait à l'aise ». Elle se déplaça dans la pièce, de ce pas discret qui faisait que c'était un plaisir de la regarder, puis, avec de l'eau à laquelle elle avait ajouté un peu d'eau de Cologne, elle rafraîchit son visage avec autant d'insouciance que s'il eût été un enfant. Il en fut non seulement réconforté, mais aussi amusé, par le contraste qu'elle faisait avec la forte matrone buveuse de bière qui avait régné sur lui lors de sa précédente maladie.

« Une petite femme intelligente et aimable », pensa-t-il, et il se sentit parfaitement à l'aise ; tant elle paraissait elle-même naturelle et détendue.

« Voilà, maintenant, vous voilà redevenu vous-même », dit-elle avec un mouvement de tête approbateur, tandis qu'elle terminait en remettant en place les boucles brunes sur son front d'une main fraîche et douce. Puis, s'asseyant sur un grand fauteuil à côté de lui, elle commença à chanter, tandis qu'elle enroulait soigneusement les nouveaux bandages qui avaient été laissés là pour le matin. Coventry la regardait faire à la faible lueur du feu, et elle chantait avec autant d'aisance qu'un oiseau, une mélodie sourde et rêveuse, aussi apaisante qu'un sortilège. Levant le regard pour observer les effets de sa chanson, elle vit que le jeune homme était tout à fait éveillé, et la regardait avec un curieux mélange de plaisir, d'intérêt et d'admiration.

« Fermez les yeux, Mr. Coventry » dit-elle, en secouant la tête avec réprobation, avec un petit sourire curieux.

Il rit et lui obéit, mais sans pouvoir résister à un coup d'œil discret sous ses paupières à la mince silhouette assise sur le grand fauteuil de velours. Elle le vit, et fronça les sourcils.

« Vous êtes très désobéissant. Pourquoi ne pas dormir ? »

« Je ne peux pas, je veux écouter. J'adore les rossignols. »

« Alors, je ne chanterai plus. Mais essayons quelque chose qui ne rate jamais. Donnez-moi votre main, je vous prie. »

Très étonné, il s'exécuta. Elle prit dans ses deux petites mains celle du jeune homme, puis s'assit derrière le rideau, aussi muette et immobile qu'une statue. Coventry commença par en rire en lui-

même, et se demanda lequel des deux se laisserait en premier. Mais bientôt, une subtile chaleur sembla émaner des douces paumes qui entouraient la sienne ; son cœur se mit à battre plus vite, sa respiration devint irrégulière, et mille fantaisies commencèrent à danser dans son esprit. Il soupira, et dit d'un air rêveur, tandis qu'il tournait son visage vers elle : « J'aime cela. » Et en parlant, il lui sembla s'enfoncer dans un doux nuage qui l'entourait d'une atmosphère de parfaite tranquillité. Il ne put se rappeler de rien de plus, car le sommeil, profond et sans rêves, s'abattit sur lui, et lorsqu'il s'éveilla, la lumière du jour se frayait un passage entre les rideaux, et sa main était posée, seule, sur le couvre-lit, et sa magicienne aux cheveux clairs n'était plus là.

Chapitre IV : Une découverte

Pendant quelques jours, Coventry resta confiné dans sa chambre, bien contre sa volonté, même si tout le monde faisait de son mieux pour adoucir sa pénible captivité. Sa mère le dorlotait, Bella chantait, Lucia lisait, Edward lui était tout dévoué, et toute la maisonnée, à l'exception d'une seule personne, s'empressait au service du jeune maître. Jean Muir ne vint jamais auprès de lui, et pourtant seule Jean Muir semblait avoir le pouvoir de l'amuser. Il se fatigua bien vite des autres, il voulait quelque chose de neuf, il se souvenait du caractère piquant de la jeune femme, et se figurait qu'elle pourrait tromper son ennui. Après quelques hésitations, il parla d'elle avec précaution à Bella, mais cela n'amena rien, car Bella répondit simplement que Jean se portait bien, et était très occupée à préparer quelque chose de charmant pour surprendre Maman. Edward se plaignait de ne jamais la voir, et Lucia ignorait complètement son existence. Les seules informations que parvint à obtenir l'invalidé, lui vinrent du bavardage des deux femmes de chambre, à propos de leur travail dans la chambre voisine. Par elles, il apprit que la gouvernante avait été « réprimandée » par Miss Beaufort pour être entrée dans la chambre de Mr. Coventry, qu'elle l'avait pris avec douceur et se tenait prudemment à distance des deux jeunes gentlemen, même s'il était évident que Mr. Ned se mourait d'amour pour elle.

Mr. Gerald s'amusa à réfléchir à ces commérages, et ennuya passablement sa sœur par sa distraction.

« Gerald, sais-tu que Ned a enfin obtenu sa commission ? ? »

« Très intéressant. Continue à lire, Bella. »

« Stupide garçon ! Tu n'écoutes pas un mot de ce que je lis », et elle posa son livre et répéta la nouvelle du jour.

« J'en suis heureux ; et maintenant nous devons faire en sorte qu'il parte le plus tôt possible – C'est-à-dire, je suppose, qu'il voudra lui-même partir aussi tôt que possible. » Et Coventry s'éveilla de sa rêverie.

« Tu n'as pas besoin de faire attention, je suis au courant de tout. Je pense que Ned a été très stupide, et que Miss Muir s'est très bien comportée. C'est presque impossible, bien sûr, mais j'aimerais qu'il n'en soit pas ainsi ; j'aime tellement voir des amoureux. Toi et Lucia, vous êtes si froids que vous n'êtes pas du tout intéressants. »

« Tu me feras une faveur si tu arrêtes toutes ces absurdités à propos de Lucia et moi. Nous ne sommes pas amoureux, et ne le serons jamais, j’imagine. En tout cas, je suis fatigué de tout cela, et j’aimerais que Maman et toi laissiez là cette affaire, pour le moment du moins. »

« Oh, Gerald, tu sais quelle importance cela a pour Maman, et que Papa le désirait, et que la pauvre Lucia t’aime tellement. Comment peux-tu nous demander d’oublier ce qui nous rendrait tous si heureux ? »

« Cela ne me rendrait pas heureux, et j’ai la faiblesse de croire que cela a quelque importance. Je ne suis tenu en rien, et je n’entends pas l’être tant que je ne serai pas prêt. Maintenant, parlons de Ned. »

Attristée et surprise, Bella obéit, et se dévoua à Edward, qui, avec beaucoup de sagesse, se soumit à son destin, et se prépara à quitter la maison pour quelques mois. Pendant une semaine, la maison fut plongée dans l’excitation à la perspective de son départ, et tout le monde s’en occupait, à l’exception de Jean. On ne la voyait que rarement ; chaque matin elle donnait à Bella ses leçons, chaque après-midi elle sortait en voiture avec Mrs. Coventry, et presque chaque soir, elle se rendait au Manoir pour faire la lecture à Sir John, qui voyait là son souhait se réaliser sans qu’il comprît comment cela s’était fait.

Le jour de son départ, Edward redescendit après avoir fait ses adieux à sa mère ; il était très pâle, car il était resté dans la petite chambre de sa sœur avec Miss Muir aussi longtemps qu’il l’avait osé.

« Au revoir, ma chère. Sois gentille avec Jean » murmura-t-il lorsqu’il embrassa sa sœur.

« Je serai gentille » répliqua Bella, des larmes dans les yeux.

« Prends soin de Maman, et n’oublie pas, Lucia » dit-il encore, touchant la belle joue de sa cousine. »

« Ne crains rien. Je les maintiendrai séparés » souffla-t-elle, et Coventry l’entendit.

Edward offrit sa main à son frère, et lui dit d’un air entendu, le regardant droit dans les yeux : « Je te fais confiance, Gerald. »

« Tu peux, Ned. »

Puis il partit, et Coventry s’usa l’esprit à essayer de deviner ce que Lucia avait pu vouloir dire. Quelques jours plus tard, il comprit.

Maintenant que Ned est parti, la petite Muir va refaire son apparition, je suppose, se disait-il. Mais « la petite Muir » ne reparut pas, et semblait l’éviter avec encore plus d’application qu’elle n’en avait mis à éviter son soupirant. S’il se rendait le soir au salon, espérant entendre un peu de musique, Lucia s’y trouvait seule. S’il frappait à la porte de Bella, il y avait toujours une pause avant que celle-ci ne s’ouvrit, et il n’y avait aucune trace de Jean, bien qu’il l’eût entendue lorsqu’il avait

frappé. S'il allait dans la bibliothèque, un bruissement hâtif, et un bruit de pas qui fuyaient, lui révélaient que la pièce avait été désertée à son approche. Dans le jardin, Miss Muir parvenait toujours à l'éviter, et si par hasard ils se rencontraient au petit déjeuner, elle passait devant lui les yeux baissés, et avec un bref salut des plus froids. Tout ceci l'ennuyait prodigieusement, et plus elle l'évitait, plus il désirait la voir – par esprit de contradiction, se disait-il, et rien de plus. Cela le contrariait, et pourtant cela l'amusait, et il trouvait une sorte de plaisir lascif dans ses efforts pour contrecarrer les petites manœuvres de la jeune femme. Mais il finit par perdre patience, et il résolut de savoir quel était le sens de cette conduite si particulière. Ayant verrouillé l'une des portes de la bibliothèque, et en ayant conservé la clé, il attendit que Miss Muir y entrât à la recherche d'un livre pour son oncle. Il l'avait entendue en parler à Bella ; il savait qu'elle le croyait avec sa mère, et sourit en lui-même tandis qu'il la suivait. Elle était debout sur une chaise pour atteindre le livre, et il eut le temps de voir une taille élancée et un joli pied, avant de parler.

« Puis-je vous aider, Miss Muir ? »

Elle sursauta, fit tomber plusieurs livres, puis elle devint écarlate et dit avec précipitation : « Merci, non, je puis y arriver. »

« Ce sera moins compliqué pour mon grand bras. Je n'en ai qu'un, et il est fatigué de ne rien faire, alors il est tout à fait à votre service. Quel livre voulez-vous ? »

« Je – je – vous m'avez surpris, alors j'ai oublié. » Et Jean se mit à rire nerveusement, regardant autour d'elle comme si elle cherchait à s'échapper.

« Je vous demande pardon. Attendez jusqu'à ce que cela vous revienne, et laissez-moi vous remercier pour ce sommeil enchanté que vous m'avez prodigué il y a dix jours. Je n'en ai pas encore eu l'opportunité : vous m'avez évité avec une telle persistance. »

« En vérité, je m'efforce de ne pas être dure, mais – », elle se reprit, et, détournant le visage, elle ajouta, avec des accents de douleur dans la voix, « Ce n'est pas ma faute, Mr. Coventry, je ne fais qu'obéir aux ordres. »

« Les ordres de qui ? » demanda-t-il, se tenant toujours de façon à lui empêcher toute fuite.

« Ne me le demandez pas ; c'est une personne qui a le droit de me commander lorsque vous êtes concerné. Soyez certain qu'il n'y a là que de bonnes intentions ; même si cela peut nous sembler stupide. Non, ne soyez pas en colère ; riez-en, comme moi, et laissez-moi partir, s'il vous plaît. »

Elle se retourna, et abaissa vers lui un regard plein de larmes ; ses lèvres souriaient, et elle avait une expression à la fois triste et malicieuse, qui était absolument charmante. Le jeune homme quitta son air renfrogné, mais il était toujours grave, et dit d'un air décidé : « Personne ne peut commander

dans cette maison, à part ma mère et moi-même. Est-ce ma mère qui vous a demandé de m'éviter comme si j'étais un fou ou un pestiféré ? »

« Ah, ne me demandez pas. J'ai promis de ne rien dire, et vous ne voudriez pas que je manque à ma parole, je le sais. » Et, toujours souriante, elle le regardait avec une sorte de joyeuse malice qui rendait toute autre réponse inutile. C'était Lucia, pensait-il, et à ce moment-là, il détesta vraiment sa cousine. Miss Muir bougea comme si elle voulait descendre ; il la retint, en lui demandant sérieusement, mais avec un sourire : « Me considérez-vous comme le maître ici ? »

« Oui », et elle donna à ce mot une intonation douce et soumise, dans laquelle on ressentait tout le respect, tous les égards et toute la confiance qui sont des plus agréables aux hommes, lorsque les femmes ressentent et montrent ces sentiments. Sans qu'il en ait conscience, son visage s'adoucit, et il leva vers elle un regard tout à fait différent de ceux dont il l'avait gratifiée jusqu'ici.

« Alors, eh bien, consentirez-vous à m'obéir, si je ne me montre ni tyrannique ni déraisonnable dans mes demandes ? »

« J'essaierai. »

« Bien ! Maintenant, franchement, je vous dirai que ce genre de choses est très désagréable pour moi. Cela me gêne d'être une contrainte pour la liberté ou le confort de qui que ce soit, et je vous demande d'aller et venir aussi librement que vous le souhaitez, sans vous préoccuper des absurdités de Lucia. Elle veut bien faire, mais n'a pas la moindre parcelle de pénétration ou de tact. Vous me le promettez ? »

« Non. »

« Pourquoi non ? »

« Peut-être est-ce mieux ainsi. »

« Mais vous disiez que c'était de la folie il y a un instant. »

« Oui, il semble bien, et pourtant – » Elle fit une pause, semblant à la fois confuse et bouleversée.

Coventry perdit patience, et dit hâtivement : « Vous, les femmes, vous êtes de telles énigmes que j'ai renoncé à vous comprendre ! Bien, j'ai fait de mon mieux pour vous mettre à l'aise, mais si vous préférez mener cette sorte de vie, faites-le, je vous en prie. »

« Je ne préfère pas cette vie, je la déteste. J'aime être moi-même, avoir ma liberté, et la confiance de ceux que je côtoie. Mais je ne puis considérer qu'il soit bien de troubler la paix de qui que ce soit, alors j'essaie d'obéir. J'ai promis à Bella de rester, mais je partirai plutôt que d'avoir une autre scène avec Miss Beaufort ou avec vous. »

Miss Muir avait éclaté soudainement, et se tenait là, un feu soudain brûlant dans ses yeux, et avec une chaleur et une présence dans le visage et la voix, qui stupéfièrent Coventry. Elle était en colère,

blessée, et hautaine, et ces changements ne la rendaient que plus attirante, car il ne restait plus la moindre trace de son ancienne humilité. Coventry était électrifié, et il fut encore plus surpris lorsqu'elle ajouta, d'un ton impérieux, avec un geste comme pour l'écarter, « Donnez-moi ce livre et écarterez-vous. Je souhaiterais partir. »

Il lui obéit, et lui offrit même sa main, mais elle la refusa, descendit avec légèreté, et gagna la porte. Puis elle se retourna, et de la même voix indignée, les yeux pétillants et les joues rougissantes, elle lui dit hâtivement : “Je sais que je n'ai aucun droit de parler ainsi. Je me retiens autant que je le peux, mais lorsque je n'y tiens plus, ma personnalité réelle se fait jour, et il n'est rien que je ne puisse défier. Je suis fatiguée d'être cette machine calme et froide, c'est impossible pour une nature ardente comme la mienne, et je n'essaierai plus. Si les gens m'aiment, je n'y puis rien. Je ne veux pas de leur amour. Je ne demande qu'à rester en paix, et je ne puis comprendre pourquoi on me tourmente. Je n'ai ni beauté, ni argent, ni rang, et pourtant tous les jeunes gens inconséquents prennent l'innocent intérêt que je leur témoigne pour quelque chose de plus ardent, et me rendent misérable. C'est là mon malheur. Pensez de moi ce que vous voudrez, mais prenez garde à moi, car sans le vouloir, je pourrais vous faire du mal.

Elle avait parlé presque violemment, et, avec un geste d'avertissement, elle se hâta de quitter la pièce, laissant au jeune homme le sentiment qu'un vent de tempête venait de souffler dans la maison. Pendant quelques minutes, il resta assis sur la chaise qu'elle venait de quitter, réfléchissant profondément. Soudain il se leva, alla trouver sa sœur, et lui dit, du ton indolent et bon enfant qui était le sien : “Bella, n'ai-je pas entendu Ned te demander d'être gentille avec Miss Muir ?”

“Oui, et je m'y efforce, mais elle est si étrange en ce moment.”

“Etrange ! Que veux-tu dire ?”

“Eh bien, soit elle est aussi calme et froide qu'une statue, soit elle est bizarre et agitée ; elle pleure la nuit, je le sais, et elle soupire tristement quand elle pense que je ne l'entends pas. Quelque chose ne va pas. ”

“Peut-être se fait-elle du souci pour Ned” commença Coventry.

“Oh, Seigneur, non ; c'est un grand soulagement pour elle qu'il soit parti. J'ai peur qu'elle ait beaucoup d'affection pour quelqu'un qui ne la lui rend pas. Pourrait-il s'agir de Mr. Sydney ?”

“Elle l'a déjà appelé une fois ‘cet idiot titré’, mais peut-être que cela ne veut rien dire. Lui as-tu déjà parlé de lui ?” dit Coventry, plutôt honteux de sa curiosité, et pourtant incapable de résister à la tentation d'interroger Bella, qui ne se doutait de rien.

“Oui, mais elle m'a simplement lancé un de ses regards tragiques, et a dit, d'un air si misérable : ‘Ma petite amie, j'espère que vous n'aurez jamais à vivre les scènes que j'ai dû vivre, mais que

vous pourrez rester en paix toute votre vie.’ Après cela, je n’ai plus osé rien dire. Je l’aime beaucoup, et je veux la rendre heureuse, mais je ne sais pas comment. As-tu une idée ?”

“J’allais te proposer de la faire venir plus souvent parmi nous, maintenant que Ned est parti. Cela doit être difficile pour elle, de se morfondre ainsi toute seule. Je suis certain que c’est à mon sujet. C’est une petite personne agréable, et j’aime beaucoup sa musique. Ces soirées pleines de gaité sont bonnes pour Maman, alors active-toi, et vois ce que tu peux faire pour le bien-être général de la famille. »

« Tout cela est charmant, et je l’ai proposé plus d’une fois, mais Lucia ruine tous mes plans. Elle craint que tu ne suives l’exemple de Ned, et cela est trop stupide. »

« Lucia est une – non, je ne dirai pas une idiote, car elle ne manque pas de bon sens lorsqu’elle le veut bien, mais je souhaiterais que tu règles tout cela avec Maman, et alors, Lucia ne pourra que se soumettre » dit Gerald avec humeur.

« J’essaierai, mais elle va faire la lecture à notre Oncle, tu sais, et depuis qu’il a eu la goutte, elle reste plus tard, alors je ne la vois pas beaucoup le soir. Elle s’y rend maintenant. Je pense qu’elle va captiver le vieil homme comme elle a captivé le jeune ; elle est tellement dévouée. »

Coventry regarda la mince silhouette sombre qui passait à ce moment le grand portail, et une sensation inconfortable, née des paroles insouciantes de Bella, prit possession de lui. Il s’éloigna en flânant , et, après avoir évité sa cousine, qui semblait le chercher, il prit la direction du Manoir, tout en se disant, je vais voir ce qui se passe là-bas. De telles choses se sont déjà produites. Mon Oncle est l’homme le plus simple sur la terre, et la fille est ambitieuse, elle peut faire de lui ce qu’elle voudra.

A ce moment, un domestique le rejoignit en courant, et lui remit une lettre, qu’il fourra dans sa poche sans la regarder. Lorsqu’il atteignit le Manoir, il se rendit discrètement dans le bureau de son oncle. La porte était ouverte, et, regardant à l’intérieur, il découvrit une scène de tranquille confort, très plaisante à regarder. Sir John était étendu sur une chaise longue, un pied sur un coussin. Il était vêtu avec son soin habituel, et, malgré la goutte, faisait l’effet d’un vieux gentleman élégant et très bien conservé. Il souriait tandis qu’il écoutait, et son regard se posait avec plaisir sur Miss Muir, assise près de lui, qui lui faisait la lecture de sa voix musicale, tandis que le soleil brillait sur sa chevelure et sur le rose délicat de sa joue. Elle lisait bien, et pourtant, Coventry se disait qu’elle n’y mettait pas tout son cœur, car à un moment, lorsqu’elle fit une pause, tandis que Sir John parlait, ses yeux avaient une expression absente, et elle posa sa tête sur sa main, avec un air de patiente lassitude.

Pauvre fille ! Je lui ai fait une grande injustice ; elle ne pense pas à séduire le vieil homme, mais elle l'amuse par simple bonté d'âme. Elle est fatiguée. Je vais mettre un terme à son labeur. Et Coventry entra sans frapper.

Sir John le reçut avec un air de résignation polie, Miss Muir avec un visage parfaitement dénué d'expression.

« Ma mère vous salue, Sir. Comment allez-vous aujourd'hui ? »

« Je vais bien, mais je m'ennuie, alors je veux que vous m'amenez les filles ce soir, pour amuser le vieux gentleman. Mrs. King a ressorti les anciens costumes et tout le vieux bric-à-brac, comme je l'avais promis à Bella, et ce soir, nous aurons des festivités comme du temps où Ned était ici. »

« Très bien, Sir, je les amènerai. Nous sommes tous un peu mal lunés depuis que le gamin est parti, et un peu de gaîté nous fera du bien. Rentrez-vous, Miss Muir ? » demanda Coventry.

« Non, je la garde pour tout préparer et me servir mon thé. Ne lisez plus, ma chère, mais allez vous amuser avec les tableaux, ou ce que vous voudrez » dit Sir John ; et comme une fille dévouée, elle obéit, comme si elle était heureuse de s'éloigner.

« C'est une fille vraiment très charmante, Gerald » commença Sir John tandis qu'elle quittait la pièce. « Elle m'intéresse beaucoup, à la fois pour elle-même et pour sa mère. »

« Sa mère ! Que savez-vous de sa mère ? » demanda Coventry, fort surpris.

« Sa mère était Lady Grace Howard, qui s'enfuit avec un pauvre clergyman écossais il y a vingt ans. La famille la renia, et elle vécut et mourut si obscurément qu'on sait très peu de choses sur elle, sinon qu'elle laissa une orpheline dans quelque pension française. Miss Muir est cette fille, et une bien belle fille, de plus. Je suis surpris que vous ne sachiez pas cela. »

« Moi également, mais cela lui ressemble bien de ne pas en avoir parlé. C'est une étrange et fière créature. La fille de Lady Howard ! Ma parole, c'est une découverte », et Coventry sentit que son intérêt pour la gouvernante de sa sœur s'en accroissait considérablement, car, comme tous les Anglais bien-nés, il accordait au rang et à la naissance plus d'importance qu'il ne voulait le dire .

« Elle a eu une vie difficile, cette pauvre petite fille, mais c'est un esprit brave, et elle fera son chemin partout où elle ira », dit Sir John, avec admiration.

« Ned était-il au courant ? » demanda soudain Gerald.

« Non, elle ne me l'a révélé qu'hier. Je consultais le Peerage, et le hasard a voulu que je parlasse des Howard. Elle s'oublia, et parla de Lady Grace comme de sa mère. Alors, j'eus droit à toute l'histoire, car cette pauvre petite chose solitaire était heureuse de se confier à quelqu'un. »

« Cela explique qu'elle ait rejeté Sydney et Ned ; elle sait qu'elle est leur égale et ne recherche pas un rang qui, de droit, est déjà le sien. Non, elle n'est ni mercenaire ni ambitieuse. »

« Que dites-vous ? » demanda Sir John, car Coventry avait parlé plus pour lui-même que pour son oncle.

« Je me demande si Lady Sydney était au courant ? » fut la réponse du jeune homme.

« Non, Jean m'a dit qu'elle ne souhaitait pas être prise en pitié, et elle n'a rien dit à la mère. Je pense que le fils savait, mais c'était là un point délicat, et je n'ai pas posé de questions. »

« Je vais lui écrire dès que j'aurai trouvé son adresse. Nous avons été si intimes, que je puis m'aventurer à faire quelques investigations au sujet de Miss Muir, et prouver la véracité de son histoire. »

« Voulez-vous dire que vous en doutez ? » demanda Sir John avec colère.

« Je vous demande pardon, mon oncle, mais je vous avoue me méfier instinctivement de cette jeune personne. C'est injuste, je le sais, et pourtant, je ne puis m'en défaire. »

« Alors, ne m'ennuyez pas en exprimant ces idées, je vous prie. J'ai quelque pénétration et quelque expérience, et je respecte et plains Miss Muir du fond du cœur. Cette inimitié de votre part pourrait bien être la cause de sa mélancolie de ces derniers jours, non, Gerald ? » Et Sir John lança à son neveu un regard méfiant.

Désireux d'éviter l'orage qui s'annonçait, Coventry dit hâtivement, tandis qu'il se retournait pour s'en aller, « Je n'ai ni le temps ni l'envie de discuter le sujet maintenant, Sir, mais je veillerai à ne plus vous offenser. Je porte votre message à Bella, alors à tout à l'heure , Sir. »

Et Coventry traversa le parc, pensant en lui-même : « Le cher vieux gentleman commence à être fasciné, comme le pauvre Ned. Comment diable cette fille fait-elle ? La fille de Lady Howard, et elle ne nous en a jamais rien dit ; je n'y comprends rien. »

Chapitre V : Comment elle s'y prit

A la maison, il trouva un groupe de jeunes gens qui voyait avec plaisir la perspective d'une fête au Manoir. Une heure plus tard, l'insouciant troupe se rassemblait dans le grand salon, où tout avait déjà été préparé pour une soirée d'art dramatique.

Le bon Sir John était dans son élément, car il n'était jamais aussi heureux que quand sa maison était remplie de jeunes gens. Quelques-uns furent choisis, et quelques instants après, les rideaux s'ouvrirent sur le premier de ces tableaux improvisés. Un homme au teint basané et à la barbe noire dormait, étendu sur une peau de tigre, à l'ombre d'une tente. Il était entouré d'armes et de draperies orientales ; une antique lampe d'argent brûlait faiblement sur une table sur laquelle des fruits s'entassaient dans de riches plats, et du vin brillait, rouge, dans des coupes à demi vides. Penchée sur le dormeur était une femme, vêtue d'une robe d'une splendeur barbare. Une de ses mains remonta sa manche brodée, sur son bras qui tenait un cimeterre ; un pied élané dans une sandale écarlate était visible sous la tunique blanche ; son manteau pourpre glissait de ses épaules d'une blancheur de neige ; sa chevelure était retenue par des filets d'or, et des bijoux brillaient sur son cou et ses bras. Elle regardait par-dessus son épaule, en direction de l'entrée de la tente. Son regard était ferme, quoique furtif, et tellement éloquent que pendant un moment, les spectateurs retinrent leur souffle, comme si eux aussi entendaient un bruit de pas.

“Qui est-ce ?” demanda Lucia, car ce visage était nouveau pour elle.

“Jean Muir”, répondit Coventry, l'air très absorbé.

“Impossible ! Elle est petite et blonde” commença Lucia, mais elle fut forcée au silence par un “Chut, laisse-moi regarder” de son cousin.

Aussi impossible que cela pût sembler, il avait toutefois raison, car c'était bien Jean Muir. Elle avait bruni sa peau, peint ses sourcils, elle avait disposé des boucles brunes par-dessus sa chevelure blonde, et donné à son regard une telle intensité d'expression, que ses yeux semblaient avoir noirci et s'être dilatés jusqu'à devenir aussi féroces que les plus féroces des yeux qui avaient jamais brillé dans le sud. La haine, la haine la plus profonde et la plus amère, s'inscrivait sur son visage d'une sévère beauté, le courage brillait dans son regard, et on sentait de la puissance dans cette main gracieuse qui tenait l'arme d'une poigne nerveuse, et l'indomptable volonté de la femme s'exprimait là - même la ferme pression du petit pied à demi caché dans la peau de tigre.

“Oh, n'est-ce pas splendide ?” s'écria Bella à mi-voix.

“Elle a l’air de quelqu’un qui saura utiliser son épée le moment venu” dit quelqu’un avec admiration.

“Bonne nuit, Holoferne” ajouta un autre.

“On dirait Sydney, avec cette barbe”

“Ne dirait-on pas qu’elle le hait réellement ?”

“Peut-être est-ce le cas.”

Ce fut Coventry qui poussa cette dernière exclamation, car les deux précédentes lui suggéraient une explication à l’extraordinaire transformation de Jean. Il n’y avait pas là que de l’art : cette intense détestation, qui se mêlait à la joie sauvage de voir l’objet de sa haine à sa merci, était trop parfaite pour être jouée ; et Coventry, qui avait les clés pour comprendre une partie de son histoire, sentit qu’il avait entrevu une partie de la vérité. Ce n’était qu’un aperçu, toutefois, car le rideau retomba avant qu’il ait commencé à comprendre la signification de cet étrange visage.

“Horrible ! Je suis heureuse que ce soit terminé !” dit Lucia, froidement.

“Magnifique ! Encore ! Encore” hurla Gerald avec enthousiasme, en français.

Mais la scène était terminée, et aucun applaudissement ne parvint à rappeler l’actrice. Deux ou trois tableaux gracieux ou joyeux suivirent, mais Jean n’y participait pas, et tous manquaient du charme qu’apporte le véritable talent au rôle le plus simple.

“Coventry, vous êtes demandé” appela une voix. Et, à la surprise générale, Coventry s’exécuta, lui qui jusqu’alors avait toujours refusé de se prêter au jeu quand on avait besoin d’un jeune premier.

“Quel rôle vais-je massacrer ?” demanda-t-il, tandis qu’il entra dans la chambre verte, où quelques jeunes gens excités étaient occupés à enfiler leur costume et à prendre des poses.

“Un cavalier en fuite. Mettez ce costume, et ne perdez pas de temps à poser des questions. Miss Muir vous dira quoi faire. Elle fait partie de ce tableau, alors personne ne vous remarquera.” dit le metteur en scène du moment, tandis qu’il jetait à Coventry un vieux et riche manteau, avant de se remettre à peindre une moustache sur son visage enfantin.

Un brave cavalier fut le résultat de la rapide préparation de Gerald, et lorsqu’il apparut devant les dames, il fut l’objet de regards d’admiration.

“Venez vous placer, Jean est prête sur la scène.” Et Bella courut devant lui, criant à sa gouvernante :

“Le voici, il est tout à fait splendide. N’est-ce pas aimable à lui ?”

Miss Muir, charmante dans sa robe guindée de puritaine, arrangeait quelques arbustes, mais elle se retourna soudain et laissa tomber la branche qu’elle tenait lorsque ses yeux se posèrent sur la brillante silhouette qui s’avançait vers elle.

« Vous ! » dit-elle, l'air troublé, avant d'ajouter à voix basse pour Bella : « Pourquoi lui avoir demandé à LUI ? Je vous avais demandé de ne pas le faire. »

« C'est le seul bel homme ici, et aussi le meilleur acteur s'il le veut bien. Il ne joue pas habituellement, alors tirez-en le meilleur parti. » Et Bella s'éclipsa pour finir de se poudrer les cheveux pour « Le Mariage à la mode ».

« On m'a appelé et je suis venu. Préférez-vous quelqu'un d'autre ? » demanda Coventry, qui ne parvenait pas à comprendre l'expression moitié anxieuse, moitié impatiente du visage de Jean sous son petit bonnet.

Cette expression se changea en un mélange de contrariété et de résignation, tandis qu'elle disait, « C'est trop tard. Veuillez vous agenouiller ici, à moitié dissimulé derrière les buissons, enlevez votre chapeau, et – permettez-moi – vous êtes trop élégant pour un fugitif. »

Il s'agenouilla devant elle ; elle ébouriffa ses cheveux, mit de travers son col de dentelle, jeta de côté ses gants et son épée, et délia à moitié le manteau qui tombait de ses épaules.

« C'est mieux ; votre pâleur est parfaite – non, ne la gêchez pas en rougissant. Nous sommes censés représenter le tableau qui est accroché dans le Manoir. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus. Maintenant, Puritains, placez-vous, et faites relever le rideau. »

Avec un sourire, Coventry lui obéit, car le tableau représentait deux amants, le jeune cavalier à genoux, le bras passé autour de la taille de la jeune fille tandis que celle-ci tente de le cacher avec sa petite cape, et presse la tête du jeune homme contre son sein, transie de peur, en jetant un regard en arrière, vers les poursuivants qui approchent. Jean hésita un instant, et eut un mouvement de recul quand la main de Coventry la toucha ; elle rougit vivement, et baissa le regard devant le sien. Puis, quand la cloche sonna, elle se plongea soudainement dans son rôle avec ardeur. Un de ses bras couvrait à moitié le jeune homme avec la cape, l'autre faisait reposer sa tête contre le mouchoir de mousseline plié sur son sein, et elle regardait en arrière avec une telle terreur dans le regard, que plus d'un jeune spectateur chevaleresque ne songeait qu'à se précipiter à son secours. Cela ne dura qu'un instant ; et pourtant pendant cet instant, Coventry fit l'expérience d'une nouvelle sensation. Beaucoup de femmes lui avaient fait les yeux doux, mais il était resté serein, tranquille et insouciant, presque inconscient du pouvoir que peut posséder une telle femme quand elle sait l'utiliser, pour le bonheur d'un homme, ou pour son malheur. Et là, tandis qu'il était agenouillé avec un tendre bras passé autour de lui, une taille fine et souple sous sa main, et un cœur de femme battant contre sa joue, alors pour la première fois de sa vie, il ressentit l'indescriptible sortilège que peuvent exercer les femmes, et il incarna à la perfection l'amant plein d'ardeur. Juste au moment où son visage prenait cette apparence nouvelle et des plus agréables, le rideau retomba, et ce ne fut

qu'en entendant les clameurs enthousiastes du public qu'il réalisa que Miss Muir s'efforçait d'échapper à son étreinte, qui était devenue douloureuse sous la pression inconsciente du jeune homme. Il bondit sur ses pieds, à moitié égaré, et la regardant comme jamais il ne l'avait regardée auparavant.

“Encore ! Encore !” cria Sir John. Et les jeunes gens qui jouaient les Puritains, empressés de profiter à leur tour des applaudissements, demandèrent qu'on répète la scène avec de nouvelles positions.

“Un frémissement vous a trahi ; nous avons abattu cette brave fille, et elle gît mourante, vous le savez. Cela aura beaucoup d'effet, essayez, Miss Muir” dit l'un d'eux. Et avec un soupir, elle obtempéra.

Le rideau se releva, montrant l'amoureux toujours à genoux, ne se rendant pas compte qu'on le saisissait par les épaules, car à ses pieds, la jeune fille était étendue, mourante, la tête reposant maintenant sur la poitrine du jeune homme, et elle le regardait droit dans les yeux, non plus avec peur, mais avec amour, un amour que même la mort ne peut vaincre. Le pouvoir de ce tendre regard éveilla en Coventry un étrange plaisir, et fit battre son cœur aussi vite qu'avait battu celui de la jeune femme. Elle sentit ses mains trembler, vit ses joues se colorer subitement, et sut qu'elle avait fini par le toucher, et lorsqu'elle se releva, ce fut avec une sensation de triomphe qu'elle eut du mal à dissimuler. Les autres pensèrent que c'était un beau jeu d'actrice ; Coventry essaya de s'en persuader, mais Lucia serra les dents, et tandis que le rideau retombait sur ce second tableau, elle quitta sa place pour se précipiter derrière la scène, dans l'intention de mettre un terme à un jeu aussi dangereux. Quelques acteurs étaient occupés à complimenter les amants de théâtre. Jean le prenait avec légèreté, mais Coventry, en dépit de lui-même, ne pouvait cacher qu'il était excité par quelque chose de plus profond qu'une simple vanité satisfaite.

Quand Lucia apparut, ses manières reprirent leur habituelle indifférence ; mais il ne pouvait maîtriser le feu inhabituel qui brillait dans ses yeux, ou enlever toute trace d'émotion de son visage, et elle s'en rendit compte, avec une vive douleur.

“Je suis venue offrir mon aide. Vous devez être fatiguée, Miss Muir. Puis-je vous prendre la relève ?” dit-elle en toute hâte.

“Oui, merci. Je serai très heureuse de vous laisser la suite, et d'en profiter en simple spectatrice.”

Et ainsi, avec un doux sourire, Jean s'esquiva, et au grand dépit de Lucia, Coventry la suivit.

“J'ai besoin de vous, Gerald, veuillez rester.”

“J'ai fait ma part – plus de tragédie pour moi ce soir.” Et il était parti avant qu'elle ait pu le supplier ou lui ordonner de rester.

Il n'y avait rien à y faire ; elle devait rester et faire son devoir, ou exposer sa jalousie aux regards observateurs qui l'entouraient. Pendant un temps elle le supporta ; mais la vue de son cousin penché sur le fauteuil qu'elle venait de quitter, et discutant avec la gouvernante qui s'y trouvait maintenant, lui devint intolérable, et elle envoya une petite fille porter un message à Miss Muir.

“S'il vous plaît, Miss Beaufort vous réclame pour la Reine Bess, car vous êtes la seule femme aux cheveux roux. Venez-vous ?” souffla l'enfant, parfaitement inconsciente des piques contenues dans ses paroles.

“Oui, ma chère, de bonne grâce, bien que je ne sois ni assez majestueuse ni assez belle pour interpréter Sa Majesté” dit Jean en se levant, le visage impassible, bien qu'irritée par cette féminine insulte.

“Avez-vous besoin d'un Essex ? Je suis vêtu pour”, dit Coventry, la suivant à la porte, le regard mélancolique.

“Non, Miss Beaufort a dit que vous ne deviez pas venir. Elle ne vous veut pas tous les deux en même temps” dit l'enfant d'un air décidé.

Jean lui lança un regard entendu, haussa les épaules, et s'en alla en arborant son sourire étrange, tandis que Coventry arpentait le hall dans un étrange état d'agitation, dans lequel il oublia tout, jusqu'à ce que les jeunes reviennent gaiement pour le souper.

“Venez, mon beau Prince Charlie, ramenez-moi et jouez à l'amoureux avec autant de charme qu'il y a une heure. Je n'aurais jamais cru que vous eussiez tant de chaleur en vous”, dit Bella, le prenant par le bras, et l'emmenant contre son gré.

“Ne sois pas idiote, mon enfant. Où est – Lucia ?”

Pourquoi retint-il sur ses lèvres le nom de Jean et y substitua-t-il celui d'une autre, il ne pouvait le dire, mais il ressentit soudain une pudeur à l'idée de parler d'elle, et bien qu'il ne la vît nulle part, il ne pouvait s'enquérir d'elle. Sa cousine descendit, ravissante dans un costume classique, mais Gerald la vit à peine, et quand les réjouissances battirent leur plein, il s'esquiva pour tenter de découvrir ce qu'était devenue Miss Muir.

Il la trouva, seule dans le salon désert, et s'arrêta un moment pour la regarder avant de prendre la parole ; car quelque chose dans son attitude et dans son visage l'avait frappé. Elle était étendue, lasse, dans le grand fauteuil qui avait servi de trône. Elle portait toujours la même robe de reine, mais elle avait ôté sa couronne et sa chevelure claire retombait sur ses épaules. L'excitation et l'exercice la rendaient lumineuse, la riche robe lui seyait merveilleusement, et elle avait un air de fastueuse indolence qui changeait l'humble gouvernante en une femme charmante. Elle était étendue sur les coussins de velours comme si elle y était habituée, elle jouait avec les bijoux qui

l'avaient couronnée aussi négligemment que si elle était née pour les porter ; son attitude était pleine d'une gracieuse négligence, et l'expression de son visage était à moitié fière, à moitié pensive, comme si ses pensées étaient douces-amères.

On pouvait deviner qu'elle était bien-née rien qu'à la voir en ce moment. "Pauvre fille, comme un esprit tel que le sien doit souffrir dans cette servitude ! Je me demande à quoi elle pense avec une telle intensité." Et Coventry savoura encore un instant ce spectacle avant de parler.

"Vous apporterai-je votre souper, Miss Muir ?"

"Mon souper !" s'exclama-t-elle en sursautant. "Qui pense à son corps quand son âme est – " Elle s'arrêta là, fronça les sourcils, et rit doucement tandis qu'elle ajoutait, "Non, merci. Je n'ai besoin de rien, si ce n'est d'un conseil, que je n'ose demander à personne."

"Et pourquoi pas ?"

"Parce que je n'en ai pas le droit."

"Tout le monde a le droit de demander de l'aide, et les faibles surtout on le droit de solliciter les forts. Puis-je vous aider ? Croyez-moi, c'est très sincèrement que je vous offre mes humbles services."

"Ah, vous oubliez ! Cette robe, la splendeur d'emprunt de ces bijoux, la liberté de cette joyeuse soirée, ce rôle romantique que vous avez joué, vous masquent à tous la réalité. Pour un moment, je cesse d'être une servante, et pour un moment, vous me traitez en égale."

C'était vrai, il avait oublié. Ce regard doux, chargé de reproches, le toucha ; sa méfiance fondit devant ce charme nouveau, et il répondit, avec une vraie chaleur dans la voix et sur son visage, "Je vous traite en égale parce que vous êtes une égale ; et lorsque je vous ai offert mon aide, ce n'était pas seulement à la gouvernante de ma sœur, mais à la fille de Lady Howard."

"Qui vous a dit cela ?" demanda-t-elle, se redressant sur son siège.

"Mon oncle. Ne lui en voulez pas. Je n'irai pas plus loin, si vous me l'interdisez. Êtes-vous gênée que je le sache ?"

"Oui."

"Pourquoi ?"

"Parce que je ne veux pas qu'on ait pitié de moi !" Et ses yeux brillèrent tandis qu'elle faisait presque un mouvement de défi.

"Alors, si je ne puis avoir pitié du dur destin qui a frappé une vie innocente, puis-je admirer le courage qui affronte si bravement une fortune adverse, et conquiert le monde en gagnant le respect et la considération de ceux qui le voient et lui rendent hommage ?"

Miss Muir détourna le visage, leva le bras, et répondit précipitamment : “Non, non, pas cela ! Ne soyez pas gentil, cela détruit la dernière barrière qui existe encore entre nous. Soyez froid avec moi, comme avant, oubliez ce que je suis, et laissez-moi aller mon chemin, inconnue, sans qu’on me plaigne, et sans qu’on m’aime.”

Sa voix vacilla et lui manqua tandis qu’elle prononçait le dernier mot, et elle pencha son visage sur sa main. Quelque chose perturba Coventry dans ce discours, et le poussa à dire, presque rudement : “Vous n’avez pas besoin d’avoir peur de moi. Lucia vous dira quel iceberg je suis.”

“Alors, Lucia ne me dira pas la vérité. J’ai la fatale faculté de savoir lire les caractères, je vous connais mieux qu’elle ne vous connaît, et je vois – ” et elle s’arrêta soudain.

“Quoi ? Dîtes-le moi et faite la preuve de cette faculté” dit-il impatiemment.

Se retournant, elle fixa son regard sur lui, avec une puissance pénétrante qui le fit se recroqueviller sur lui-même tandis qu’elle disait lentement “Sous la glace je vois le feu, et je vous avertis que vous devez prendre garde qu’il ne devienne un volcan.”

Pendant un moment il resta assis, stupide, s’étonnant de la perspicacité de la jeune femme, car elle était la première à avoir découvert la chaleur secrète d’une nature trop fière pour reconnaître ses tendres impulsions, ou les ambitions qui y dormaient, attendant d’être éveillées par une voix puissante. La façon directe, presque sévère, dont elle le mit en garde contre elle-même ne faisait que la rendre plus attirante ; car il n’y avait là ni suffisance ni arrogance, mais seulement une peur prémonitoire, que, sous l’effet des souffrances passées, elle s’enhardissait à exprimer franchement. Soudain il parla impétueusement :

« Vous avez raison ! Je ne suis pas celui que je semble être, et mon indolente indifférence n’est que le masque derrière lequel je dissimule mon être véritable. Je pourrais être aussi passionné, aussi énergique et ambitieux que Ned, si j’avais le moindre but dans la vie. Je n’en ai aucun, et ainsi, je suis, comme vous me l’avez dit déjà, un objet de pitié et de mépris. »

« Je n’ai jamais dit cela ! » s’écria Jean, indignée.

« Pas avec ces mots, peut-être, mais vous l’avez pensé et laissé paraître, même si vous l’avez exprimé avec plus de modération. Je l’ai bien mérité, mais je ne le mériterai plus dorénavant. Je commence à m’éveiller de ma honteuse oisiveté, et j’ai envie d’un travail qui fera de moi un homme. Pourquoi partez-vous ? Je vous ennuie avec mes confessions. Pardonnez-moi. Ce sont les premières que j’ai jamais faites, qu’elles soient à la fois mes premiers et mes derniers aveux.

“Non, oh, non ! Votre confiance m’honore, mais est-ce sage, est-ce loyal, de me faire part à moi de vos espoirs et de vos buts ? Miss Beaufort n’est-elle pas la première à avoir le droit d’être votre confidente ?”

Coventry recula, l'ai extrêmement ennuyé, car ce nom lui rappellerait par trop ce qu'il aurait aimé oublier dans l'excitation du moment. L'amour de Lucia, les mots d'adieu d'Edward, ses propres réserves si étrangement mises de côté, si difficiles à retrouver à nouveau. Les paroles qu'il aurait pu prononcer furent arrêtées par la vue d'une lettre à demi-ouverte qui tomba de la robe de Jean tandis qu'elle s'en allait. Il la ramassa mécaniquement pour la lui rendre, et, ce faisant, il reconnut l'écriture de Sydney. Jean la lui arracha, et devint pâle jusqu'aux lèvres tandis qu'elle s'écriait : "L'avez-vous lue ? Qu'y voyez-vous ? Dîtes-moi, dites-moi, sur votre honneur !"

"Sur mon honneur, je n'ai vu que cette unique phrase : "Au nom de l'amour que je vous porte, croyez ce que je dis.". Rien de plus, car je suis un gentleman. Je reconnais l'écriture, je devine le sens de la lettre, et en tant qu'ami de Sydney, je désire sincèrement vous aider, si je le puis. Est-ce là le sujet sur lequel vous désirez un conseil ?"

"Oui."

"Alors, laissez-moi vous le donner ?"

"Vous ne le pouvez pas, sans savoir tout, et c'est si difficile à dire !"

"Alors laissez-moi deviner, afin de vous épargner la douleur de la confession. Puis-je ?" Et Coventry attendit sa réponse avec impatience, car il était toujours sous le charme de la jeune femme.

Tenant fermement la lettre, elle lui fit signe de la suivre, et se glissa devant lui dans un petit recoin secret, mi boudoir, mi jardin d'hiver. Alors elle s'arrêta, se tint là un instant comme indécise, puis lui lança un regard plein de confiance, et lui dit, d'une voix décidée : "Je vais le faire, car, aussi étrange que cela puisse paraître, vous êtes l'unique personne à qui je puis parler. Vous connaissez Sydney, vous avez découvert que je suis son égale, vous m'avez offert votre aide. Je l'accepte ; mais, oh, ne pensez pas que je ne me comporte pas comme une femme correcte ! Souvenez-vous à quel point je suis seule, à quel point je suis jeune, et à quel point je me fie à votre sincérité, votre sympathie ! »

« Parlez librement. En vérité, je suis votre ami. » Et Coventry s'assit à côté d'elle, oubliant tout, sauf la jeune femme aux yeux doux qui se confiait si entièrement à lui.

Parlant rapidement, Jean continua, « Vous savez que Sydney m'aimait, que je l'ai refusé et que je suis partie. Mais vous ne savez pas que ses instances m'ont rendue presque folle, qu'il m'a menacée de me dépouiller de mon unique trésor, mon nom, et que, de désespoir, j'ai essayé de me tuer. Oui, aussi fou, aussi mal que cela ait été, j'ai tenté de mettre fin à une vie qui était, au mieux, un poids, et était devenue, sous ses persécutions, un tourment. Vous êtes choqué, et pourtant ce que je dis est la pure vérité. Lady Sydney vous le confirmera, les infirmières de l'hôpital vous avoueront que ce n'est pas une fièvre qui m'a amenée là ; et ici, bien que la blessure à l'extérieur soit guérie, mon

cœur me fait toujours mal et brûle de la honte et de l'indignation que seule une femme fière peut éprouver.”

Elle s'arrêta, et s'assit, les yeux étincelants, les joues empourprées, les deux mains pressant son sein qui se soulevait, comme choquée à nouveau par cette vieille offense. Coventry ne dit pas un mot, car la surprise, la colère, l'incrédulité, et l'admiration, se mêlaient si confusément dans son esprit qu'il en oublia de parler, et Jean poursuivit : “Cette mauvaise action de ma part le convainquit de mon insurmontable aversion. Il partit, et je croyais que son amour tumultueux serait guéri par l'absence. Il ne l'a pas été, et je vis maintenant dans la peur perpétuelle de nouvelles tentatives, de persécutions renouvelées. Sa mère me promit de ne pas trahir le lieu de ma retraite, mais il le découvrit, et m'écrivit. La lettre que je vous demandai de remettre à Lady Sydney était une réponse à cette lettre, l'implorant de me laisser en paix. Vous ne parvîntes pas à la lui remettre, et j'en étais heureuse, car je pensais que mon silence pouvait éteindre ses espoirs. Tout fut vain ; ceci est un appel plus passionné que jamais, et il me jure qu'il ne cessera jamais ses efforts jusqu'à ce que j'aie donné à un autre homme le droit de me protéger. Je puis faire cela – je suis certainement tentée de le faire, mais je me rebelle contre cette cruauté. J'aime ma liberté, je n'ai aucune envie de me marier, contrainte par cet homme. Que puis-je faire ? Comment me libérer ? Soyez mon ami, et aidez-moi !”

Les larmes coulaient sur ses joues, les sanglots étouffaient ses paroles, et elle joignait les mains, implorante, tandis qu'elle se tournait vers le jeune homme, s'abandonnant complètement au chagrin, à la peur, à la supplication. Coventry trouva difficile de croiser ce regard éloquent et de répondre calmement, car il n'avait aucune expérience de ce genre de scène, et ne savait pas comment y jouer son rôle. C'est ce ridicule costume, et toute cette absurdité théâtrale, qui me fait me sentir si différent de moi-même, pensait-il, tout à fait inconscient du dangereux pouvoir qu'exerçaient sur lui la pièce sombre, la chaleur et les fragrances de l'été, le souvenir de cette “absurdité romanesque”, et, plus que tout, la présence d'une belle femme affligée. Son sang-froid habituel l'abandonna, et il ne put que répéter les mots qui avaient fait sur lui la plus forte impression :

“Vous pouvez faire cela, vous êtes tentée de le faire. Ned est-il l'homme qui peut vous protéger ?”

“Non” fut la réponse qu'elle murmura.

“Qui, alors ?”

“Ne me le demandez pas. Un homme bon et honorable, un homme qui m'aime bien, et voudrait me vouer sa vie ; un homme que j'aurais jadis épousé avec joie, mais maintenant – ”

Là, sa voix s'éteignit dans un soupir, et toute sa blonde chevelure retomba sur son visage, le cachant comme un voile brillant.

“Pourquoi pas maintenant ? C'est un moyen sûr et rapide de mettre fin à votre détresse. Est-ce impossible ?”

En dépit de lui-même, Gerald s'approcha plus près, prit dans la sienne une des petites mains, et la pressa tandis qu'il parlait, avec insistance, avec compassion, non, presque avec tendresse. De derrière le voile se fit entendre un profond soupir, puis une brève réponse : “C'est impossible.”

“Pourquoi, Jean ?”

Elle rejeta sa chevelure en arrière d'un geste brusque, retira sa main, et répondit, presque farouchement : “Parce que je ne l'aime pas ! Pourquoi me tourmentez-vous avec de telles questions ? Je vous dis que je suis dans une situation dangereuse et ne puis voir la route à suivre. Dois-je tromper cet homme bon, et assurer ma tranquillité au prix de la liberté et de la vérité ? Ou devrais-je défier Sydney et vivre une vie de terreur ? S'il menaçait ma vie, je n'aurais pas peur, mais il menace ce qui est plus précieux que la vie : l'honneur de mon nom. Un regard, un mot peuvent le salir ; un sourire de mépris, un haussement d'épaule significatif peuvent faire plus de mal que n'importe quel coup ; car je suis une femme – sans amis, pauvre, et à la merci des calomnies de Sydney. Ah, mieux aurait valu mourir, et éviter ainsi cette amère douleur qui me frappe maintenant !”

Elle bondit sur ses pieds, serra les mains au-dessus de sa tête, et arpenta désespérément la petite pièce, sans pleurer, mais avec une expression plus tragique encore que des larmes. Ayant toujours le sentiment d'avoir soudain basculé dans un roman, et trouvant malgré tout un réel plaisir au rôle qui lui était dévolu, Coventry s'y jeta de toute son âme, et fit sincèrement de son mieux pour consoler la pauvre jeune fille qui avait tant besoin d'aide. Il alla à elle, et lui dit, avec autant d'impétuosité qu'aurait pu en montrer Ned, “Miss Muir – non, je dirai, Jean, si cela peut vous reconforter - écoutez, et soyez assurée qu'aucun mal ne pourra vous atteindre si je peux l'empêcher. Vous vous alarmez sans raison. Vous pouvez vous indigner, mais, sur ma vie, je pense que vous jugez mal Sydney. Il est violent, je le sais, mais c'est un homme trop honorable pour vous porter préjudice par un mot léger, ou une action injuste. Il n'a fait que menacer, espérant vous adoucir. Laissez-moi le rencontrer, ou lui écrire. C'est mon ami ; il m'écouterait. De cela, je suis certain.”

“Ne soyez sûr de rien. Lorsqu'un homme comme Sydney aime et est contrarié dans son amour, rien ne peut contrôler sa puissante volonté. Promettez-moi de ne pas le rencontrer ou lui écrire. Quels que soient la crainte et le mépris qu'il m'inspire, je me soumettrai, plutôt que vous ou votre frère ne soyez blessé. Me le promettez-vous, Mr. Coventry ?”

Il hésita. Elle se cramponna à son bras, et il ne put résister à l'expression d'authentique sollicitude qui se peignit sur son visage implorant.

“Je promets. Mais en retour, vous devez me promettre de me laisser vous aider dans la mesure de mes moyens. Et, Jean, ne dites plus jamais que vous n’avez pas d’amis.”

“Vous êtes si gentil ! Dieu vous bénisse pour cela. Mais je n’ose accepter votre amitié ; elle ne le permettra pas, et je n’ai pas le droit de troubler sa tranquillité.”

“Qui ne le permettra pas ?” demanda-t-il avec véhémence.

“Miss Beaufort.”

“Qu’elle aille au diable !” s’exclama Coventry, avec une telle énergie que Jean éclata d’un rire musical, malgré son trouble. Il l’imita, et pendant un instant, ils restèrent là à se regarder l’un l’autre, comme si la dernière barrière venait de tomber, et qu’ils étaient de véritables amis. Jean s’arrêta soudain, un sourire sur les lèvres, les larmes coulant encore sur ses joues, et fit un geste d’avertissement. Il écouta ; un bruit de pas, mêlé à des appels et à des éclats de rire leur prouva qu’ils étaient attendus et recherchés.

“Ce rire nous a trahis. Restez ici et attendez-les. Moi, je ne le puis.” Et Jean détala sur la pelouse. Coventry la suivit, car il était intimidé à la pensée de se confronter à tant de regards, à tant de questions, et il fuit comme un lâche. Il se guida au bruit des pas de Jean qui s’enfuyait, et l’aperçut, juste au moment où elle faisait une pause derrière un rosier pour reprendre haleine.

“Craintif chevalier ! Vous auriez dû rester pour couvrir ma retraite. Ecoutez ! Ils arrivent ! Cachons-nous, cachons-nous !” haleta-t-elle, à la fois apeurée et par jeu, tandis que leurs joyeux poursuivants s’approchaient rapidement.

“Mettez-vous à genoux ! La lune se remet à briller, et l’éclat de vos broderies va vous trahir”, souffla Jean, tandis qu’ils se tapissaient derrière les roses.

“Vos bras et votre chevelure vont vous trahir. ‘Venez vous réfugier sous mon plaid’, comme dans la chanson écossaise. Et Coventry s’efforça de couvrir de son manteau de velours les blanches épaules et les boucles blondes.

“Nous jouons nos rôles dans la réalité maintenant. Comme cela plaira à Bella quand je le lui raconterai !” dit Jean, tandis que les bruits d’éloignaient.

“Ne lui racontez pas” murmura Coventry.

“Et pourquoi pas ?” demanda-t-elle, levant un regard dépourvu d’artifices vers le visage du jeune homme, maintenant si proche du sien.

“Ne pouvez-vous deviner pourquoi ?”

“Ah, vous êtes si fier que vous ne pouvez supporter qu’on rie de vous.”

“Ce n’est pas cela. C’est parce que je ne veux pas être ennuyé par des propos idiots ; vous avez assez de soucis comme cela. Je suis votre ami, maintenant, et je fais de mon mieux pour vous le prouver.”

“C’est si gentil, si gentil ! Comment puis-je vous remercier ?” murmura Jean. Et involontairement, elle se rapprocha encore, sous le manteau qui les recouvrait tous deux.

Aucun des deux ne parla pendant un moment, et dans le silence, on pouvait entendre le rapide battement de leurs deux cœurs. Pour couvrir ce bruit, Coventry dit doucement : “Avez-vous peur ?”

“Non, j’aime ça”, répondit-elle, tout aussi doucement, puis elle ajouta soudain : “Mais pourquoi nous cachons-nous ? Il n’y a rien à craindre. Il est tard. Je dois partir. Vous êtes agenouillé sur ma traîne. Veuillez vous lever.”

“Pourquoi tant de hâte ? Cette fuite et cette poursuite ne font qu’ajouter au charme de cette soirée. Je ne me relèverai pas tout de suite. Voulez-vous une rose, Jean ?”

“Non. Laissez-moi partir, Mr. Coventry, j’insiste. Cette folie a assez duré. Vous vous oubliez.”

Elle parlait impérieusement ; elle rejeta le manteau, et s’écarta de lui. Il se leva à l’instant, et dit, comme s’il s’éveillait soudain d’un rêve agréable, “En effet, en vérité je m’oublie.”

Alors, les voix se firent entendre à nouveau, plus proches que jamais. Montrant une allée couverte qui menait au Manoir, il lui dit, de son ton habituel, froid et calme, “Partez dans cette direction ; je couvrirai votre retraite.” Et, se détournant, il alla au-devant de leurs joyeux poursuivants.

Une demi-heure plus tard, quand tout le monde se sépara, Miss Muir les rejoignit, dans son habituelle robe discrète ; elle semblait plus pâle, plus humble, plus triste qu’à l’accoutumée. Coventry le remarqua, bien qu’il ne la regardât ni ne lui adressât la parole. Lucia le vit également, et fut heureuse que cette dangereuse fille soit retombée à la place qui était la sienne, car elle-même avait beaucoup souffert ce soir-là. Elle s’empara du bras de son cousin tandis qu’ils traversaient le parc, mais il était d’une de ses humeurs taciturnes, et toutes ses tentatives pour engager la conversation furent vaines. Miss Muir marchait seule, chantant doucement pour elle-même, tandis qu’elle suivait dans la pénombre. Gerald était-il aussi silencieux parce qu’il écoutait ce chant intermittent ? Lucia le pensait, et elle sentit son aversion se transformer rapidement en haine.

Lorsque leurs jeunes amis furent partis, et que les membres de la famille se souhaitaient bonne nuit, Jean eut la surprise de voir Coventry lui offrir sa main, car il ne l’avait jamais fait auparavant, puis murmurer, tandis qu’il la tenait, bien que Lucia ne cessât de l’observer : “Je n’ai pas encore donné mon conseil.”

“Merci, je n’en ai plus besoin. J’ai décidé par moi-même.”

“Et puis-je vous demander ce que vous avez décidé ?”

“Je vais affronter mon ennemi.”

“Bien ! Mais qu’est-ce qui vous a décidé si soudainement ?”

“J’ai trouvé un ami.” Et avec un regard plein de gratitude, elle partit.

Chapitre VI : Sur le qui-vive

« S'il vous plaît, Mr. Coventry, avez-vous reçu la lettre, hier soir ? » furent les premiers mots qui accueillirent le "jeune maître" quand il sortit de sa chambre le lendemain matin.

« Quelle lettre, Dean ? Je ne me souviens d'aucune lettre », répondit-il, en s'arrêtant, car quelque chose dans les manières de la bonne lui sembla singulier.

« Elle est arrivée juste quand vous quittiez le Hall, Sir. Benson vous a couru après pour vous la remettre, parce qu'il y avait écrit "Urgent". Vous ne l'avez pas eue, Sir ? » demanda la femme d'un ton anxieux.

« Si, mais sur ma vie, j'en ai complètement oublié le souvenir jusqu'à cette minute. Elle se trouve dans mon autre manteau, je suppose, si je ne l'ai pas perdue. Cette absurde mascarade a sorti tout le reste de ma tête. » Et, parlant davantage pour lui-même que pour la bonne, Coventry fit demi-tour, en quête de la lettre perdue.

Dean demeura là où elle était, occupée, en apparence, à arranger les rideaux de la fenêtre du hall, mais, par en-dessous, observant à la dérobée ce qui se passait avec une curiosité tout à fait inhabituelle.

« Evidemment, elle n'y est pas », marmonna-t-elle, comme Coventry fourrait la main, avec impatience, dans une poche, puis dans l'autre. Mais tandis qu'elle parlait, une expression de surprise apparut sur son visage, lorsque le jeune homme découvrit soudain la lettre.

« J'aurais juré qu'elle n'y était pas ! Je ne comprends pas ; voilà bien un mystère, ou je ne m'y connais pas. » Et Dean secoua la tête comme si elle était perplexe, mais pas convaincue.

Coventry lâcha une exclamation de satisfaction en voyant l'adresse, et, à l'endroit même où il se tenait, il déchira l'enveloppe pour ouvrir la lettre.

« Cher C.

Je suis parti à Baden. Venez me rejoindre, ainsi vous serez hors de danger, car si vous tombez amoureux de J.M. (et vous n'y échapperez pas si vous restez au même endroit qu'elle) vous encourrez le léger inconfort de vous faire brûler la cervelle par

Votre dévoué F.R. Sidney. »

« Cet homme est fou ! » s'écria Coventry, rouge de colère, en regardant la lettre. « Que diable veut-il faire en m'écrivant de la sorte ? Le rejoindre – sûrement pas ! Et pour la menace, je m'en moque. Pauvre Jean ! Cette forte tête semble décidé à la tourmenter. Eh bien, Dean, qu'est-ce que vous attendez ? » demanda-t-il, comme s'il prenait soudain conscience de sa présence.

“Rien, Sir. Je me suis juste arrêtée pour voir si vous trouviez la lettre. Je vous demande pardon, Sir.”

Comme elle s’en allait, Coventry demanda, d’un air soupçonneux : “Qu’est-ce qui vous a fait croire qu’elle était perdue ? Vous semblez prendre un intérêt peu commun à mes affaires, aujourd’hui.”

“Oh, mon Dieu, non, Sir. J’étais un peu anxieuse, Benson est si étourdi, et c’est moi qui l’ai envoyé après vous, parce qu’il s’est trouvé que je vous ai vu sortir, alors je me sentais responsable. Avec l’inscription, j’ai cru que ça pouvait être important, alors je vous en ai parlé.”

“Très bien, vous pouvez disposer, Dean. Tout va bien, comme vous le voyez.”

“Ca, je n’en suis pas sûre”, grommela la femme, et elle s’inclina respectueusement et partit, tout à fait comme si la lettre n’avait PAS été trouvée.

Dean était la femme de chambre de Miss Beaufort, une femme grave, d’âge moyen, avec des yeux perçants et un air quelque peu austère. Depuis longtemps dans la famille, elle jouissait du statut privilégié de servante fidèle et favorite. Elle aimait sa jeune maîtresse d’une affection presque jalouse. Elle veillait sur elle avec les soins vigilants d’une mère et prenait très mal toute interférence émanant des autres. Au début elle avait plaint, et apprécié, Jean Muir, puis elle s’était méfiée d’elle, et maintenant elle la haïssait cordialement, car elle était la cause de l’indifférence grandissante de Coventry envers sa cousine. Dean connaissait la profondeur de l’amour de Lucia, et bien qu’aucun homme, à ses yeux, ne fût digne de sa maîtresse, Dean se sentait un faible pour Coventry, depuis qu’elle l’avait honoré de son regard, et le récent changement dans les manières du jeune homme la perturbait presque autant que sa maîtresse. Elle surveillait étroitement Jean, causant à cette aimable créature plus d’amusement que d’ennui, jusqu’à présent, car l’Anglais grossier de Dean ne rivalisait pas avec l’esprit subtil de la gouvernante. La veille au soir, Dean avait été envoyée au Manoir avec des costumes, et elle avait été témoin, alors d’une chose qui l’avait beaucoup dérangée. Elle avait commencé à la raconter tandis qu’elle déshabillait sa maîtresse, mais Lucia, d’humeur triste, lui avait si sèchement ordonné de ne pas cancaner, que l’histoire dut rester ignorée, tandis qu’elle prenait son mal en patience.

“Maintenant, je vais voir de quoi elle a l’air, après ça ; bien qu’on ne puisse pas lire grand-chose sur son visage, à cette fourbe, pensa Dean, tout en descendant le couloir, ses noirs sourcils froncés.”

“Bonjour, Mrs Dean. J’espère que la fête d’hier soir ne vous a pas trop éprouvée. Le travail était pour vous et le plaisir pour nous », dit une voix joyeuse derrière elle ; et se retournant brusquement, elle se retrouva face à Miss Muir. Fraîche et souriante, la gouvernante hocha la tête avec un air de cordialité qui aurait été irrésistible avec n’importe qui d’autre que Dean.

“Je vais très bien, merci, Miss », répliqua-t-elle froidement, tandis que son œil perçant se fixait sur la jeune femme comme pour observer l'effet de ses paroles. « J'ai pu bien me reposer pendant que les jeunes gens dînaient, car pendant que les bonnes rangeaient, je me suis assise dans la 'petite antichambre' ”.

“Oui, je vous ai vue, et j'ai eu peur que vous n'ayez pris froid. Tant mieux si ce n'est pas le cas. Comment va miss Beaufort ? Elle n'avait pas l'air d'aller très fort, hier soir. ”, fut la tranquille réplique de Jean, pendant qu'elle arrangeait les petits volants autour de ses poignets délicats. Cette question désinvolte était la contre-attaque à la remarque de Dean, qui insinuait qu'elle s'était trouvée là d'où elle pouvait apercevoir l'entretien qui avait eu lieu entre Coventry et Miss Muir.

“Elle est un peu fatiguée, comme toute dame le serait après une telle soirée. Les gens qui sont habitués à jouer la comédie, ça les dérange pas tant, peut-être, mais miss Beaufort apprécie guère les folies, pas comme certaines. “

L'accent qu'elle mettait sur certains mots rendait le discours de Dean aussi impertinent qu'elle le souhaitait. Mais Jean se contenta de rire, et comme le pas de Coventry se fit entendre derrière elles, elle dit, d'un ton aimable mais avec un regard malicieux : "Je ne vais pas m'arrêter pour vous remercier maintenant, de peur que M. Coventry ne me dise bonjour et n'augmente ainsi l'indisposition de Miss Beaufort." »

Les yeux de Dean étincelèrent tandis qu'elle suivit la fille du regard avec un visage plein de rage, puis elle poursuivit son chemin, en disant d'un ton sombre : “Je dois ronger mon frein, mais je finirai par la mater.”

Coventry, persuadé d'être absolument détaché de “l'absurdité de la veille au soir”, mais curieux de voir quel visage lui ferait Jean, fit son entrée dans la salle à manger avec son air habituel d'indifférence apathique. Un hochement de tête et un murmure languissants furent toute la réponse qu'il daigna accorder aux salutations de sa cousine, de sa sœur et de la gouvernante, tandis qu'il s'asseyait et prenait son journal.

“Avez-vous reçu une lettre de Ned ?” demanda Bella, dont le regard était attiré par le papier qu'il tenait toujours à la main.

“Non”, répondit-il brièvement.

“De qui, alors ? Vous avez l'air de quelqu'un qui a reçu de mauvaises nouvelles.”

Il n'y eut pas de réponse, et, Bella, regardant par-dessus son bras, jeta un coup d'œil au sceau et s'exclama, d'un ton déçu : “C'est le blason de Sydney. Alors ce papier cesse de m'intéresser. Les lettres que les hommes s'écrivent les uns les autres ne sont pas intéressantes.”

Miss Muir avait nourri tranquillement un des chiens d'Edward, mais au nom de Sydney, elle leva les yeux et croisa le regard de Coventry, en rougissant avec une telle détresse qu'il en eut pitié. Ce fut sans réfléchir à ses raisons qu'il prit la peine de la sortir d'embarras. Voyant le rictus de Lucia, il s'adressa soudain à elle avec un air de déplaisir : « Savez-vous que Dean devient impertinente ? Elle abuse de son âge et de votre indulgence, et oublie sa place. »

« Qu'a-t-elle fait ? » demanda Lucia froidement.

« Elle se mêle de mes affaires et prend sur elle de remettre Benson à sa place. »

Là, Coventry raconta l'histoire de la lettre et de la curiosité évidente de la femme.

« Pauvre Dean, elle est bien mal récompensée de vous avoir rappelé ce que vous aviez oublié. La prochaine fois, elle laissera vos lettres à leur sort, et ce sera peut-être aussi bien si elles ont un si mauvais effet sur votre humeur, Gerald. »

Lucia parlait calmement, mais le sang lui monta aux joues tandis qu'elle se levait et quittait la pièce. Coventry parut très agacé, car il décela sur le visage de Jean un léger sourire, moitié apitoyé, moitié satirique, qui le troubla plus que l'insinuation de sa cousine. Bella rompit le silence gênant en disant, avec un soupir : « Pauvre Ned ! J'ai tellement hâte d'avoir de ses nouvelles. Je croyais qu'une lettre était arrivée pour l'un d'entre nous. Dean a dit qu'elle en avait vu une portant son écriture sur la table du vestibule hier. »

“Elle semble avoir une véritable manie pour l’inspection des lettres. Je ne le permettrai pas. A qui cette lettre était-elle adressée, Bella ?” dit Coventry en posant son papier.

“Elle ne voulait ou ne pouvait le dire, mais elle avait l’air très contrarié, et m’a dit de te poser la question.”

“C’est très étrange, je n’ai reçu aucune lettre de Ned”, commença Coventry.

“Moi, j’en ai reçu une, il y a quelques jours. Voulez-vous la lire, ainsi que ma réponse ?” dit Jean, en déposant deux lettres devant lui.

“Certainement pas. Il ne serait pas séant de lire ce que Ned a écrit pour vos yeux seuls. Vous êtes, dans un sens, trop scrupuleuse, et dans l’autre, vous ne l’êtes pas assez, Miss Muir.” Et Coventry rendit les deux lettres avec un air décidé et solennel, qui dissimulait mal sa surprise et son intérêt.

“Vous avez raison. Le mot de M. Edward ne doit pas être profané, car le pauvre garçon m'y a ouvert son cœur. Mais je vous prie de lire le mien, afin que vous puissiez constater à quel point j'essaie de tenir ma promesse envers vous. Faites-moi ce plaisir, Mr. Coventry ; j'ai le droit de vous le demander.”

Elle parlait de manière si pressante, il y avait tant de mélancolie dans son regard, qu'il ne put refuser et, allant à la fenêtre, il lut la lettre. C'était de toute évidence une réponse à un appel

passionné du jeune amant, et elle était écrite avec une habileté consommée. Tandis qu'il lisait, Gerald ne put s'empêcher de penser : Si cette fille écrit de cette manière à un homme qu'elle n'aime pas, avec quel art et quelle passion écrirait-elle à celui qu'elle aimerait ? Et cette pensée ne cessait de lui revenir à l'esprit tandis que son regard parcourait, ligne après ligne, les sages arguments, les doux reproches, les bons conseils et les considérations amicales. Ça et là, un mot, une phrase, trahissait ce qu'elle avait déjà avoué, et Coventry oublia de rendre la lettre, tout occupé qu'il était à se demander à quel homme allait l'amour de Jean.

Le son de la voix de Bella le rappela à l'ordre, car elle disait, moitié gentiment, moitié avec humeur : « Ne soyez pas si triste, Jean. Ned s'en remettra, j'ose le croire. Vous vous souvenez que vous avez dit un jour que les hommes ne mouraient jamais d'amour, alors que les femmes en étaient capables. Dans la seule lettre qu'il m'ait écrite, il a parlé de vous très joliment, et m'a suppliée d'être gentille avec vous, en son nom, alors j'essaie de l'être de tout mon cœur. Et pourtant, s'il s'était agi de n'importe qui d'autre que vous, je crois vraiment que j'aurais haï quiconque eût fait souffrir si durement ce cher garçon. »

« Vous êtes trop bonne, Bella, et je pense souvent que je devrais partir pour vous soulager de ma présence ; mais aussi imprudent et dangereux que ce soit de rester, je n'ai pas le courage de m'en aller. J'ai été si heureuse ici. » Tandis qu'elle parlait, Jean baissa davantage la tête sur le chien qui se lovait contre elle affectueusement.

Avant que Bella ait pu prononcer la moitié des paroles affectueuses qui lui venaient aux lèvres, Coventry quitta la fenêtre, toute langueur ayant disparu de son visage et de son attitude. Il posa la lettre de Jean devant elle, et dit, avec une nuance de profonde émotion dans sa voix habituellement inexpressive : « Une lettre digne d'une noble femme, et éloquente, mais je crains qu'elle ne fasse qu'attiser le feu qu'elle était censée éteindre. Je plains mon frère plus que jamais à présent. »

« Dois-je l'envoyer ? » demanda Jean, le regardant droit dans les yeux, comme quelqu'un qui se fiait entièrement à son jugement.

« Oui, je n'ai pas le cœur de le priver d'un sermon aussi doux sur le sacrifice de soi. Voulez-vous que je la poste pour vous ? »

« Merci ; dans un instant. » Et avec un regard reconnaissant, Jean baissa les yeux. Tirant sa petite bourse, elle choisit un penny, le plia dans un morceau de papier, puis offrit à Coventry la lettre et la pièce, avec un sérieux si charmant qu'il ne put se retenir de rire.

« Ainsi vous ne voulez pas me devoir un penny ? Quelle femme fière vous êtes, Mademoiselle Muir. »

“En effet. Il s’agit d’une tare familiale.” Et elle lui adressa un regard lourd de sens, qui lui rappela qui elle était. Il comprit son sentiment, et ne l’en aima que mieux, sachant qu’il eût agi de la même façon qu’elle s’il s’était trouvé à sa place. C’était une petite chose, mais si elle avait été intentionnelle, elle avait admirablement atteint son but, car cela lui donnait, à elle, un bref aperçu du caractère du jeune homme. Et aux yeux de celui-ci se révélait sa fierté à elle, avec laquelle il sympathisait de tout coeur. Il resta debout auprès de Jean pendant un moment, les yeux fixés sur elle tandis qu’elle brûlait la lettre d’Edward à la flamme du réchaud de la bouilloire.

“Pourquoi faites-vous cela ?” laissa-t-il échapper.

“Parce qu’il est de mon devoir d’oublier”, répondit-elle simplement.

“Etes-vous toujours capable d’oublier, quand cela devient un devoir ?”

“J’aimerais en être capable ! Oui, j’aimerais en être capable !”

Elle avait parlé avec passion, comme si ces mots sortaient d’elle contre sa volonté, et, se levant en hâte, elle alla au jardin, comme si elle avait peur de rester. “

“Quelque chose rend cette pauvre chère Jean très malheureuse, mais je ne puis deviner ce que c’est. Hier soir, je l’ai trouvée en train de pleurer sur une rose, et maintenant voilà qu’elle s’enfuit, avec l’air d’avoir le coeur brisé. Je suis heureuse de n’avoir pas de leçon.”

“Quelle sorte de rose ?” demanda Coventry, depuis l’autre côté de son journal, lorsque Bella se tut.

“Une très belle rose blanche. Elle doit venir du Manoir ; nous n’en avons pas de semblables. Je me demande si Jean n’était pas sur le point de se marier, et si elle n’a pas perdu son amoureux ; et si elle ne se sentait pas triste parce que la fleur lui rappelait ses roses nuptiales.”

Coventry s’abstint de répondre, mais il pâlit au souvenir de la petite scène qui avait eu lieu derrière la haie de rosiers, lorsqu’il avait offert la fleur à Jean, qu’elle l’avait refusée, puis tout de même prise. A l’instant, à la surprise de Bella, il jeta son journal, déchira la lettre de Sydney en mille morceaux, et donna des ordres pour préparer son cheval, avec une énergie étonnante.

“Eh bien, Gerald, que t’arrive-t-il ? On dirait que l’esprit toujours aux aguets de Ned vient de prendre soudainement possession de toi. Où vas-tu ?”

“Je vais travailler”, fut la réponse inattendue qu’il lui fit, tandis qu’il se tournait vers elle avec une expression extrêmement rare sur son visage raffiné.

“Mais quelle mouche t’a donc piqué ?” demanda Bella, de plus en plus ébahie”

“Toi”, dit-il en l’attirant à lui.

“Moi ! Quand ? Comment ?”

“Tu te rappelles avoir dit un jour que l’énergie valait mieux que la beauté chez un homme, et que personne ne pouvait respecter un paresseux ?”

“Je n’ai jamais dit quelque chose d’aussi sensé que cela. Jean a dit quelque chose de ce genre, une fois, je crois, mais je ne m’en souviens pas. Es-tu enfin fatigué de ne rien faire, Gerald ?”

“Oui, j’ai négligé mon devoir envers Ned jusqu’à ce qu’il ait des ennuis, et maintenant je me le reproche. Il n’est pas trop tard pour accomplir d’autres tâches que j’ai négligées, aussi je m’y attèle, avec détermination. Ne le répète à personne, et ne te moque pas de moi, car je suis sérieux, Bell.”

“Je sais que tu l’es, et je t’aime et t’admire pour cela, cher vieux frère”, s’écria Bella avec enthousiasme, en se pendant à son cou et en l’embrassant du fond du cœur. “Que vas-tu faire en premier ?” demanda-t-elle, tandis qu’il caressait pensivement la tête blonde qui s’était appuyée sur son épaule, avec cette nouvelle expression, toujours nette et assurée, sur son visage.

“Je vais parcourir tout le domaine à cheval et m’occuper des affaires comme se doit de le faire un maître ; ne pas tout laisser à Bent, au sujet duquel j’ai entendu de nombreuses plaintes, auxquelles je n’ai pas donné suite à cause de ma paresse. Je consulterai mon oncle et m’efforcerai d’être tout ce que mon père a été en son temps. Est-ce là une noble ambition, ma chère ?”

“Oh Gerald, laisse-moi le dire à Maman. Cela va la rendre si heureuse ! Tu es son idole, et t’entendre dire ces choses, voir à quel point tu ressembles à notre cher Papa, feront plus de bien à sa santé que tous les docteurs de l’Angleterre !”

“Attends donc que je prouve la fermeté de cette résolution. Quand j’aurai vraiment accompli quelque chose, alors je lui en ferai la surprise avec un échantillon de mon travail.”

“Bien sûr tu vas en parler à Lucia ?”

“Aucunement. C’est un petit secret entre nous, alors, garde-le bien, jusqu’à ce que je t’autorise à t’en libérer.”

“Mais Jean va le remarquer immédiatement; elle voit tout ce qui arrive, elle est si vive et si sage. Cela te dérange-t-il qu’elle l’apprenne ?”

“Je ne vois pas comment je puis l’éviter, si elle est aussi merveilleusement douée que tu le dis. Laisse-la voir ce qu’elle peut, cela ne me dérange pas. Et maintenant, j’y vais.”

Et, avec un baiser à sa sœur et un sourire sur son visage, Coventry sauta sur son cheval et partit à une allure qui plongea le palefrenier dans une complète sidération.

On n’entendit plus parler de lui jusqu’au dîner, où il se présenta si exalté par sa vive chevauchée et ses affaires matinales, qu’il éprouva quelque difficulté à se comporter à sa manière habituelle. Il étonna plus d’une fois sa famille en parlant avec animation de divers sujets qui lui avaient toujours paru dénués de tout intérêt. Lucia était stupéfaite, sa mère, ravie, et Bella pouvait difficilement contenir son envie de leur expliquer ce mystère ; mais Jean prit cela très calmement, et le considéra avec l’air de celle qui dirait : “Oui, je comprends, mais cela vous passera aussi vite que c’est venu”.

Cette attitude l'irrita plus qu'il ne l'aurait avoué, et il s'efforça de lui prouver, par son silence, qu'elle se trompait dans cette prophétie.

“As-tu répondu à la lettre de Mr Sydney ?” demanda Bella, tandis qu'ils se dispersaient tous au moment de passer au salon après le dîner.

“Non, répondit son frère, qui, au lieu de trainer nonchalamment près de sa jolie cousine, faisait les cents pas dans la plus vive agitation.

“Je te pose la question car je me suis souvenue que Ned avait envoyé un message à son intention, avec la dernière lettre qu'il m'a envoyée, car il pensait que tu connaîtrais son adresse. Le voici, cela concerne un cheval. Pourras-tu l'insérer dans ta propre lettre quand tu l'écritas ?” dit Bella en laissant le message sur le secrétaire qui se trouvait à proximité.

“Je vais l'envoyer immédiatement et en finir avec ça, » murmura Coventry et, s'asseyant, il griffonna quelques lignes, scella et déposa la lettre dans le courrier à poster, puis reprit sa marche, adressant aux trois jeunes femmes, tandis qu'il passait et repassait, trois regards bien différents. Lucia était assise à l'écart, feignant d'être absorbée par un livre, et son beau visage paraissait presque sévère dans son calme hautain, car bien que son cœur souffrît, elle était trop fière pour l'admettre. Bella était maintenant allongée sur le sofa, à moitié endormie. Petite créature rose et fraîche, elle était aussi inconsciente de sa beauté qu'une enfant. Miss Muir était assise dans le renfoncement d'une fenêtre profonde, dans un fauteuil bas et confortable, travaillant sur sa broderie avec une application bien agréable à contempler. Depuis peu, elle portait de la couleur, car Bella avait été généreuse en cadeaux, et la mousseline bleu pâle qui flottait en douces vagues autour d'elle s'harmonisait très bien avec sa peau claire et ses cheveux dorés. Les tresses serrées avaient disparu, et des boucles lâches s'échappaient ici et là du lourd chignon enroulé autour de sa tête bien dessinée. La pointe d'un pied délicat était visible, et un petit geste pétulant qu'elle faisait de temps en temps pour repousser la manche tombante laissait entrevoir un bras rond et blanc. Le grand chien de Ned était couché à proximité, le soleil filtrait sur elle à travers les feuilles, et tandis qu'elle était assise, souriant à part elle pendant que ses mains habiles façonnaient feuille et fleur, elle offrait le tableau charmant de tout ce qu'il y a de plus féminin et de plus séduisant ; un tableau sur lequel peu d'yeux d'hommes n'auraient pas aimé se reposer.

Il y avait une chaise près d'elle, et, alors que Coventry marchait de long en large, il lui vint un puissant désir de s'y asseoir. Il était fatigué de ses réflexions et avait envie de s'amuser à regarder les changements dans le visage expressif de la jeune fille, à écouter les différents tons de sa voix, et à essayer de découvrir le charme qui l'attirait si invinciblement, malgré lui. Plus d'une fois, il dévia de sa trajectoire pour satisfaire ce caprice, mais la présence de Lucia le retenait toujours, et avec un

mot au chien, ou un regard à la fenêtre, comme prétextes à son arrêt, il reprenait sa marche. Il y avait quelque chose de réprobateur dans le visage de sa cousine, mais son attitude, depuis peu, était si repoussante, qu'il n'avait plus aucune envie de reprendre leur familiarité première, et, désireux même de montrer qu'il ne se sentait pas d'obligations envers elle, il se tenait à l'écart. Il s'agissait là d'une épreuve silencieuse du pouvoir qu'exerçaient sur lui ces deux jeunes femmes. Elles le sentaient, instinctivement, et chacune essayait de conquérir. Lucia parla à plusieurs reprises, en s'efforçant d'être franche et aimable ; mais ses manières étaient guindées, et Coventry, après avoir poliment répondu, retombait dans le silence. Jean ne disait rien, mais appelait silencieusement l'attention du jeune homme par le charmant tableau qu'elle donnait d'elle-même ; les bribes de chansons qu'elle chantait doucement, comme si elle oubliait qu'elle ne fût pas seule, et une œillade timide, de loin en loin, mi-rêveuse, mi-joyeuse, qui était plus séduisante encore qu'une silhouette gracieuse ou une douce voix. Lorsqu'elle eut tourmenté Lucia et tenté Coventry pendant un temps suffisant, elle affirma calmement sa suprématie d'une manière qui sidéra sa rivale, qui ne connaissait pas le secret de sa naissance – secret qui était pour beaucoup dans l'attraction et le charme exercés sur le jeune homme. Laisant échapper une pelote de soie hors de son panier, elle la regarda rouler jusqu'au promeneur, qui la saisit et la lui rendit, avec une promptitude qui ajoutait de la grâce à ce minuscule service. Tandis qu'elle la prenait, elle dit, de cette manière ouverte qui ne manquait jamais de le séduire : “Je crois que vous devez être fatigué, mais si un peu d'exercice se révèle nécessaire, employez votre énergie à quelque chose, et remettez en ordre le panier de fils de soie de votre mère. Ils sont en désordre, et cela lui fera plaisir de savoir que vous avez fait cela, comme votre frère avait l'habitude de le faire.”

“Hercule au métier à tisser, dit gaiement Coventry, et il s'assit sur le siège tant convoité. Jean mit le panier sur ses genoux, et tandis qu'il examinait celui-ci, comme intimidé par sa tâche, elle se pencha en arrière et céda à un petit éclat de rire musical, agréable à entendre. Lucia resta muette de surprise à la vue de son fier et indolent cousin qui obéissait aux ordres d'une gouvernante, comme si c'était là son plus grand plaisir. En dix minutes, elle était aussi totalement oubliée que si elle avait été à des miles de là ; car Jean semblait dans son humeur la plus spirituelle et la plus enjouée, et comme elle traitait désormais le « jeune maître » comme un égal, il ne restait plus trace de la timidité soumise dont elle avait fait preuve auparavant. Pourtant, souvent, ses yeux s'abaissaient, elle changeait de couleur, et les saillies piquantes mouraient sur sa langue, lorsque Coventry, malgré lui, plongeait au fond de ces beaux yeux qui avaient, la dernière fois, brillé sur lui de manière si tendre, dans cette tragédie factice. Il ne pouvait l'oublier, et, bien que personne n'y fit allusion, le souvenir de cette précieuse soirée paraissait les hanter tous les deux, et diffuser un charme secret sur le moment

présent. Lucia supporta cela aussi longtemps qu'elle le put, puis quitta la pièce avec l'allure d'une princesse offensée ; mais Coventry ne la vit pas sortir, et Jean, quant à elle, fit semblant de ne pas la voir. Bella était profondément endormie, et avant qu'il sût comment cela s'était produit, il se retrouva à écouter l'histoire de la vie de sa compagne. Une triste histoire, narrée avec un art merveilleux, dans laquelle il fut bientôt absorbé. Le panier glissa discrètement de son genou ; le chien fut repoussé, et, se penchant en avant, il écouta passionnément la voix basse de la jeune fille détailler toutes les épreuves, la solitude et le deuil de sa courte vie. Au milieu d'un touchant épisode, elle sursauta, s'arrêta, et regarda droit devant elle, avec une expression de concentration qui se mua bientôt en une expression de profond mépris, et son œil se tourna vers Coventry tandis qu'elle disait, en pointant du doigt la fenêtre qui était derrière lui : "On nous regarde."

"Qui cela ?" demanda-t-il, sautant sur ses pieds avec colère.

"Chut, ne dites rien, laissez couler. J'ai l'habitude."

"Mais moi, non, et je n'ai pas l'intention de m'y soumettre. Qui était-ce, Jean ?" répondit-il avec animation.

Elle sourit avec un regard entendu en direction d'un ruban rose, qu'une petite rafale de vent soufflait vers eux, à travers la terrasse. Un sourcil froncé, noir, assombrit le visage du jeune homme qui s'élança sur la terrasse et fut bientôt hors de vue, en fouillant chaque buisson sur son passage.

Jean riait silencieusement à le voir ainsi, et se dit doucement, en regardant le ruban flottant : "Voici un incident des plus heureux, et une inspiration non moins heureuse. Oui, ma chère Mrs Dean, vous apprendrez que de jouer les espionnes ne va vous valoir, à vous et à votre maîtresse, que des ennuis. Vous n'avez pas voulu écouter les avertissements, et vous devez en assumer les conséquences, toute réticente que je sois à l'idée de blesser une digne créature comme vous."

Bientôt elle entendit Coventry qui revenait. Jean retint son souffle pour attraper au vol les premiers mots qu'il prononça, car il n'était pas seul.

"Puisque vous insistez pour dire qu'il s'agissait de vous et non de votre maîtresse, je n'irai pas plus loin, bien que j'aie toujours des soupçons. Dites à Miss Beaufort que je souhaite la voir quelques minutes dans la Bibliothèque. Allez, maintenant, Dean, et soyez plus prudente à l'avenir, si vous voulez rester dans ma maison."

La servante se retira, et le jeune homme entra, l'air à la fois irrité et austère.

"Je regrette d'avoir parlé, mais j'ai été surprise, et j'ai parlé sans réfléchir. Maintenant vous voilà fâché, et j'ai créé de nouveaux problèmes à cette pauvre Miss Lucia. Pardonnez-moi, comme je lui pardonne, et laissez couler. J'ai appris à supporter cette surveillance, et j'ai pitié de sa jalousie sans fondement", dit Jean, avec un air de remords.

“Je pardonnerai cette attitude infâmante, mais je ne puis l’oublier, et j’ai l’intention d’y mettre un terme. Je ne suis pas fiancé à ma cousine, comme je vous l’ai déjà dit, mais vous, comme tous les autres d’ailleurs, semblez vous obstiner à croire que je le suis. Jusqu’à présent je m’en souciais trop peu pour régler la question, mais à présent je vais faire la démonstration de ma liberté afin qu’il ne puisse rester aucun doute.”

Comme il prononçait le dernier mot, Coventry jeta à Jean un regard qui fit sur la jeune fille un étrange effet. Elle pâlit, son ouvrage tomba sur ses genoux, et ses yeux se levèrent vers lui, avec une expression d’interrogation passionnée, qui se mua peu à peu en un mélange de douleur et de pitié. Elle détourna la tête, et murmura sur un ton de tristesse attendrie : “Pauvre Lucia, qui la réconfortera ?”

Pendant un moment, Coventry se tint silencieux, comme s’il pesait le pour et le contre d’une funeste décision. Mais lorsque le soupir de compassion, échappé des lèvres de Jean, atteignit son oreille, il fit écho en lui, et il regretta à demi sa résolution. Puis ses yeux s’arrêtèrent sur la jeune fille devant lui, qui semblait si seule dans sa douce sympathie pour une autre, et son cœur le poussa vers elle. Un feu soudain s’alluma dans son œil, une chaleur soudaine remplaça la froide austérité de son visage, et sa voix ferme lui manqua soudain, tandis qu’il dit, très bas, mais avec beaucoup de passion : “Jean, j’ai essayé de l’aimer, mais je n’y arrive pas. Devrais-je la tromper, et me rendre malheureux, pour faire plaisir à ma famille ?”

“Elle est belle, et bonne, et vous aime tendrement ; n’a-t-elle aucun espoir ?” demanda Jean, immobile, pâle, mais très calme, bien qu’elle tînt une main sur son cœur, comme si elle avait besoin de le ralentir ou de dissimuler son emballement.

“Aucun”, répondit Coventry.

“Mais ne pouvez-vous apprendre à l’aimer ? Votre volonté est forte, et beaucoup d’hommes trouveraient cette tâche plutôt agréable.”

“Je ne puis, car quelque chose de plus fort que moi me contrôle.”

“Qu’est-ce donc ?”, demanda Jean, et ses yeux sombres se fixèrent sur lui, pleins d’une innocente perplexité.

Ses yeux à lui s’abaissèrent, et il dit précipitamment : “Je n’ose vous le dire encore.”

“Pardon ! Je n’aurais pas dû demander. Ne me consultez pas en cette matière, je ne suis pas la bonne personne pour vous conseiller. Je peux seulement dire qu’il me semble que tout homme, dont le cœur serait libre, serait heureux d’avoir une femme aussi belle que votre cousine.”

“Mon cœur n’est pas libre”, commença Coventry, en s’approchant d’un pas, et il ajouta d’une voix passionnée : “Jean, je dois parler ; écoutez-moi. Je ne puis aimer ma cousine, parce que je vous aime, vous.”

“Arrêtez !” Et Jean s’écarta, dans un geste impérieux. “Je ne vous écouterai pas tant que vous serez lié par une promesse à une autre. Rappelez-vous les souhaits de votre mère, les espoirs de Lucia, les derniers mots d’Edward, votre propre fierté, mon humble position. Vous vous oubliez, Mr Coventry. Réfléchissez bien avant de parler, soupesez le prix de cet acte, et souvenez-vous de qui je suis avant de m’insulter par une passion passagère, et de faux serments.”

“J’ai réfléchi, je soupèse le prix, et je jure que je désire vous faire la cour aussi humblement et honnêtement que si vous étiez n’importe quelle lady du pays. Vous parlez de ma fierté. Est-ce que je la rabaisse, en aimant celle qui est mon égale par le rang ? Vous parlez de votre humble situation, mais la pauvreté n’est pas une disgrâce, et le courage avec lequel vous la supportez la rend belle. J’aurais rompu avec Lucia avant de parler, si j’avais réussi à me contrôler moi-même. Ma mère vous aime, et se réjouira de mon bonheur. Edward doit me pardonner, car j’ai essayé de faire de mon mieux, mais l’amour est irrépessible. Dites-moi, Jean, suis-je en droit d’espérer ?”

Il avait saisi sa main et parlait avec impétuosité, le visage ardent, et la voix tendre, mais aucune réponse ne vint, car alors que Jean tournait vers lui son visage éloquent, pleine de honte virginale et d’amour timide, la silhouette guindée de Dean apparut à la porte, et sa voix sèche brisa le silence momentané, en disant durement :

“Miss Beaufort vous attend, Monsieur.”

“Allez, allez tout de suite, et soyez gentil, pour l’amour de moi, Gerald”, murmura Jean, car il se tenait comme sourd et aveugle à tout ce qui n’était pas sa voix et son visage à elle.

Tandis qu’elle approchait la tête pour murmurer, leurs joues se frôlèrent, et, sans la moindre considération pour Dean, il embrassa cette joue, passionnément, en murmurant sa réponse : “Ma petite Jean, pour l’amour de vous je ferais n’importe quoi.”

“Miss Beaufort vous attend. Dois-je lui dire que vous venez, Monsieur ?” demanda Dean, pâle et dévorée d’indignation.

“Oui, oui, je vais venir. Attendez-moi dans le jardin, Jean.”

Et Coventry se hâta de sortir, afin de se débarrasser au plus vite de cet entretien avec Lucia auquel il n’avait aucune envie de se rendre.

Tandis que la porte se refermait derrière lui, Dean marcha jusqu’à Miss Muir, tremblante de rage, et, plaquant une lourde main sur le bras de la jeune fille, elle dit tout bas : “Je m’attendais à ceci, habile créature que vous êtes. J’ai vu votre jeu et j’ai fait ce que j’ai pu pour le saper, mais vous êtes trop

vive pour moi. Vous pensez que vous l'avez entre vos mains. Mais vous vous trompez ; car aussi sûr que je m'appelle Hester Dean, je vous en empêcherai, ou Sir John le fera.”

“Enlevez votre main et traitez-moi avec le respect approprié, ou vous serez renvoyée de cette maison. Savez-vous qui je suis ?” et Jean se releva, d'un air hautain qui impressionna la femme plus encore que les mots prononcés. “Je suis la fille de Lady Howard, et, si j'en ai envie, je puis être la femme de Mr Coventry.”

Dean, stupéfaite, fit un pas en arrière, bien qu'elle ne fût qu'à moitié convaincue. Sa longue expérience de servante, aussi bien que sa prudence de femme, lui faisaient craindre d'outrepasser les bornes du respect, d'aller trop loin, et d'attirer des ennuis à sa maîtresse comme à elle-même. Ainsi, bien qu'elle ne crût pas Jean sur parole et qu'elle la haït plus que jamais, elle se contrôla. Lâchant une révérence, elle reprit son air habituel de déférence, et dit, humblement : “Je vous demande pardon, Miss. Si j'avais su, je me serais conduite différemment, bien sûr, mais les gouvernantes font en général tant de dégâts dans une maison, qu'on ne peut pas s'empêcher de s'en méfier. Je ne veux pas m'en mêler, ou montrer trop d'audace, mais comme j'aime beaucoup ma chère jeune lady, je me sens naturellement concernée, et je dois dire que Mr Coventry n'a pas agi en gentleman.”

“Pensez ce que vous voulez, Dean, mais je vous enjoins d'en dire le moins possible si vous avez le désir de rester. Je n'ai pas encore accepté la demande de Mr Coventry, et s'il choisit de ne pas honorer l'engagement que sa famille a pris pour lui, il me semble que c'est son droit le plus strict). Miss Beaufort ne se soucierait pas, je pense, de l'épouser contre son gré, simplement parce qu'il a pitié d'elle et de son amour malheureux”. Et, avec un sourire tranquille, Miss Muir sortit.

Chapitre VII : La Dernière Chance

« Elle le dira à Sir John, n'est-ce pas ? Alors je dois agir avant elle, et hâter les événements. Il vaudra mieux sécuriser le tout avant que le danger ne se précise. Ma pauvre Dean, vous ne faites pas le poids, mais vous savez vous rendre agaçante, à tout le moins. »

Ces pensées passèrent dans l'esprit de Miss Muir tandis qu'elle se dirigeait vers le hall, s'arrêtant un instant à la porte de la bibliothèque, dont sourdait un murmure de voix. Elle ne réussit à comprendre aucun mot, et n'eut qu'un instant pour s'arrêter, car le lourd pas de Dean la suivait. Se retournant, elle plaça une chaise devant la porte, et, faisant signe à la femme, elle dit en souriant : "Asseyez-vous ici et jouez les chiens de garde. Je vais chez Miss Bella, ainsi vous pouvez même piquer du nez si vous voulez."

"Merci, miss. J'attendrai ma jeune lady. Elle aura peut-être besoin de moi quand cette épreuve sera passée." Et Dean s'assit, l'air résolu.

Jean rit et continua, mais ses yeux brillaient d'une malice soudaine, et elle regarda par-dessus son épaule d'une façon qui présageait le pire pour la fidèle vieille servante.

"J'ai une lettre de Ned, et il y a un petit mot pour vous", cria Bella comme Jean entra dans le boudoir. "Ma lettre est très bizarre, hâtive, et ne contient aucune nouvelle, à part sa rencontre avec Sydney. J'espère que la vôtre est mieux, ou bien cela sera assez frustrant."

Comme le nom de Sydney franchissait les lèvres de Bella, toute couleur s'évanouit du visage de Miss Muir, et le billet fut secoué par le tremblement de sa main. Ses lèvres mêmes étaient blanches, mais elle dit calmement : "Merci. Comme vous êtes occupée, je vais aller lire ma lettre sur la pelouse." Et, avant que Bella ait pu dire un mot, elle était partie.

Jean se dépêcha de trouver un coin tranquille, puis elle déchira l'enveloppe et lut les quelques lignes raturées que la lettre contenait.

« J'ai vu Sydney; il m'a tout raconté ; et, aussi difficile qu'il fût de le croire, il était impossible de douter de lui, car il avait découvert des preuves irréfutables. Je ne fais pas de reproches, je ne demande aucun aveu, aucune réparation, mais je ne peux oublier que je vous ai jadis aimée. Je vous donne trois jours pour trouver une nouvelle maison, avant que je revienne pour dire à la famille qui vous êtes. Partez tout de suite, je vous en conjure, et épargnez-moi la douleur d'assister à votre disgrâce. »

Lentement, posément, elle relut la lettre deux fois, puis s'assit, immobile, les sourcils froncés dans une profonde réflexion. Enfin elle prit une grande inspiration, déchira le billet, et se leva. Elle marcha lentement en direction du Manoir, se disant : "Trois jours, seulement trois jours ! Est-il

possible d'accomplir la chose en un laps de temps si court ? Il le faut, si l'esprit et la volonté peuvent le faire, car c'est ma dernière chance. Si cela échoue, je ne retournerai pas à mon ancienne vie, mais j'en finirai tout de suite."

Les dents serrées, les mains crispées, comme si un souvenir se rappelait soudain à elle, elle poursuivit son chemin, à travers le crépuscule, vers Sir John qui l'attendait avec impatience.

"Vous avez l'air fatigué, ma chère. Ne vous tracassez pas pour la lecture ; reposez-vous, et oubliez le livre", dit-il gentiment, quand il vit son expression soucieuse.

"Merci, Monsieur. Je suis fatiguée, mais j'aimerais mieux lire, ou le livre ne sera pas fini avant mon départ."

"Votre départ, mon enfant ? Mais où allez-vous ?" demanda Sir John, en la considérant avec anxiété tandis qu'elle s'asseyait.

"Je vous le dirai tout à l'heure, Monsieur". Et Jean ouvrit le livre et lut pendant un petit moment.

Mais le charme habituel s'était envolé ; il n'y avait aucun esprit dans la voix de la lectrice, aucun intérêt dans le visage de l'auditeur, et bientôt il dit abruptement : "Ma chère, arrêtez-vous, je vous prie ! Je ne puis vous écouter avec l'esprit préoccupé. Qu'est-ce qui vous trouble ? Parlez à votre ami, et laissez-le vous réconforter."

Comme ces mots pleins de bonté arrivaient à elle, Jean lâcha le livre, se couvrit le visage, et pleura si amèrement que Sir John en fut vraiment alarmé ; car une telle démonstration était doublement émouvante de la part d'une jeune femme qui était d'ordinaire tout sourire. Il tenta de l'apaiser, et ses mots devinrent plus tendres, et sa sollicitude de doubla d'une angoisse plus que paternelle, et son bon cœur fut submergé de pitié et d'affection pour la jeune éplorée. Tandis qu'elle se calmait, il la supplia de lui parler ouvertement, lui promit de l'aider et de la conseiller, de quelque affliction ou de quelque faute qu'il pût s'agir.

"Ah, vous êtes trop bon, trop généreux ! Comment puis-je m'en aller en laissant mon seul ami ?" soupira Jean, en essuyant ses larmes et en levant les yeux vers lui avec gratitude.

"Ainsi, vous avez un peu d'affection pour le vieil homme ?" dit Sir John avec une expression passionnée, et une involontaire pression sur la main qu'il tenait.

Jean détourna la tête, et répondit très bas : "Nul n'a jamais été aussi bon avec moi que vous. Je ne puis exprimer à quel point vous m'êtes cher".

Sir John était un peu sourd, par moments, mais cela, il l'entendit, et en parut bien content. Il avait été plutôt pensif, ces derniers temps, s'était vêtu avec un soin inaccoutumé, s'était montré particulièrement galant et joyeux lorsque les jeunes dames lui rendaient visite, et plus d'une fois,

lorsque Jean faisait une pause dans sa lecture pour poser une question, il avait été obligé de confesser qu'il n'avait pas écouté ; cependant, comme elle le savait pertinemment, ses yeux étaient restés fixés sur elle. Depuis la découverte des origines de la jeune femme, les manières de Sir John étaient devenues particulièrement affables, et, par de nombreux petits gestes, il avait prouvé son intérêt et sa bienveillance. Maintenant, lorsque Jean parlait de partir, une panique le prenait, et il lui semblait que la désolation était sur le point de s'abattre sur le vieux Manoir. Quelque chose dans son agitation inhabituelle le frappait, lui paraissait étrange, et excitait sa curiosité. Elle ne lui avait jamais paru plus intéressante que maintenant, tandis qu'elle était assise près de lui, les yeux pleins de larmes, et le cœur empli d'un doux trouble qu'elle n'osait pas confesser.

“Dites-moi tout, mon enfant, et laissez votre ami vous aider s'il le peut.” Auparavant, il disait plutôt “père” ou “le vieil homme”, mais depuis peu, il parlait toujours de lui-même en disant “votre ami”.

“Je vous le dirai, car je n'ai personne d'autre vers qui me tourner. Je dois partir parce que Mr Coventry a été assez faible pour tomber amoureux de moi.”

“Quoi, Gerald ?” s'écria Sir John, stupéfait.

“Oui, il me l'a dit aujourd'hui, et m'a laissée pour rompre avec Lucia, aussi je me suis précipitée vers vous pour m'aider à l'empêcher de ruiner les espoirs et les plans de sa mère.”

Sir John avait sauté sur ses pieds et faisait les cents pas le long de la pièce, mais lorsque Jean se tut, il se tourna vers elle, et dit, avec un visage altéré :

“Alors, vous ne l'aimez pas ? Est-ce possible ?”

“Non, je ne l'aime pas”, répondit-elle promptement.

“Il est pourtant tout ce que les femmes trouvent attirant, en général. Comment se fait-il que vous n'y soyez pas sensible, Jean ?”

“J'aime quelqu'un d'autre”, fut la réponse, à peine audible.

Sir John revint s'asseoir avec l'air d'un homme décidé à percer un mystère, si cela se pouvait.

“Il serait injuste de vous laisser souffrir de la folie de ces garçons, ma petite fille. Ned est parti, et j'étais sûr que Gerald ne risquait rien ; mais maintenant que son tour est venu, je suis perplexe, car il est impossible de l'envoyer au loin.”

“Non, c'est moi qui dois partir ; mais c'est si dur de quitter ce foyer sûr et heureux, et d'errer à nouveau de par le monde, si vaste et si froid. Vous avez tous été bons pour moi, et voilà que la séparation me brise le cœur.”

Un sanglot acheva le discours, et la tête de Jean retomba à nouveau dans ses mains. Sir John la considéra un moment, et son beau vieux visage était plein d'une émotion sincère, lorsqu'il dit lentement :

"Jean, resterez-vous et serez-vous la fille d'un vieil homme solitaire ?"

"Non, Monsieur", fut la réponse inattendue.

"Et pourquoi pas ?" demanda Sir John, l'air surpris, mais plutôt content que fâché. "Parce que je ne pourrais pas être une fille pour vous ; et même si je le pouvais, ce ne serait pas sage, car les mauvaises langues diraient que vous n'étiez pas assez vieux pour être le père adoptif d'une fille comme moi. Sir John, toute jeune que je suis, je connais bien le monde, et je suis sûre que ce plan, plein de bonté, est impraticable ; mais je vous en remercie du fond de mon cœur."

"Où allez-vous aller, Jean ?" demanda Sir John après un silence.

"A Londres, où j'essaierai de trouver une situation où je ne puis faire de mal à personne."

"Sera-t-il difficile de trouver un nouveau foyer ?"

"Oui. Je ne puis demander à Mrs Coventry de me recommander, lorsque j'ai innocemment apporté tant de troubles dans sa famille ; et Lady Sydney est partie, aussi, je n'ai pas d'ami."

"Sauf John Coventry. J'arrangerai cela. Quand partirez-vous, Jean ?"

"Demain."

"Déjà !" Et la voix du vieil homme trahit le trouble qu'il essayait de dissimuler.

Jean était redevenue très calme, mais c'était le calme du désespoir. Elle avait espéré que ses premières larmes entraîneraient l'aveu qu'elle attendait. Mais cela n'avait pas été le cas, et elle commençait à craindre que sa dernière chance fût en train de lui filer entre les doigts. Le vieil homme l'aimait-il ? Si c'était le cas, pourquoi se taisait-il ? Dans sa passion à saisir n'importe quelle occasion, elle était à l'affût de tout indice d'espoir, de tout mot, regard, ou geste, propice, et chacun de ses nerfs était tendu à bloc.

"Jean, puis-je vous poser une question ?" dit Sir John.

"Tout ce que vous voudrez, Monsieur."

"Cet homme que vous aimez, ne peut-il vous aider ?"

"Il pourrait s'il savait, mais il ne doit pas l'apprendre."

"S'il savait quoi ? Vos ennuis présents ?"

"Non, mon amour pour lui."

"Il ne sait pas, donc ?"

"Non, grâce à Dieu. Et il ne le saura jamais."

"Pourquoi ?"

“Parce que je suis trop fière pour le reconnaître.”

“Il vous aime, mon enfant ?”

“Je ne sais – je n’ose l’espérer”, murmura Jean.

“Ne puis-je vous aider en ceci ? Croyez-moi, je désire vous voir en sûreté et heureuse. N’y a-t-il rien que je puisse faire ?”

“Rien, rien.”

“Puis-je connaître son nom ?”

** vincent reprendre l’enregistrement ici **

“Non, non ! Laissez-moi partir ; je ne peux supporter cet interrogatoire !” Et le visage bouleversé de Jean l’avertit qu’il ne fallait pas continuer dans cette voie.

“Pardonnez-moi, et laissez-moi faire ce que je peux. Restez ici tranquillement. Je vais écrire une lettre à un bon ami à moi, qui vous trouvera un foyer, si vous nous quittez.”

Sir John passa dans son cabinet de travail, et Jean le regarda lui jeta un regard de désespoir, se tordant les mains, et se disant : “Tout mon art m’abandonne-t-il quand j’en ai le plus besoin ? Comment puis-je lui faire comprendre, sans toutefois outrepasser les limites de la modestie d’une jeune fille ? Il est si aveugle, si timide, ou si idiot qu’il ne va rien comprendre ; et le temps file. Que pourrais-je faire pour lui ouvrir les yeux ?”

Ses propres yeux firent le tour de la pièce, à la recherche d’une aide de la part des objets inanimés, et elle la trouva bientôt. Juste derrière le divan sur lequel elle était assise était suspendue une petite miniature de Sir John. Au début, ses yeux s’arrêtèrent dessus, car il y avait un contraste entre la placide beauté de la miniature et la pâleur et le trouble inhabituels du visage vivant qu’elle apercevait à travers la porte ouverte, alors que le vieil homme était assis à son bureau et essayait d’écrire tout en jetant des regards furtifs à la jeune fille qu’il avait laissée derrière lui. Affectant de ne pas se rendre compte de ces regards, Jean fixa la miniature comme si elle oubliait tout le reste, et, soudain, comme si elle obéissait à une impulsion soudaine, elle la prit, la regarda longuement et amoureusement, et, en secouant ses boucles devant son visage comme pour dissimuler ce geste, elle la pressa contre ses lèvres et parut pleurer sur elle dans un paroxysme incontrôlable de tendre douleur. Un bruit la fit sursauter, et, avec un air coupable, elle se tourna pour replacer le portrait ; mais il lui tomba des mains, ce qui lui fit pousser un faible cri et cacher son visage, car Sir John était debout devant elle, avec une expression qui ne pouvait la tromper.

“Jean, pourquoi avez-vous fait cela ?” demanda-t-il d’une voix agitée et fervente.

Pas de réponse: la jeune fille, s'enfonça encore plus dans le divan, la tête baissée comme si elle était submergée par la honte. Il posa la main sur la tête de la jeune femme, et penchant lui aussi la sienne, il murmura : "Dites-moi, est-ce que son nom est John Coventry ?"

Toujours pas de réponse, mais un bruit étouffé trahit le fait que ces mots étaient arrivés à destination.

"Jean, dois-je retourner là-bas et écrire la lettre, ou puis-je rester pour vous dire que le vieil homme a pour vous beaucoup plus que l'amour d'un père"

Elle ne parla pas, mais une petite main surgit du rideau de ses cheveux, et se tendit vers lui comme pour le retenir. Avec une exclamation étouffée, il la saisit, releva la jeune fille dans ses bras, et sa chevelure grise se posa sur la chevelure blonde. Il était trop heureux pour parler. Pendant un moment, Jean Muir savoura sa victoire ; puis, craignant qu'un soudain incident vînt tout compromettre, elle se hâta de sécuriser sa position. Relevant vers lui des yeux pleins d'une timidité feinte et d'une affection à-demi avouée, elle dit doucement : "Pardonnez-moi de n'avoir pas su le cacher mieux. Je voulais partir et ne jamais en parler, mais vous avez été si bon que cela a rendu la séparation doublement difficile. Pourquoi avez-vous posé de si dangereuses questions ? Pourquoi me regardiez-vous, alors que vous étiez censé écrire une lettre pour ma démission ?"

"Comment pouvais-je rêver que vous m'aimiez, Jean, quand vous avez refusé la seule offre que j'ai osé vous faire ? Pouvais-je être assez présomptueux pour m'imaginer que vous rejetiez deux jeunes amants pour un vieil homme comme moi ?" demanda Sir John, en la caressant.

" Vous n'êtes pas vieux à mes yeux, vous êtes tout ce que j'aime et que j'honore !" interrompit Jean avec une note de remords authentique, tandis que cet honorable gentleman lui donnait son cœur et sa maison, bien loin de se douter qu'on le trompait. "C'est moi qui suis présomptueuse d'oser aimer quelqu'un qui se trouve si haut au-dessus de moi. Mais j'ignorais à quel point je tenais à vous avant de penser que je devais partir. Je ne devrais pas accepter un tel bonheur. Je n'en suis pas digne ; et vous regretterez votre bonté envers moi quand le monde vous blâmera de donner un foyer à quelqu'un d'aussi pauvre, d'aussi simple, d'aussi humble que moi."

"Chut, ma chérie, je n'ai que faire des stupides cancans du monde. Si vous êtes heureuse ici, laissons les mauvaises langues s'en donner à cœur joie. Je serai trop occupé à savourer le rayon de soleil de votre présence pour remarquer quoi que ce soit autour de moi. Mais, Jean, êtes-vous bien sûre de m'aimer ? Cela semble incroyable que je gagne un cœur qui a été si froid pour des hommes plus jeunes et meilleurs que je ne suis."

“Cher Sir John, soyez sûr de ceci, je vous aime sincèrement. Je ferai de mon mieux pour être une bonne épouse pour vous, et je vous prouverai que, malgré mes nombreux défauts, je possède la vertu de la gratitude.”

S'il avait su la détresse dans laquelle elle se trouvait, il aurait compris la cause de la ferveur soudaine de ses paroles, l'intense gratitude qui brillait sur son visage, l'humilité sincère qui la poussait à se baisser et à embrasser la main généreuse qui lui donnait tant. Pendant quelques instants, elle savoura et le laissa savourer, sans le déranger, le bonheur présent. Mais l'anxiété qui la dévorait, le danger qui la menaçait, la rappelèrent bientôt à l'ordre et la forcèrent à arracher encore davantage au cœur sans défiance qu'elle avait conquis.

“Plus besoin de lettres, maintenant”, dit Sir John, tandis qu'ils se tenaient côte à côte, dans le clair de lune estival qui illuminait toute la pièce. “Vous avez trouvé un foyer pour la vie ; et j'espère qu'il s'agira d'un foyer heureux.”

“Ce n'est pas encore mon foyer, et il me vient l'étrange pressentiment qu'il ne le sera jamais”, répondit-elle tristement.

“Pourquoi, mon enfant ?”

“Parce que j'ai un ennemi qui va essayer de détruire ma paix, de verser du poison dans votre esprit pour vous dresser contre moi, et de me chasser de mon paradis, afin que je souffre à nouveau tout ce que j'ai déjà souffert l'an passé.”

“Vous voulez dire, ce fou de Sydney dont vous m'avez parlé ?”

“Oui. Dès qu'il entendra parler de cette bonne fortune échue à la pauvre petite Jean, il va se hâter de la gâcher. Il est ma malédiction ; je ne peux pas lui échapper, et partout où il va, mes amis m'abandonnent ; car il a le pouvoir et en use pour me détruire. Laissez-moi partir et me cacher avant qu'il arrive, car, maintenant que j'ai votre confiance, cela me brisera le cœur de vous voir vous méfier et vous détourner de moi, au lieu de me chérir et de me protéger.”

“Ma pauvre enfant, vous êtes superstitieuse. Calmez-vous. Personne ne vous fera de mal, personne n'oserait s'y risquer. Et quant à vous abandonner, voilà qui ne sera bientôt plus en mon pouvoir, si je parviens à mes fins.”

“Comment cela, cher Sir John ?” demanda Jean, le cœur baigné d'un flot de soulagement intense, car les difficultés s'aplanissaient sous ses pas.

“Je vais vous prendre pour femme immédiatement, si je le peux. Cela vous libérera de l'amour de Gerald, cela vous protégera des persécutions de Sydney, cela vous donnera un foyer sûr, et, à moi, le droit de vous chérir et de vous défendre corps et âme. Voulez-vous qu'il en soit ainsi, mon enfant ?”

“Oui, mais, oh, souvenez-vous que je n’ai d’autre ami que vous ! Promettez-moi de m’être fidèle jusqu’à la fin, de croire en moi, de me faire confiance, de me protéger et de m’aimer, en dépit de toutes les infortunes, de toutes les fautes et de toutes les folies. Je serai d’une loyauté inébranlable pour vous, et je rendrai votre vie aussi heureuse qu’elle mérite de l’être. Echangeons ces serments maintenant, et ne les violons pas, jusqu’à la fin.”

Son air solennel toucha Sir John. Trop droit et trop honorable lui-même pour suspecter la fausseté chez les autres, il vit dans les mots de Jean l’impulsion naturelle d’une jeune fille charmante, et, prenant la main qu’elle lui tendait dans les deux siennes, il promit tout ce qu’elle demandait, et respecta cette promesse jusqu’au bout. Elle s’arrêta un instant, le visage pâle et comme absent, comme si elle se cherchait elle-même, puis elle releva la tête, résolument, vers le visage confiant au-dessus d’elle, et elle fit une promesse, qu’elle honora fidèlement dans les années qui suivirent.

“Et quand nous marierons-nous, mon cher trésor ? Je vous laisse le décider, mais que ce soit bientôt, ou quelque joyeux jeune amant va faire son apparition et vous voler à moi”, dit Sir John, joueur, avide de dissiper l’expression sombre qui avait voilé le visage de Jean.

“Pouvez-vous garder un secret ?” demanda-t-elle en souriant, et elle était à nouveau tout à fait elle-même et charmante. “

“Mettez-moi à l’épreuve”.

“Je vais le faire. Edward rentre à la maison dans trois jours. Je dois être partie avant son arrivée. Ne le dites pas aux autres ; il veut leur faire la surprise. Et si vous m’aimez, ne dites à personne que nous allons nous marier. Ne montrez pas que vous avez de l’amour pour moi avant que je sois réellement à vous. Il y aurait tant de remue-ménage, de remontrances, d’explications et de reproches, que cela m’épuiserait et que je m’enfuirais pour éviter cette épreuve. Mon souhait serait d’aller demain dans quelque endroit tranquille et de vous y attendre. Je ne connais rien à ce genre de choses, je ne peux pas vous dire quand nous pouvons être mariés au plus vite - pas avant des semaines, à mon avis.”

“Demain, si nous le voulons. Une licence spéciale permet aux gens de se marier où et quand ils le souhaitent. Mon plan est meilleur que le vôtre. Ecoutez, et dites-moi s’il vous semble réalisable. J’irai en ville demain, obtenir cette licence, j’inviterai mon ami, le Révérend Paul Fairfax, à me raccompagner à la maison, et demain soir vous me rejoindrez à votre heure habituelle et, en la présence de mes discrets vieux serviteurs, vous ferez de moi l’homme le plus heureux d’Angleterre. Est-ce que cela vous convient, Lady Coventry ?”

Le plan, qui paraissait concorder parfaitement à ses vues ; le nom, qui était le sommet de ses ambitions, et la sensation bénie d’être en sécurité, inondèrent Jean Muir d’une satisfaction si intense

que des larmes sincères perlèrent à ses yeux, et le joyeux assentiment qu'elle donna était le mot le plus vrai qui eût passé ses lèvres depuis plusieurs mois.

"Nous partirons à l'étranger, ou en Ecosse, pour notre lune de miel, en attendant que la tempête se calme", dit Sir John, tout à fait conscient que son mariage précipité allait surprendre et offenser tout son cercle social, et aussi désireux que Jean de fuir cette première agitation.

"En Ecosse, s'il vous plaît. J'aimerais voir la maison de mon père", dit Jean, qui avait trop peur de rencontrer Sydney sur le continent.

Ils parlèrent un peu plus longtemps, afin d'organiser les choses. Sir John était si décidé à hâter l'évènement que Jean n'eut rien à faire d'autre qu'à acquiescer à ses suggestions. Une peur, seulement, la taraudait. Si Sir John allait en ville, il risquait de rencontrer Edward, et d'écouter et de croire ses déclarations. Alors, tout serait perdu. Mais le risque valait la peine d'être pris, pour que le mariage puisse être hâté et sécurisé ; éviter que cette rencontre ait lieu était donc tout ce dont Jean devait se préoccuper. Comme ils marchaient dans le parc – Sir John insista pour la raccompagner chez elle – elle dit, en s'accrochant à son bras :

"Cher ami, il faut que vous gardiez quelque chose en tête, ou il se pourrait que nos plans échouent et que nous soyons ennuyés. Evitez vos neveux ; vous êtes si honnête que votre visage vous trahirait. Ils m'aiment, tous les deux, ils ont tous les deux le sang chaud, et dans leur première colère, ils pourraient s'avérer violents. Vous ne devez encourir aucun danger, aucun manque de respect, au nom de moi ; ainsi, évitez-les jusqu'à ce que nous soyons en sûreté - surtout Edward. Il va avoir l'impression que son frère l'a trompé, et que vous avez réussi là où il a échoué. Cela va l'irriter, et je crains une scène orageuse. Promettez-moi de les éviter tous les deux pendant un jour ou deux ; ne les écoutez pas, ne les voyez pas, ne leur écrivez pas ni ne lisez leurs lettres. C'est idiot, je sais, mais vous êtes tout ce que j'ai, et je suis hantée par l'étrange pressentiment que je suis sur le point de vous perdre."

Touché et flatté par sa tendre sollicitude, Sir John promit tout, même s'il ne prenait pas ses peurs au sérieux. L'amour aveugla le bon gentleman sur la nature très singulière de cette requête ; la nouveauté, le romanesque, le secret de l'affaire le charmaient et le désorientaient en même temps ; et le fait de savoir qu'il avait triomphé de trois jeunes et ardents rivaux caressait sa vanité plus qu'il ne l'eût admis. Il se sépara de la jeune fille à la porte du jardin, et retourna chez lui, avec le sentiment d'être un jeune homme, en flânant, en fredonnant une chanson d'amour, totalement oublieux de l'humidité du soir, de la goutte, et des cinquante-cinq ans qui pesaient si peu sur ses épaules depuis que les bras de Jean s'y étaient posés. Elle se dépêcha de rentrer, désireuse d'éviter Coventry, mais il l'attendait, et elle ne put échapper à cet entretien.

“Comment avez-vous pu trainer si longtemps, et me faire languir ?” dit-il avec reproche, en prenant sa main et en essayant de deviner son visage dans l’ombre du bord de son chapeau. “Venez vous reposer à la grotte. J’ai tant à vous dire, tant à écouter, tant à savourer.”

“Pas maintenant ; je suis trop fatiguée. Laissez-moi aller dormir. Demain, nous parlerons. Il fait humide et froid, et toute cette inquiétude m’a donné mal à la tête.”

Jean avait parlé d’un ton las, mais avec une pointe d’irritation, et Coventry, s’imaginant qu’elle était vexée qu’il ne soit pas venu la chercher, se hâta de s’expliquer avec une tendre ferveur.

“Ma pauvre petite Jean, vous avez bien besoin de repos. Nous vous épuisons, nous tous, et vous ne vous plaignez jamais. J’aurais dû me présenter pour vous raccompagner, mais Lucia m’a retenu, et quand j’ai pu partir, j’ai vu que mon oncle m’avait devancé. Je vais devenir jaloux du vieil homme s’il est si dévoué. Jean, dites-moi une chose avant que nous nous séparions ; je suis libre comme l’air, maintenant, et j’ai le droit de parler. M’aimez-vous ? Suis-je l’heureux homme qui a conquis votre cœur ? J’ose le penser, croire que votre visage révélateur vous a trahie, et espérer que j’ai gagné ce que le pauvre Ned et l’impétueux Sydney ont perdu.”

“Avant que je réponde, racontez-moi votre entrevue avec Lucia, j’ai le droit de savoir”, dit Jean.

Coventry hésita, car la pitié et le remords se disputaient son cœur quand il repensait à la douleur de la pauvre Lucia. Jean tenait à entendre l’humiliation de sa rivale. Elle fronça les sourcils devant le silence du jeune homme, puis elle leva son visage, couronné de son plus doux sourire, posa la main sur le bras du jeune homme, et dit, en accentuant très efficacement le prénom, qu’elle prononça d’une façon mi-timide, mi-amoureuse : “S’il vous plaît, Gerald, dites-le-moi.”

Il ne put résister au regard, au toucher, au ton, et, prenant la petite main dans la sienne, il dit rapidement, comme si cela le rebutait : “Je lui ai dit que je ne l’aimais pas, que je ne pouvais pas l’aimer ; que je m’étais rendu au désir de ma mère, et que, pendant un moment, m’étais senti tacitement lié à elle, bien qu’aucun mot n’ait jamais été échangé entre ma mère et moi. Je lui ai dit que maintenant, je demandais ma liberté, et que je regrettais que cette séparation ne soit pas issue d’un commun accord.”

“Et elle – qu’a-t-elle dit ? Comment l’a-t-elle pris ?” demanda Jean, sentant dans son cœur de femme toute la profondeur de la blessure que cet aveu avait infligé à Lucia.

“Pauvre fille ! C’était difficile à encaisser, mais sa fierté l’a soutenue, jusqu’à la fin. Elle a admis qu’aucun serment ne me retenait, a nié toute prétention que mon comportement passé aurait pu lui donner, et a exprimé le souhait que je trouve une autre femme capable de m’aimer aussi sincèrement, aussi tendrement, qu’elle l’avait fait. Jean, je me sentais comme un monstre ; et

pourtant je ne lui ai jamais rien promis, je ne l'ai jamais vraiment aimée, et j'avais parfaitement le droit de la quitter, si j'en avais envie."

"A-t-elle parlé de moi ?"

"Oui."

"Qu'a-t-elle dit ?"

"Dois-je vous le rapporter ?"

"Oui, rapportez-moi tout. Je sais qu'elle me hait et je lui pardonne, sachant que je haïrais moi-même toute femme que vous aimeriez."

"Etes-vous jalouse, ma chère ?"

"De vous, Gerald ?"

Et les beaux yeux le regardèrent, avec un éclat qui semblait être la lumière de l'amour.

"Vous faites déjà de moi votre esclave, dit Coventry. Comment vous y prenez-vous ? Je n'ai jamais obéi à aucune femme avant vous. Jean, je pense que vous êtes une sorcière. L'Ecosse abrite des créatures étranges et inquiétantes, qui prennent des formes charmantes pour ensorceler les pauvres âmes faibles. Etes-vous l'une de ces belles perfides ?"

"Vous me flattez", dit la jeune fille en riant. « Je suis une sorcière, et un jour mon déguisement s'envolera et vous me verrez telle que je suis, vieille, laide, mauvaise et perdue. Prenez garde à moi, alors. Je vous aurai prévenu. Aimez-moi à vos risques et périls."

Coventry s'était figé à ces mots, et la regardait d'un air un peu inquiet, conscient d'une fascination qui faisait sa conquête, mais non pas son bonheur. Il était possédé d'une excitation fiévreuse, mais voluptueuse, qui le mettait dans une humeur téméraire, et le rendait désireux d'abolir le passé par n'importe quel acte irréfléchi, n'importe quelle expérience nouvelle liée à sa passion. Jean le considéra d'un air mélancolique, et presque affligé, pendant un bref moment ; puis un étrange sourire éclata sur son visage, tandis qu'elle parlait d'un ton de moquerie malicieuse, sous laquelle pointait l'amertume d'une triste vérité. Coventry avait l'air à demi-ensorcelé, et ses yeux erraient entre le visage mystérieux de la jeune fille et la fenêtre légèrement éclairée derrière les rideaux de laquelle la pauvre Lucia cachait son cœur souffrant, et récitait pour lui ces tendres prières que les femmes amoureuses adressent à ceux dont les péchés sont pardonnés au nom de l'amour. Son cœur fut rongé de remords, et un sentiment de répulsion momentanée l'envahit soudain devant le visage de Jean. Elle le vit, en éprouva de la colère, aussitôt tempérée cependant par le soulagement qu'elle éprouvait ; car maintenant que sa propre sécurité était presque assurée, elle ne ressentait plus le besoin de causer du tort, mais éprouvait plutôt le désir de défaire ce qui était déjà fait ; et d'être en paix avec tout le monde. Pour lui rappeler ce qu'il lui devait, elle soupira et continua de marcher,

disant, avec une politesse un peu froide : “Me direz-vous ce que je vous demande, avant que je réponde à votre question, Mr Coventry ?”

“Ce que Lucia a dit de vous ? Eh bien, ceci. “Prenez garde à Miss Muir. Nous nous sommes instinctivement méfiés d’elle alors qu’il n’y avait aucune raison pour cela. Je crois en l’instinct, et le mien n’a jamais varié, car elle n’a pas essayé de me détromper. Son art est extraordinaire ; je le sens mais ne peux l’expliquer ou le détecter, sauf dans le déroulement des événements que sa main semble guider. Nous sommes tous bien changés, et c’est l’œuvre de cette fille. Moi, elle ne peut plus me faire davantage de mal ; vous, elle sera votre ruine, si elle le peut. Prenez garde à elle tant qu’il en est temps, ou vous vous repentirez amèrement de votre engouement aveugle.”

“Et quelle réponse lui avez-vous faite ?” demanda Jean, voyant que les mots franchissaient avec peine les lèvres de Coventry.

“Je lui ai dit que je vous aimais malgré moi, et ferais de vous ma femme quelque opposition que je puisse rencontrer. Et maintenant, Jean, votre réponse.”

“Donnez-moi trois jours pour y réfléchir. Bonne nuit.” Et elle glissa loin de lui, et disparut dans la maison, le laissant rôder là pendant la moitié de la nuit, tourmenté de remords et d'angoisse. Dès que Jean n’était plus là pour la déjouer avec son art, son ancienne méfiance reprenait tous ses droits.

Chapitre VIII : Suspense

Toute la journée suivante, Jean fut dans un état d'intense anxiété, car chaque heure qui passait la rapprochait de la crise, et chaque heure pouvait lui apporter la défaite, car le talent le plus subtil est souvent mis en échec par quelque accident imprévu. Elle souhaitait s'assurer elle-même que Sir John était parti, mais aucune servante n'allait et venait, ce jour, et elle ne put trouver aucun prétexte pour aller à la pêche aux renseignements en appelant un domestique. Elle n'osait pas y aller elle-même, de peur que cet acte inhabituel ne suscite de la suspicion, car elle ne se rendait jamais chez Sir John avant le soir. Même si elle avait décidé de tenter l'aventure, il n'y avait plus de temps pour cela, car Mrs Coventry était dans un de ses états nerveux, et personne d'autre que Miss Muir n'était capable de la divertir ; Lucia était malade, et Miss Muir devait donner les ordres ; Bella avait un travail à faire, et Jean devait l'aider. Coventry traina autour de la maison pendant des heures, mais Jean n'osa pas le faire appeler, de peur de lui dévoiler un indice de la vérité. Il avait pris son cheval pour se rendre à ses nouveaux devoirs quand il vit que Jean ne descendait pas, et le jour s'étirait péniblement. Le soir tomba enfin, et comme Jean s'habillait pour le dîner, elle se reconnut à peine dans le miroir, tant l'excitation mettait de couleur et d'éclat à son visage. Se souvenant du mariage qui devait avoir lieu ce soir même, elle enfila une simple robe blanche et ajouta un petit bouquet de roses blanches dans son corsage et ses cheveux. Elle portait souvent des fleurs, mais en dépit de sa volonté de paraître comme d'habitude, les premiers mots de Bella quand elle fit son entrée dans le salon furent : "Oh, Jean, regardez, vous ressemblez à une mariée, il ne vous manque plus qu'un voile et des gants !"

"Tu oublies un menu détail, Bell, dit Gerald, ses yeux s'allumant à la vue de Miss Muir.

"Quoi donc ? " demanda sa sœur.

"Un marié."

Bella regarda Jean pour voir sa réaction, mais elle paraissait maîtresse d'elle-même lorsqu'elle fit un de ses sourires soudains, et dit simplement : "Ce menu détail sera trouvé, sans aucun doute, quand le moment viendra. Est-ce que Miss Beaufort est trop malade pour dîner ?"

"Elle vous prie de l'excuser, et a dit qu'elle pensait que vous seriez d'accord pour vous asseoir à sa place"

Tandis que l'innocente Bella transmettait ce message, Jean jeta un coup d'œil à Coventry, qui évita son regard et parut mal à l'aise.

Un peu de remords lui fera du bien, et le prépare au repentir qui suivra le grand coup d'état, se dit-elle à elle-même, et elle fut particulièrement gaie au dîner, bien que Coventry regardât souvent la chaise vide de Lucia, comme si elle lui manquait. Aussitôt qu'ils quittèrent la table, Miss Muir envoya Bella auprès de sa mère ; et, sachant que Coventry ne trainerait pas longtemps devant son verre de vin, elle se hâta de sortir du Manoir. Un serviteur flânait à la porte, et elle lui demanda, d'un ton pressant malgré tous les efforts qu'elle fit pour paraître calme : "Est-ce que Sir John est chez lui ?"

"Non, miss, il vient juste de partir pour la ville."

"Il vient juste de partir ? Quand cela ?" s'écria Jean, dont le soulagement à l'idée qu'il était parti venait de le céder à la surprise qu'il fût parti si tard.

"Il y a une demi-heure, par le dernier train, miss."

"Je croyais qu'il devait partir ce matin tôt, il m'avait dit qu'il serait de retour ce soir."

"Je crois qu'il avait l'intention de partir, mais qu'il a été retenu par une visite. L'intendant est venu pour affaires, et un tas de gentlemen sont venus, ainsi Sir John n'a pas pu partir avait la soirée, alors qu'il n'était pas du tout en état de partir, épuisé, et loin d'être en forme."

"Pensez-vous qu'il risque d'être malade ? Avait-il l'air malade ?" Et un frisson de peur traversa Jean tandis qu'elle parlait, à l'idée que la mort pourrait lui dérober son trophée.

"Eh bien, vous savez, miss, la hâte, quelle qu'elle soit, est mauvaise pour les gentlemen âgés qui font de l'apoplexie. Sir John a été inquiet toute la journée, et il n'était pas lui-même. Je voulais qu'il emmène son valet, mais il n'a pas voulu, et il est parti (tout) rouge et comme excité. Cela m'inquiète, car je sais que quelque chose cloche, pour qu'il parte comme ça en toute hâte sans personne."

"Quand sera-t-il de retour, Ralph ?"

"Demain midi, si possible ; le soir, certainement. C'est ce qu'il m'a demandé de dire à quiconque s'en informerait."

"N'a-t-il laissé aucune note, aucun message pour Miss Coventry, or pour un autre membre de la famille ?"

"Non, Miss, rien."

"Merci." Et Jean fit demi-tour, pour passer une nuit sans repos, et se lever dans le même suspense. La matinée sembla sans fin, mais midi arriva enfin, et, sous prétexte de chercher la fraîcheur dans la grotte, Jean s'éclipsa pour se placer sur une pente d'où l'on voyait la grille du parc du Manoir. Pendant deux longues heures, elle regarda, et personne ne vint. Elle allait juste s'en retourner, quand un cavalier surgit de la grille et arriva au galop en direction du Manoir. Oublieuse de tout sauf de

son désir irréprouvable d'apprendre quelque chose, elle courut à sa rencontre, convaincue qu'il apportait de mauvaises nouvelles. C'était un jeune homme de la gare, et dès qu'il l'aperçut, il retint sa monture, l'air agité et indécis.

“Est-ce qu’il est arrivé quelque chose ?” s’écria-t-elle hors d’haleine.

“Un terrible accident sur la voie de chemin de fer, juste de l’autre côté de Croydon. Les nouvelles ont été télégraphiées il y a une demi-heure”, répondit l’homme en essuyant sa figure brûlante.

“Le train de midi ? Est-ce que Sir John était à bord ? Vite, dites-moi tout !”

“C’était bien ce train, Miss, mais si Sir John était à bord ou pas, c’est ce que nous ne savons pas ; car le chef de train est mort, et c’est un tel chaos que rien ne peut être certain. Ils travaillent à sortir les morts et les blessés. Nous avons entendu dire que Sir John était attendu, et je suis venu le dire à Mr Coventry, pensant qu’il voudrait venir. Un train part dans quinze minutes ; où puis-je le trouver ? On m’a dit qu’il était au Manoir.”

“Allez-y, allez-y ! Et trouvez-le s’il est là. Je courrai à la maison et le chercherai. Ne perdez pas de temps, en avant, en avant !”

Et, tournant les talons, Jean fila comme un daim, tandis que l’homme s’élançait sur l’allée en direction du Manoir.

Coventry était là, et il partit sur le champ, laissant le Manoir et la maison dans le plus grand désarroi. Craignant de trahir l’horrible anxiété qui avait pris possession d’elle, Jean s’enferma dans sa chambre et supporta un indicible calvaire tandis que la journée avançait sans que la moindre nouvelle n’arrivât. Au crépuscule, un cri soudain éclata à travers la maison, et Jean se rua en bas pour en connaître la cause. Bella était debout dans le hall, tenant une lettre, tandis qu’un groupe de serviteurs alarmés rôdaient près d’elle.

“Qu’y a-t-il ? Demanda Miss Muir, pâle et ferme, bien que son cœur mourût à l’intérieur d’elle quand elle reconnut l’écriture de Gerald. Bella lui tendit le billet, et calma ses sanglots écouter une nouvelle fois les terribles nouvelles qu’elle venait de lire.

Chère Bella,

Notre oncle va bien, il n’a pas pris le train de midi. Mais plusieurs personnes sont sûres que Ned était à bord. Aucune trace de lui pour le moment, mais beaucoup de corps sont dans la rivière, sous les ruines du pont, et je fais de mon mieux pour trouver mon pauvre frère, s’il se trouve là. J’ai écrit à tous ses contacts en ville, et personne ne l’a vu. J’espère qu’il s’agit d’une fausse information et qu’il est en sécurité avec son régiment. N’en parle pas à notre mère avant que nous soyons sûrs de nous. Je t’écris à toi, parce que Lucia est malade. Miss Muir te réconfortera et te soutiendra. Ne perds pas espoir, ma chérie.

Ton, G.C.

Ceux qui regardèrent Miss Muir pendant la lecture de ces mots se posèrent des questions sur les étranges expressions qui se succédèrent sur son visage, car la joie qui apparut lorsqu'elle découvrit que Sir John était sain et sauf ne se mua pas en chagrin ou en horreur à l'énoncé du destin possible du pauvre Edward. Le sourire mourut sur ses lèvres, mais la voix ne lui manqua pas, et dans ses yeux tristes brillait une inexplicable lueur de triomphe. Sans doute parce que, si tout ceci était vrai, le danger qui la menaçait était momentanément écarté, et le mariage pourrait être consommé sans cette précipitation désespérée. Ce triste et soudain événement lui apparut comme la réalisation mystérieuse d'un vœu secret; et, malgré sa surprise, elle ne fut pas découragée mais plutôt inspirée par cette impression que le destin favorisait ses desseins. Elle réconforta Bella, prit le contrôle de la maisonnée en ébullition, et tint Mrs Coventry à l'abri des rumeurs pendant toute cette terrible nuit.

A l'aube, Gerald rentra épuisé, et sans nouvelles du disparu. Il avait télégraphié au quartier général du régiment et reçu une réponse, disant qu'Edward avait quitté Londres la veille, avec l'intention de faire une visite chez lui avant de revenir. Sa présence à la gare de Londres était également établie, mais qu'il eût pris ce train précis était encore incertain. La fouille de la carcasse du train était toujours en cours, et le corps pouvait encore apparaître.

"Est-ce que Sir John sera là à midi ?" demanda Jean, comme les trois jeunes gens s'asseyaient ensemble dans le calme rosé de l'aube, s'efforçant d'espérer malgré l'absence d'espoir.

"Non, il a été malade, je l'ai appris du jeune Glower, qui revient juste de la ville, et il n'a pas pu régler ses affaires. Maintenant je dois essayer de me reposer une petite heure; j'ai travaillé toute la nuit et je n'ai plus de forces. Appelez-moi sur l'instant si un messenger se présente."

Sur ce, Coventry alla dans sa chambre, Bella lui emboîta le pas pour voir s'il n'avait besoin de rien, et Jean erra à travers la maison et le jardin, incapable de se reposer. La matinée était bien avancée lorsque le messenger arriva. Jean se présenta pour entendre les nouvelles, le cœur toujours hanté d'un espoir invouable.

"L'a-t-on trouvé ?" demanda-t-elle calmement à l'homme, qui hésitait à parler.

"Oui, Madame."

"Vous êtes sûr ?"

"J'en suis certain, Madame, même si certains refusent de se prononcer avant que Mr Coventry vienne jeter un coup d'oeil."

"Est-il vivant ?" et les lèvres exsangues de Jean tremblèrent en posant cette question.

“Oh non, Madame, ce ne serait pas possible, sous toutes ces tonnes de pierre et d’eau. Le pauvre jeune gentleman est si trempé et si écrasé, et déchiré, que personne ne le reconnaîtrait, sans l’uniforme, et la main blanche avec une bague à son doigt.

Jean s’assit, très pâle, et l’homme décrivit la découverte du pauvre corps brisé. Comme il terminait, Coventry apparut, et, avec un regard mêlé de remords, de honte et de chagrin, le frère aîné s’en alla, pour retrouver et ramener son cadet à la maison. Jean pleura dans le jardin comme une petite chose coupable, et s’efforça de dissimuler la satisfaction qui le disputait, dans son coeur, à sa naturelle compassion féminine, pour cette brave jeune vie qui avait trouvé une si triste fin.

“Pourquoi gaspiller des larmes ou feindre le chagrin alors que je devrais me réjouir ?” murmura-t-elle, en faisant les cent pas sur la terrasse. “Le pauvre garçon ne peut plus souffrir, et moi, je suis hors de danger.”

Elle n’alla pas plus loin, car, comme elle faisait-demi tour, elle se trouva face à face avec Edward ! Il ne portait aucun stigmate de l’accident, ni sur ses vêtements, ni sur sa personne, mais semblait aussi robuste et fort que jamais. Il se tenait là et la regardait, le mépris et la compassion se disputant sur son visage. Comme pétrifiée, elle demeura immobile, les yeux dilatés, retenant son souffle, la joue pâle. Il ne parla pas mais la regarda silencieusement jusqu’à ce qu’elle sortit une main tremblante, comme pour s’assurer, par le toucher, que c’était vraiment lui. Alors il se recula, et cet acte parut la convaincre, car elle dit lentement : “ On m’a dit que vous étiez mort.”

“Et vous deviez être ravie de l’entendre. Non, c’était mon camarade, le jeune Courtney, qui vous a tous trompés sans le vouloir, et qui a perdu la vie comme j’aurais dû la perdre, si je n’avais pas été à Ascot après l’avoir rencontré hier.”

“A Ascot ?” répéta Jean en reculant, car la voix d’Edward était sévère et froide.

“Oui, vous connaissez l’endroit. Je m’y suis rendu pour faire quelques investigations vous concernant, et j’ai trouvé ce que je cherchais. Pourquoi êtes-vous toujours ici ?”

“Les trois jours ne sont pas encore écoulés. Je compte sur votre promesse. Avant la nuit je serai partie; et jusque là vous vous taisez, si vous avez assez d’honneur pour tenir votre parole.”

“J’en ai assez.” Edward sortit sa montre, et, comme il la rangeait, il dit avec une calme précision : “Il est actuellement deux heures, le train part pour Londres à six heures trente ; une voiture vous attendra à la porte de service. Permettez-moi de vous conseiller de vous en aller à ce moment, car à l’instant où le diner sera achevé, je parlerai.” Et avec une révérence, il entra dans la maison, laissant Jean presque suffoquée par une foule d’émotions contradictoires.

Pendant quelques minutes, elle parut paralysée; mais l’énergie naturelle de la femme lui interdisait un désespoir complet, avant que le dernier espoir se soit envolé. Bien que celui-ci fût à présent très

fragile, elle s'y accrocha avec ténacité, résolue à gagner la partie en dépit de tout. Se levant brusquement, elle alla à sa chambre, empaqueta ses quelques objets précieux, s'habilla avec soin, puis s'assit et attendit. Elle entendit une joyeuse agitation en bas, et vit Coventry qui se dépêchait de rentrer, pour apprendre de la bouche d'une servante volubile que le corps était celui du jeune Courtney. Son uniforme, qui était le même que celui d'Edward, et sa bague, qui était un présent de ce dernier, avaient poussé les hommes à croire que le corps défiguré était celui du jeune Coventry. Personne, à part la bonne, ne vint la voir; une fois, la voix de Bella l'appela, mais quelqu'un retint Bella, et son appel ne fut pas réitéré. A cinq heures une enveloppe lui fut apportée, et c'était la main d'Edward qui avait tracé les lettres de son nom ; elle contenait un chèque représentant plus d'une année de salaire. Aucun mot n'accompagnait ce don, dont la générosité la toucha, car Jean Muir conservait les reliques d'une nature honnête, et, malgré sa fausseté, pouvait toujours admirer la noblesse et respecter la vertu. Une larme d'authentique honte coula sur le papier, et une gratitude vraie remplit son coeur, quand elle songea que même si tout le reste échouait, elle n'était pas jetée sans le sou dans ce monde qui était si impitoyable pour la pauvreté.

Quand l'horloge sonna six heures, elle entendit la voiture arriver et descendit pour la rejoindre. Un serviteur chargea sa malle, donna l'ordre : "A la gare, James", et elle partit sans voir personne, sans parler à personne, et apparemment sans être vue de personne. Un sentiment de complet épuisement s'empara d'elle, et elle eut envie de s'allonger et de tout oublier. Mais il lui restait un dernier espoir, et avant qu'il ne s'envolât, elle n'abandonnerait pas la partie. Elle renvoya la voiture, et s'assit pour surveiller le train de six heures quinze en provenance de Londres, car c'était par ce train que Sir John arriverait s'il devait revenir ce soir. Elle était hantée par l'idée qu'Edward ait pu le voir et lui parler. Le premier regard sur le visage franc de Sir John trahirait la vérité. S'il savait tout, il n'y avait aucun espoir, et elle s'en irait seule. S'il ne savait rien, il était encore possible de se marier; et une fois devenue sa femme, elle savait qu'elle serait en sûreté, car l'honneur de son nom serait pour elle un écran protecteur.

Le train arriva, tonitruant ; Sir John en sortit ; et le coeur de Jean défaillit.

Il avait l'air grave, pâle et épuisé, et s'appuyait lourdement sur le bras d'un gentleman corpulent vêtu de noir. "Le Révérend Fairfax, pourquoi serait-il venu, si le secret est éventé ?" pensa Jean, qui s'avança lentement à leur rencontre, toute à la crainte de lire sa condamnation sur le visage de Sir John. Il la vit, lâcha le bras de son ami, et se hâta vers elle avec l'ardeur d'un jeune homme. Il s'exclama, en lui prenant la main, le visage tout rayonnant et la voix joyeuse : "Ma petite fille ! Pensiez-vous que je ne reviendrais jamais ?"

Elle ne put répondre, tant sa réaction fut vive, mais elle s'accrocha à lui, sans égard pour le caractère inapproprié du lieu et du moment, et sentit que son dernier espoir ne s'était pas envolé. Mr Fairfax se montra à la hauteur de la circonstance. Il ne posa pas de questions, et pressa Sir John et Jean d'entrer dans un fiacre, dans lequel il les suivit, en s'excusant confusément.

Jean fut bientôt à nouveau elle-même, et, ayant exprimé ses craintes concernant le retard qu'il avait pris, elle écouta avec un vif intérêt le récit des divers contretemps qui l'avaient retenu.

“Avez-vous vu Edward ?” fut sa première question.

“Pas encore, mais je sais qu'il est venu, et j'ai eu vent du fait qu'il l'a échappé belle. J'aurais dû être dans ce train-là, si je n'avais pas été retardé par cette indisposition que j'ai d'abord maudite, avant de la bénir à présent. Etes-vous prête, Jean ? Regrettez-vous votre choix, mon enfant ?”

“Non, non! Je suis prête, je ne suis que trop heureuse de devenir votre femme, cher, généreux Sir John, s'écria Jean, avec un joyeux empressement, qui toucha le vieil homme au coeur, et charma le Révérend Mr Fairfax, qui cachait sous son habit clérical un romantisme de jeune homme.

Ils atteignirent le Manoir. Sir John donna des ordres pour ne laisser entrer personne, et, après un diner hâtif, envoya chercher sa vieille gouvernante et son intendant, leur dévoila son intention de les prendre pour témoins de son mariage. L'obéissance avait été la loi de leurs vies, et le Maître ne pouvait rien faire de travers, à leurs yeux; aussi ils furent tout à fait d'accord pour jouer ce rôle, d'autant que Jean était aimée de tous au Manoir. Aussi blanche que sa robe, mais calme et assurée, elle se tint aux côtés de Sir John, prononça ses vœux d'une voix claire, prenant sur elle les engagements plus fermement que ne le faisaient d'ordinaire les mariées dociles. Lorsque l'anneau fut correctement ajusté, un sourire éclata sur son visage. Quand Sir John l'embrassa et l'appela sa “petite femme”, elle répandit une ou deux larmes de bonheur sincère; et quand Mr Fairfax s'adressa à elle en lui disant “My Lady”, elle rit de son rire musical, et lança un regard à un portrait de Gerald qui se trouvait là, les yeux pleins d'exultation. Tandis que les serviteurs quittaient la pièce, un message de Mrs Coventry lui parvint, demandant à Sir John de venir sur le champ.

“Vous n'allez pas partir et me laisser si vite ?” plaida Jean, qui savait bien pour quelle raison on le demandait.

“Ma chère, il le faut”. Et en dépit de sa tendresse, les manières de Sir John étaient trop décidées pour être contrecarrées.

“Alors je viendrai avec vous”, s'écria Jean, résolue à ce qu'aucun pouvoir terrestre ne les séparât.

Chapitre IX : Lady Coventry

Quand la première excitation du retour d'Edward fut passée, et avant qu'ils pussent l'interroger sur ce qui motivait cette visite inattendue, il leur dit qu'après le dîner, leur curiosité serait satisfaite, et que pendant ce temps, il les priait de laisser Miss Muir seule, car elle avait reçu de mauvaises nouvelles et ne devait pas être dérangée. Tous les membres de la famille, non sans mal, continrent leur langue, et attendirent avec impatience. Gerald confessa son amour pour Jean et demanda pardon à son frère pour la trahison de sa confiance. Il avait redouté un éclat, mais Edward se contenta de le regarder avec des yeux compatissants, et de dire tristement : "Toi aussi! Je n'ai pas de reproches à te faire, car je sais ce que tu vas endurer lorsque la vérité éclatera."

"Que veux-tu dire ?" demanda Coventry.

"Tu le sauras bien assez tôt, mon pauvre Gerald, et nous nous réconforterons l'un l'autre."

Il ne fut plus possible de tirer quoi que ce fût d'Edward avant que le dîner eût pris fin, que les serviteurs se fussent retirés, et que la famille se retrouvât seule et rassemblée. Alors, pâle et grave, mais avec beaucoup de maîtrise de soi, car les ennuis avaient fait de lui un homme, il montra un paquet de lettres, et dit, en s'adressant à son frère : "Jean Muir nous a tous trompés. Je connais son histoire; laissez-moi vous la raconter avant que je lise ses lettres."

"Arrête ! Je n'écouterai aucun mensonge destiné à lui faire du tort. La pauvre fille a des ennemis qui la calomnient!" s'écria Gerald en sautant sur ses pieds.

"Pour l'honneur de la famille, tu dois écouter, et apprendre à quel point elle nous a dupés. Je peux prouver ce que je dis, et te convaincre qu'elle est diaboliquement habile. Assieds-toi dis minutes, puis, tu pourras t'en aller si tu veux."

Edward parla avec autorité, et son frère lui obéit à contrecœur.

"J'ai rencontré Sydney, et il m'a supplié de me méfier d'elle. Non, écoute, Gerald ! Je sais qu'elle a raconté son histoire, et que tu l'as crue, mais ses propres lettres la condamnent. Elle a essayé de charmer Sydney, comme elle a essayé de nous charmer, nous, et elle a presque réussi à se faire épouser de lui. Tout impulsif et fougueux qu'il soit, il n'en est pas moins un gentleman, et quand elle laissa échapper un mot imprudent qui éveilla ses soupçons, il refusa de l'épouser. Il s'ensuivit une scène orageuse, et, dans l'espoir de l'intimider, elle feignit de se poignarder par désespoir. Elle se blessa, effectivement, mais rata son coup et insista pour aller mourir à l'hôpital. Lady Sydney, âme simple et bonne, crut la version de la jeune fille, pensa que son fils était dans son tort, et essaya

de racheter sa faute en lui trouvant une autre maison. Elle pensait que Gerald devait bientôt épouser Lucia, et que j'étais loin, aussi, elle l'envoya ici comme dans une retraite sûre et confortable.

“Mais, Ned, es-tu sûr de tout ceci ? Est-ce qu'on peut faire confiance à Sydney ?” commença Coventry, encore incrédule.

“Pour te convaincre, je vais te lire les lettres de Jean avant d'en dire davantage. Elles ont été écrites à une complice et ont été interceptées par Sydney. Il y avait une sorte de pacte entre les deux femmes : chacune devait informer l'autre de ses aventures, intrigues et plans, et partager avec l'autre les bonnes fortunes qui lui arriveraient. Ainsi, Jean a écrit très librement, comme vous pourrez en juger. Les lettres ne concernent que nous. La première a été écrite peu de jours après son arrivée.”

“Chère Hortense,

Un nouvel échec. Sydney était plus perspicace que je ne le croyais. Tout allait bien, lorsqu'un jour, mon vieux démon m'a reprise, j'ai pris trop de vin, et j'ai imprudemment glissé que j'avais été actrice. Il fut choqué, et fit marche arrière. Je fis une scène, et m'infligeai une inoffensive petite blessure, afin de l'effrayer. La brute ne fut pas effrayée, mais me laissa froidement à mon destin. Je serais morte pour le contrer, si je l'avais osé, mais comme je ne l'osais pas, je vécus pour le tourmenter. Jusqu'à présent, je n'en ai pas eu l'occasion, mais je me souviendrai de lui. Sa mère est une pauvre et faible créature, que je pus utiliser à loisir, et qui m'a fourni une excellente place. Une mère malade, une fille stupide, et deux fils à marier. L'un est fiancé à un joli iceberg, mais cela ne le rend que plus intéressant à mes yeux, car la rivalité ajoute beaucoup au charme de la conquête. Eh bien, ma chère, j'y suis allée, vêtue modestement, dans le but de jouer la carte du pathos ; mais avant même de rencontrer la famille, j'étais tellement en colère que je pus difficilement me contrôler. A cause de l'indolence de Monsieur le Jeune Maître, aucune voiture ne m'avait été envoyée, et je jurai qu'il paierait cette grossièreté tôt ou tard. Le cadet, la mère, et la fille, me reçurent avec condescendance, et je compris tout de suite de quoi étaient faites ces âmes simples. Monsieur (comme je vais l'appeler, car les noms sont dangereux) était inattaquable, et ne prenait pas la peine de dissimuler son dégoût pour les gouvernantes. La cousine était belle, mais détestable par sa fierté, sa froideur, et son adoration très visible pour Monsieur, qui la laissait le vénérer, comme l'idole inanimée qu'il est. Je les détestai tous deux, bien sûr, et pour prix de leurs insolence, je la tourmenterai, elle, par la jalousie, et lui apprendrai, à lui, comment faire la cour à une femme, en faisant saigner son cœur. C'est une famille très fière, mais je peux tous leur en faire rabattre, je crois, en captivant les fils, et, une fois qu'ils se seront engagés, en les abandonnant pour épouser le vieil oncle, dont le titre me plaît bien.”

“Elle n’a pas pu écrire cela ! C’est impossible. Une femme ne pourrait pas faire ça” s’écria Lucia, indignée, tandis que Bella restait médusée, et que Mrs Coventry se soutenait avec ses sels et son éventail. Coventry alla vers son frère, examina l’écriture, et retourna à son siège, en disant, d’un ton de rage contenue : “Elle l’a écrit. J’ai posté moi-même certaines de ces lettres. Continue, Ned.”

“ Je me suis rendue utile et agréable à ceux qui étaient aimables, et j’ai surpris la conversation des amoureux. Comme elle ne me plaisait pas, j’ai feint un malaise, afin d’attirer l’attention de ce couple exaspérant. Je pensais avoir réussi, mais Monsieur me suspectait et me le fit savoir. J’oubliai mon rôle modeste et lui lançai un regard théâtral - qui eut beaucoup d’effet, je m’en resservirai. L’homme est une proie intéressante, mais je préfère le titre, et comme l’oncle est un homme robuste et séduisant, je ne puis attendre sa mort, même si Monsieur est tout à fait charmant, avec sa langueur élégante, et son coeur si profondément endormi qu’aucune femme n’a encore eu le pouvoir de l’éveiller. J’ai raconté mon histoire, et ils l’ont crue, bien que j’aie eu l’audace de dire que je n’avais que dix-neuf ans, de parler écossais, et d’avouer imprudemment que Sydney voulait m’épouser. Monsieur connaît S. et évidemment, soupçonne quelque chose. Je dois le surveiller et lui cacher la vérité, si c’est possible.

“Je fus très malheureuse, cette nuit où je me retrouvai seule. Quelque chose dans l’atmosphère de ce foyer heureux m’avait fait désirer d’être tout sauf ce que je suis. Comme je me tenais là, à essayer de reprendre mes esprits, je pensai aux jours où j’étais charmante et jeune, bonne et joyeuse. Mon miroir me montrait une vieille femme de trente, car mes fausses boucles avaient été retirées, mon maquillage, effacé, et mon visage était sans masque. Bah ! Comme je déteste ce sentiment ! Je bus à ta santé, dans ta petite flasque, et allai me coucher pour rêver que je jouais Lady Tartuffe – ce que je suis. Au-revoir, à très bientôt.”

Personne ne souffla mot, lorsqu’Edward se tut, et il continua avec une autre lettre :

“Ma chère créature,

Tout se passe bien. Le jour suivant, je me suis mise à l’ouvrage, et, ayant eu un aperçu du caractère de chacun d’eux, j’ai testé mon pouvoir sur eux. Tôt le matin je suis sortie pour visiter le Manoir. Il m’a beaucoup plu, et j’ai fait le premier pas dans sa conquête en piquant la curiosité et en flattant la vanité de son Maître. Il idolâtre son domaine, je lui en fait l’éloge, avec quelques compliments faciles, et il en a été charmé. Le cadet de la famille adore les chevaux. J’ai donc risqué ma peau pour câliner sa bestiole, et il en a été charmé. La petite fille a un goût tout romantique pour les fleurs; j’ai fait un petit bouquet avec beaucoup de sentiment, et elle en a été charmée. Le joli glaçon aime sa mère disparue ; j’ai eu des émotions fortes devant un vieux portrait, et elle a fondu. Monsieur a l’habitude d’être vénéré. Je ne lui ai prêté aucune attention, et, par la perversité naturelle

de la nature humaine, il a commencé à faire attention à moi. Il aime la musique; j'ai chanté, et me suis arrêtée quand il en eut entendu assez pour en vouloir davantage. Il adore, en bon paresseux, être diverti ; je lui ai montré mes talents, mais j'ai refusé de les exercer à son intention. En bref, je ne l'ai pas laissé en repos jusqu'à ce qu'il s'éveille. Afin de me débarrasser du garçon, je l'ai fasciné, et il a été renvoyé. Pauvre garçon, je l'aime bien, et s'il était mieux placé pour hériter du titre, je l'aurais épousé.

“C'est vraiment trop d'honneur, merci beaucoup”. Et la lèvre d'Edward se courba dans un intense mépris. Mais Gerald se tenait comme une statue, les dents serrées, les yeux flamboyants, les sourcils froncés, attendant la fin.

“Le garçon, dans sa passion, a failli tuer son frère, mais j'ai retourné cette situation en ma faveur, et j'ai ensorcelé Monsieur en jouant les infirmières, jusqu'à l'intervention du glaçon, qui. a décidément bien des points communs avec la Vashti du livre d'Esther... Alors j'ai joué la vertu outragée, et je me suis tenue à l'écart, sachant que j'allais manquer à Monsieur. Je l'ai mystifié au sujet de S. en envoyant à ce dernier une lettre à un endroit où il ne pourrait la recevoir, et j'ai organisé tout un tas de tendres scènes afin de conquérir cette fière créature. Pendant ce temps, je m'entends bien avec Sir J., à qui je témoigne une dévotion filiale. C'est un vieil homme de valeur, simple comme un enfant, pur comme le cristal, et généreux comme un prince. Je serai une femme comblée si j'arrive à l'avoir, et comme je te ferai partager ma bonne fortune, souhaite moi tout le succès possible.”

“Voici la troisième, et elle contient quelque chose de nature à vous surprendre.”, dit Edward, en prenant un autre papier.

“Hortense,

J'ai fait ce que j'avais prévu de faire, jadis, en une autre occasion. Vous savez que mon père, si beau et si dissipé, s'est marié en secondes noces avec une dame de haut rang. Je n'ai vu Lady Howard qu'une seule fois en tout et pour tout, car on me tenait à l'écart. Quand je me suis rendu compte que ce bon Sir J. savait quelque chose de sa jeunesse, et, après m'être assurée qu'il ignorait la mort de la petite fille, j'ai audacieusement prétendu être l'enfant, et j'ai raconté mes jeunes années de manière très pathétique. Cela a marché, comme un charme ; il l'a dit à Monsieur, et tous les deux se sont sentis pris tout à coup d'une compassion toute chevaleresque pour la fille de Lady Howard, alors

qu'auparavant, ils me regardaient secrètement de haut, moi, ma réelle pauvreté et la bassesse de ma condition. Le garçon, lui, m'avait prise sincèrement en pitié avant d'apprendre les circonstances de ma naissance. Je ne l'oublie pas et je lui rendrai si je le peux. Désireuse de porter l'affaire de Monsieur jusqu'à une crise décisive, j'ai organisé une soirée théâtrale et j'y ai été dans mon élément. Il y a un petit événement que je dois te raconter, car j'ai commis un délit passible de poursuites, et j'ai été à deux doigts d'être découverte. Je n'ai pas assisté au souper, car je savais que mon papillon reviendrait se frotter à la flamme, et je préférais que ce mouvement se fasse en privé, car la jalousie de Vashti devient incontrôlable. En traversant le vestiaire des gentlemen, mon oeil rapide a surpris une lettre qui trainait parmi les costumes. Ce n'était pas un accessoire de scène, et j'ai éprouvé une étrange sensation de peur quand j'ai reconnu l'écriture de S. Je l'avais redouté, mais je crois en la chance, et, puisque j'avais trouvé la lettre, je l'ai examinée. Vous savez que je suis capable de contrefaire presque toutes les écritures. Sans aucun doute, cette lettre dévoilait toute l'histoire de mon affaire avec S, qui avait fait des investigations sur mon passé et avait découvert la vérité. Je suis rentrée en fureur. Etre si proche du succès et échouer, c'était terrible, et j'ai résolu de jouer mon va-tout. J'ai décacheté la lettre au moyen d'une lame de couteau chauffée, passée sous le sceau, si bien que l'enveloppe était intacte. Imitant l'écriture de S, j'ai griffonné quelques lignes hâtives, disant qu'il était à Baden : Ainsi, si Monsieur lui écrivait, la réponse ne lui parviendrait pas - car il est à Londres à ce qu'il semble. Cette lettre, je l'ai mise dans la poche dont l'autre lettre avait dû tomber, et j'étais justement en train de me féliciter de l'avoir échappé belle, quand Dean, la bonne de Vashti, a déboulé comme si elle me surveillait. Elle avait évidemment vu la lettre dans ma main, et suspectait quelque chose. Je n'ai pas pris garde à elle, mais je dois être prudente, car elle est vigilante. Après cela, la soirée s'est terminée avec des scènes de théâtre tout à fait privées, car Monsieur et moi en étions les seuls acteurs. Pour être sûr qu'il reçoive ma version des faits en premier, je lui ai raconté une histoire romantique à propos des persécutions que me ferait subir S., et il l'a crue. Et j'ai fait suivre cette séquence d'un épisode au clair de lune, derrière un buisson de roses, et j'ai renvoyé le jeune gentleman à la maison dans un état à moitié hagard. Que les hommes sont bêtes !"

Elle a raison, murmura Coventry, qui était devenu écarlate, de honte et de colère, tandis que sa folie était étalée aux yeux de tous et que Lucia écoutait, dans un silence abasourdi.

"Plus qu'une, et ma pénible tâche sera bientôt achevée", dit Edward, dépliant le dernier papier. "Ce n'est pas une lettre, mais la copie d'une lettre écrite il y a trois soirs. Dean a sauvagement fouillé le bureau de Jean Muir pendant qu'elle était au Manoir, et, de peur que l'absence de la lettre ne trahît

ce forfait, elle en a fait une rapide copie qu'elle m'a donnée aujourd'hui, en me suppliant de sauver la famille de la disgrâce. C'est le dernier maillon de la chaîne. Va-t-en maintenant, si tu le souhaites, Gerald. Je t'épargnerais volontiers la douleur d'entendre ce qui suit."

"Je ne m'épargnerai rien; je le mérite. Vas-y, lis." répondit Coventry, devinant ce qui suivait, et s'armant de courage pour l'entendre. Avec réticence, son frère lut ces lignes :

"L'ennemi s'est rendu ! Réjouis-toi, Hortense; je puis être la femme de ce fier Monsieur si je veux. Imagine quel honneur ce serait pour la femme divorcée d'un acteur mal famé. Je ris de cette farce et je la savoure; car je n'attends qu'une chose : que ce que je convoite soit bel et bien à moi, pour me détourner et pour rejeter cet amant qui s'est révélé faux envers son frère, sa maîtresse, et sa propre conscience. J'ai résolu de me venger des deux, et j'ai tenu parole. Pour l'amour de moi, il abandonne la belle femme qui l'aime sincèrement; il oublie sa promesse à son frère, et met son orgueil de côté pour mendier de moi un coeur fatigué qui n'est pas digne de l'amour d'un homme de bien. Eh bien, me voilà satisfaite, car Vashti a supporté la souffrance la plus aigue pour une femme fière, et sera à nouveau piquée quand je lui dirai que je méprise son amant renégat, et que je le lui rends, pour qu'elle en fasse ce qu'elle veut."

Coventry se leva de son siège avec une exclamation ardente, mais Lucia enfouit son visage dans ses mains en pleurant, comme si la pique avait été plus mordante encore que ce que Jean avait prévu.

"Appelez Sir John ! J'ai mortellement peur de cette créature. Mettez-la dehors, faites-lui quelque chose. Ma pauvre Bella, quelle compagne pour toi ! Appelez Sir John immédiatement !" s'écria Mrs Coventry, incohérente, et elle prit sa fille dans ses bras, comme si Jean Muir allait débarquer pour annihiler la famille tout entière. Seul Edward était calme.

"Je l'ai déjà appelé, et tandis que nous l'attendons, laissez-moi finir cette histoire. Il est vrai que Jean est la fille du mari de Lady Howard, le soi-disant clergyman, qui n'est en fait qu'un moins que rien qui l'a épousée pour son argent. Sa propre enfant est morte, mais cette fille, ayant la beauté, l'esprit et l'audace, a pris son destin en mains, et est devenue actrice/ est devenue actrice pour assurer son indépendance. . Elle a épousé un acteur, a mené une vie déréglée pendant quelques années, s'est disputée avec son mari, a divorcé, et est allée à Paris ; elle a quitté la scène, et a essayé de gagner sa vie en tant que gouvernante et dame de compagnie. Vous savez comment elle a procédé avec les Sydney, comment elle nous a dupés, et, si nous n'avions pas fait cette découverte, comment elle aurait dupé Sir John. J'ai réussi à éviter cela à temps, grâce à Dieu. Elle est partie ; personne ne connaît la vérité à part Sidney et nous ; il n'en parlera pas, pour son propre bien ; et nous ferons de même, et nous laisserons cette femme dangereuse au destin qui la rattrapera sûrement."

“Merci, le destin l’a rattrapée, et elle trouve que c’est un destin très heureux.”

Une voix douce prononçait les mots, et une apparition surgit à la porte – une apparition qui fit se lever et reculer tout le monde sous l’effet de l’étonnement - Jean Muir appuyée au bras de Sir John.

“Comment osez-vous revenir ?” commença Edward, perdant la maîtrise de lui-même qu’il avait si longtemps préservée. “Comment osez-vous nous insulter en revenant pour savourer les dégâts que vous avez causés ? Mon oncle, vous ne connaissez pas cette femme!”

“Taisez-vous, mon garçon, je n’écouterai pas un mot de plus, tant que vous oublierez où vous vous trouvez”, dit Sir John d’un ton autoritaire.

“Rapppelez-vous votre serment; aimez-moi, pardonnez-moi, protégez-moi, et n’écoutez pas leurs accusations”, murmura Jean, dont l’œil vif avait découvert les lettres.

“Je le ferai ; n’ayez aucune inquiétude, mon enfant.” répondit-il, en l’attirant à lui tandis qu’il prenait sa place habituelle près du feu, qui était toujours allumé quand Mrs Coventry était en bas.

Gerald, qui était en train de faire les cent pas nerveusement, s’arrêta derrière la chaise de Lucia comme pour faire un bouclier de sa personne contre les insultes ; Bella s’accrocha à sa mère; et Edward, faisant un violent effort pour se calmer, tendit à son oncle les lettres, en disant brièvement :

“Regardez-les, Monsieur, et laissez-les vous instruire.”

“Je ne regardai rien, n’entendrai rien, ne croirai rien de ce qui pourrait de la moindre façon atténuer le respect et l’affection que j’ai pour cette jeune Lady. Elle m’a préparé à cette scène. Je connais l’ennemi qui est assez pleutre pour la calomnier et la menacer. Je sais que vous deux, vous êtes des amants malheureux, et cela explique votre traitement actuel, injuste et discourtois. Nous avons tous commis des fautes et des folies. Je pardonne librement à Jean pour les siennes, sans chercher à en connaître davantage par votre entremise. Si elle a commis quelque offense involontaire, pardonnez-la pour l’amour de moi, et oubliez le passé.”

“Mais, mon oncle, nous avons des preuves que cette femme n’est pas ce qu’elle prétend être. Ses propres lettres la condamnent. Lisez-les, et ne vous aveuglez pas pour vous tromper vous-même”, s’écria Edward, indigné par les paroles de son oncle.

Un rire contenu les fit sursauter, et l’instant d’après, ils comprirent quelle en était la cause. Pendant que Sir John parlait, Jean avait pris les lettres de sa main, qu’il avait mise derrière son dos – ce qui était l’un de ses gestes favoris, et, furtivement, elle les avait jetées au feu. Le rire moqueur, l’éclat soudain des flammes, montraient ce qui avait été fait. Les deux jeunes gens s’élancèrent, mais il était trop tard; les preuves étaient en cendres, et les yeux brillants et impudents de Jean Muir les défiaient, tandis qu’elle disait, avec un petit geste de dédain : “Bas les pattes, Gentlemen ! Vous

pouvez vous dégrader à jouer les détectives, mais je ne suis pas encore en prison. La pauvre Jean Muir, vous pouviez lui faire du mal, mais Lady Coventry est hors de votre portée.”

“Lady Coventry!” répéta la famille consternée, sur une variété de tons incrédules, indignés et ébahis.

“Oui, ma chère et honorable épouse”, dit Sir John, un bras protecteur entourant la svelte silhouette à son côté ; et dans le geste, dans les mots, il y avait une tendre dignité qui emplissait les auditeurs de respect et de pitié pour cet homme trompé. “Recevez-la en tant que telle, et pour l’amour de moi, épargnez-moi toute nouvelle accusation.” continua-t-il avec fermeté. “Je sais ce que j’ai fait. Je n’ai pas peur de m’en repentir. Si je suis aveugle, laissez-moi l’être jusqu’à ce que le temps m’ouvre les yeux. Nous nous en allons pour un moment, et quand nous reviendrons, je souhaite que la vie reprenne comme avant, sans changement, sauf que Jean fera briller le soleil pour moi aussi bien que pour vous.”

Personne ne parla, car personne ne savait quoi dire. Jean brisa le silence, et dit froidement. “Puis-je demander comment ces lettres sont entrées en votre possession ?”

“En enquêtant sur votre vie passée, Sydney a découvert votre amie Hortense. Elle était pauvre, elle s’est laissé acheter, et vos lettres ont été remises à Sydney au fur et à mesure de leur arrivée. Les traîtres sont toujours trahis à la fin”, répondit Edward d’une voix sèche.

Jean haussa les épaules, et lança un regard à Gerald, à qui elle dit, avec son sourire entendu : “Souvenez-vous en, Monsieur, et laissez-moi espérer que dans le mariage, vous aurez plus de succès que dans la séduction. Recevez mes félicitations, Miss Beaufort, et laissez-moi vous supplier de suivre mon exemple, si vous voulez garder vos amants.”

Là, tout sarcasme disparut de sa voix, tout défi de ses yeux, et tout ce qui restait de pur dans la nature de cette femme artificieuse brilla dans son visage, tandis qu’elle se tournait vers Edward et Bella, qui se tenaient aux côtés de leur mère.

“Vous avez été bons pour moi”, dit-elle, avec une grâce chaleureuse. “Je vous en remercie, et je vous le revaudrai si je le peux. Auprès de vous, je reconnaitrai que je ne suis pas digne d’être l’épouse de cet homme si bon, et à vous, je vais solennellement promettre de vouer ma vie à son bonheur. Pour l’amour de lui, pardonnez-moi, et que la paix règne entre nous.”

Il n’y eut pas réponse, mais les yeux indignés d’Edward se baissèrent avant ceux de Jean. Bella faillit lui tendre la main, et Mrs Coventry sanglota comme si quelque regret se mêlait à sa rancune. Jean ne paraissait pas attendre de démonstration d’amitié, elle comprenait qu’ils se retenaient pour l’amour de John et non pour elle. Elle paraissait accepter leur mépris comme un juste retour des choses.

“Allons-y, mon amour, et oubliez tout cela”, dit son mari, sonnant la cloche, impatient de partir.
“ La voiture de Lady Coventry”.

Et à ces mots, un sourire éclata sur le visage de Jean, car ce qu’elle entendait était l’assurance qu’elle avait gagné la partie. Elle s’arrêta un instant sur le seuil, et, avant de disparaître à leur vue, elle se retourna, regarda en arrière, et fixa sur Gerald l’étrange regard dont il se souvenait très bien, et elle dit, de sa voix pénétrante : “Ne vous avais-je pas dit que la dernière scène serait meilleure que la première ?”